

De Luther à Steiner

Un problème culturel allemand

Par **Ernst Boldt**

1921

Philosophische Reihe – Édité par le Docteur Algfred Werner N°32
(Rös & Cie/Munich)

Nous nous trouvons devant une reconfiguration de l'entièreté de notre conception du monde. Toutes les souffrances, qu'a traversées une génération aux prises et en lutte avec les interrogations les plus hautes, pèsent sur nous. Nous éprouvons les tourments de la question, la chance d'une résolution de la grande énigme doit nous apporter un Messie, que nous attendons chaque jour. Notre temps d'épreuves sera peut-être long, car nous sommes devenus exigeants et nous ne nous laisserons plus de sitôt payer de paroles. Mais ce qu'il y a de certain c'est ce qu'il nous annoncera aussi ce réformateur : avec la nouvelle connaissance viendra aussi la nouvelle morale. Alors nous saurons aussi comment nous devons organiser notre vie nouvelle. Proposer actuellement aux hommes civilisés les débris culturels anciens, cela veut dire les engourdir à la perception des phénomènes de fermentation de l'époque, et les rendre impropres à collaborer aux tâches du futur proche.
Rudolf Steiner (1892).

« Chaque peuple produit, à certains moments de l'histoire, des hommes qui focalisent sur eux les caractéristiques typiques de ce peuple, dans une forme hautement originelle, concentrée, presque caricaturale. Pour de telles hommes, la vie ne se passe pas communément bien avec leur peuple qui les méconnaît et les persécute. Mais après leur mort, ils se relèvent de leur tombe, telle une puissante forme éclairante et ils illuminent les générations suivantes d'une clarté sans tâche, si bien que les découragés reprennent courage, les égarés peuvent retrouver le bon chemin grâce à leur aide et que le peuple entier peut se regarder en eux comme dans un miroir et se reconnaître en eux. Un homme allemand typique de cette trempe c'est... »
— Rudolf Steiner.

August Horneffer disait certes cela (dans le *Münchener Neueste Nachrichten*, 1921, N°233) de Paul de Lagarde — et nous ne pouvons qu'être d'accord avec lui jusqu'à un certain point. Mais ces paroles

excellentes, qui honorent encore une fois un mort aux dépens des vivants, valent encore bien plus pour Rudolf Steiner que pour Lagarde ; Steiner qui, dans ses écrits, d'inspiration foncièrement allemande, « interpelle effectivement son peuple de la manière la plus puissante et la plus urgente qui soit ».

« Car voyez-vous, ici c'est plus que Salomon » c'est ce qu'on doit donc dire avec le Christ (**Matth. 12,42**), car ici : c'est plus que Luther, Goethe et de Lagarde, ici c'est la somme de tous, élevée à la plus haute puissance.

Préface

« Vous êtes la lumière du monde. La ville qui se trouve sur une montagne ne peut pas être cachée » (Matth, 5,14)

Les voix pour et contre Rudolf Steiner se multiplient de manière réjouissante, après qu'il a élargi de la manière la plus significative le rayon d'action de son esprit flamboyant et qu'il a transféré son activité infatigable sur un domaine qui ne peut plus rester caché.

La conspiration du silence, une pratique courante des cercles organisés, n'a pas fait long feu, face à la productivité puissante de cet homme ; elle est à présent complétée et remplacée par l'autre pratique du dénigrement systématique aussi bien de la cause que de la personne de Steiner. Les opposants ne veulent pas comprendre cet homme et son œuvre, et ils s'efforcent d'en rendre difficile, voire impossible, la compréhension à d'autres personnes intéressées, parce que cela perturberait leur milieu réactionnaire au point de le faire voler en éclats. C'est pourquoi ils tentent de le discréditer aux yeux du monde en ayant recours aux calomnies du genre le plus grossier et, si possible, de l'abattre, ce qui fut effectivement de tous temps leur profession principale. Autrefois, ils disaient d'un plus Grand qu'eux, alors qu'il leur faisait part de son intimité avec Dieu : « Écoutez cela, il a calomnié Dieu, qu'avons-nous besoin d'autre témoignage. » — Son contradicteur intrépide du Moyen-Âge l'accusait d'hérétique, ayant sombré dans le plaisir des sens. Et si aujourd'hui quelqu'un porte en lui la force vivante du Christ et qu'il veuille la rendre active pour la culture du présent et du proche avenir, alors on le traite tout de go de : traître à la germanité, juif hongrois, mage indien, rabbin illuminé et oraculaire, jésuite romain, bolcheviste russe, capitaliste bourgeois, qu'avons nous besoin d'autres témoignages. —

Ainsi s'est toujours engagé, jusqu'à présent autour de ce qui est grand, un combat violent entre les progressistes et les réactionnaires parmi ses contemporains et ceux qui suivent. Combien fit rage ce combat au début de notre ère autour du Christ et de sa mission divine, au point que les réactionnaires de son temps L'ont haï à mort. Quelles formes terribles adopta ce combat au Moyen-Âge autour de Luther, condamné pour hérésie, dont l'esprit allemand se déchargea tel un orage au-dessus de l'Allemagne romane. Et combien durent affirmer, pour s'imposer, nos grands Classiques allemands cette « saleté du maître de Weimar et Iéna » (Manso), auxquels « maints drôles » (Goethe) en voulurent à mort, dans leur combat classique tout azimut pour l'esprit et la culture allemands contre « l'Esprit » français ramollissant, qui était de mode en Allemagne à l'époque ! — Avec combien de « rustres risibles et faux dieux » (Nietzsche), Lessing dut-il se colleter pour maintenir pur l'esprit du christianisme allemand. Et combien de Lagarde et Nietzsche dans leur combat pour l'idéalisme allemand, durent devenir vifs et cassants, car personne ne voulait les entendre. —

Est-il étonnant, si aujourd'hui, après que le plus grand opposant de l'esprit allemand, le matérialisme anglo-américain, s'est uni avec tous les « ismes » romans de vieille date qui subsistent pour reprendre leur domination sur l'Allemagne, si l'on veut voir un homme comme Steiner tourné vers le spirituel, avec autant d'immédiateté et de sens du concret, capable d'appliquer les résultats substantiels de son investigation spirituelle dans la pratique sociale immédiate, dans l'économie et la vie politique, est-il étonnant, donc, qu'il soit haï par les représentants des partis infectés, anti-allemands, russo-blocheviques, romano-jésuitiques, mystico-moyenâgistes, chino-métaphysiques, indiano-théosophiques, anglo-commercialistes, américano-matérialistes, judéo-capitalistes et — *last but not least* — pangermano-impérialistes, parmi ses contemporains et qu'il se retrouve diffamé et à qui l'on reproche injustement, avec la haine la plus dévorante, ce qui vit en vérité au plus haut degré dans les cœurs mêmes de ces gens-là ! — Un tel homme, dans la situation exposée dans laquelle il a dû combattre, comment ne peut-il pas être la cible de toute cette haine justement en Allemagne, alors qu'il n'en est, cette fois pas moins, que le vrai prophète en sa patrie et qu'il est chez lui parmi les siens ! —

Combien, comme jamais auparavant, l'Allemagne a besoin d'un orage qui gronde et se lève déjà en laissant apercevoir ses premiers éclairs. La véritable décharge est encore devant nous. Steiner et ses troupes sont armés ; ils ont relevé le défi et sont prêts à reprendre le combat pour l'esprit allemand et la culture allemande et à lutter jusqu'à la décision ultime. On verra dans ce combat qui se tient du côté des puissances de la lumière et qui appartient aux puissances des ténèbres et du mensonge.



Comme en préface de mon premier ouvrage (*Rudolf Steiner : un lutteur contre son époque*), le n°19 dans cette série d'ouvrages philosophiques, je ne dois pas manquer l'occasion de remercier chaleureusement l'éditeur, Monsieur le Docteur Alfred Werner, tout comme Messieurs les éditeurs, de cette série de recueils pour leur absence de préjugés et leur neutralité dans ce combat toujours plus actuel autour de Steiner et de son œuvre. Leur bon accueil amical est digne d'être reconnu et contribue énormément à faire avancer cette cause allemande si violemment combattue.

Munich, le 4 juin 1921

Ernst Boldt

Introduction

« Nous reconnaissons la raison de la décadence de l'humanité historique tout comme la nécessité de sa régénération ; nous croyons en la possibilité de cette régénération et nous nous consacrons à sa réalisation de tout notre esprit »

Richard Wagner

Les violents événements **de la guerre** et de la révolution de ces dernières années, les **faits d'arme** sanglants avec tous les bouleversements politiques extérieurs qui s'y rattachent, ne signifient au fond rien d'autre que l'épilogue tragique d'une grotesque comédie de civilisation, que nous nous sommes permis de jouer ces dernières décennies.

Mais cet épilogue tragique, si nous le laissons agir sur nous sans préjugés, peut aussi être conçu comme le lever de rideau d'un prologue d'événements **culturels** vers des **actes spirituels** créateurs, des métamorphoses de politique intérieure, qui devraient être d'une très grande importance et d'une grande portée, non seulement pour l'Allemagne elle-même — comme la Réforme allemande, en son temps, fut redevable de son existence au grotesque de la comédie de religion du romanisme décadent — mais aussi pour la totalité de l'Europe, effectivement même pour l'ensemble des peuples cultivés.

Avec la victoire militaire, que l'on a remportée de ce côté ou de l'autre, cette fois on n'a vraiment rien obtenu ; une conclusion de paix politique et le remboursement des dommages de guerre exigés, une adaptation grincheuse dans l'inévitable et la poursuite paresseuse du ratage dans l'esquive, comme cela fut le cas après la dernière guerre avec la France, ne sont plus possibles aujourd'hui ; c'est ce que savent tous ceux qui, derrière les coulisses de la scène du monde, ont la possibilité de jeter un coup d'œil. Nous savons avant tout que nous sommes au seuil d'une nouvelle époque, qu'après cette soi-disant conclusion de paix européenne, il doit se déclarer une **mobilisation des esprits** et un **combat culturel** sur le sol allemand et que d'ici celui-ci doit enflammer l'ensemble du monde, vis-à-vis duquel le combat d'avant-poste, politique et religieux, de 1871-1887 est tout autant un jeu d'enfant, que l'escarmouche anodine de 1870-71, par rapport à l'incendie mondial criminel d'aujourd'hui.

La manière dont l'Allemagne a combattu jusqu'à présent pour ses biens matériels, la protection de son œuvre extérieur, de ce qu'on appelle sa « culture » et sa position de force dans le commerce et l'industrie, la technologie industrielle, bref, pour « sa place terrestre au Soleil », ainsi cela lui devient-il à présent tout aussi difficile de combattre pour ses biens culturels, pour la protection de son oeuvre intérieur, sa position de force dans la science et l'art, sa moralité et sa droiture, sa vie individuelle et sociale, ainsi que d'affirmer et de faire adopter **son christianisme germanique**, non seulement contre la prêtraille romaine et jésuitique, mais aussi contre le mysticisme oriental, le chino-mongolisme effiloché (kantianisme), contre le bolchevisme russe, le capitalisme juif, le chauvinisme français, le commercialisme anglais, le matérialisme américain et l'impérialisme pangermanique.

Ici aussi l'Allemagne est cernée d'un monde d'ennemis d'un genre spirituel, elle est bien seule, ne devant s'en remettre qu'à elle et à sa vigueur propre. Cela n'est pas arrivé par hasard, c'est beaucoup plus rattaché au sens le plus profond et interne de sa mission spirituelle universelle et cela témoigne que l'esprit allemand se tient en face de l'accomplissement de sa mission universelle dans l'histoire du monde ; car les peuples commencent maintenant, alors que la grande décision culturelle approche, à graviter autour des idées allemandes, de l'idée allemande, de « l'idéalisme allemand », comme autour de leur centre d'impulsion futur. Chaque époque historique a été déterminée, dans sa physionomie spirituelle, par la domination d'un peuple singulier ; l'époque, qui commence à présent recevra sa grande impulsion culturelle de l'esprit allemand, à qui l'avenir appartient. « Qui est fort, est le plus puissamment seul », cela vaut aujourd'hui tout particulièrement pour l'Allemagne esseulée, pour l'Allemagne isolée, pour l'Allemagne renvoyée à son dynamisme

propre, qui doit oser n'avoir aucun ami dans le monde qui pût la détourner de sa « propre voie ». Ce destin tragique, l'Allemagne le partage aujourd'hui avec ce Grand de Nazareth, qui fut aussi méprisé, couvert de crachat, fouetté et crucifié, qui fut aussi renvoyé à lui-même et à sa propre force divine et auquel, précisément **parce qu'**il souffrit la mort physique sur la Croix, la totalité de l'avenir spirituel appartient, dont le renouvellement est justement la **mission universelle du peuple allemand**.

Deux lourds dangers menacent depuis longtemps l'esprit allemand et la culture allemande, qui doivent provoquer la ruine de l'essence allemande et avec elle, le « déclin de l'Occident », **si** un contre-mouvement correspondant n'est pas mis en jeu à temps. Ces deux dangers, on les appelle dans la science spirituelle le danger **ahrimanien** et le danger **luciférien**.

Ahrimane, l'esprit des ténèbres selon les Mystères de l'Ancienne Perse, identique à Satan ou à Méphistophélès (« celui qui n'aime pas la lumière »), contradicteur ou pôle opposé d'Ormuzd ou Ahoura Mazdâ, le Dieu de la lumière qui est identique au Christ ou à l'Esprit solaire cosmique ;

Lucifer, selon les Mystères de La Rose-Croix, le « porteur de Lumière », identique à Prométhée et au serpent du Paradis, inspirateur de la liberté et de la connaissance humaines, créateur de personnalité avec ses côtés ombre et lumière ; mais, d'un autre côté aussi, l'ensorceleur de l'âme humaine dans le mysticisme, l'égoïsme et la sensualité). Ces deux dangers ne peuvent être surmontés que par l'**impulsion vivante du Christ** qui devient active en notre âme.

Le danger **ahrimanien**, qui fait irruption de l'Ouest, s'exprime dans ce qui vit de nos jours dans le **matérialisme** scientifique ; son représentant humain personnifié est le **philistin** ou l'**éducateur philistin** allemand, en fait un vrai non-allemand, comme l'exemplifie Nietzsche dans son David Friedrich Strauß. Aujourd'hui, nous avons en Allemagne des couvoirs complets de tels Strauße, appelés Universités. Les Allemands seraient frappés de surprise, si on les appelait par leurs noms, ces Strauße modernes, ces « héros », « qui suivent et copient leur cheminement vers l'Olympe », car ils protesteraient furieux contre de tels blasphémateurs de Dieu et criminels de lèse-majesté. Ah si seulement ils ne voulaient protester que contre les **phrases** et les **mensonges**, de ces meneurs et exécuteurs de Iéna et Darmstadt, Elmau et Berlin, qui les « ensouffrent » avec de grands gestes. Cette sorte d'activistes, de métaphysiciens, « accordés sur le ton des salons culturels internationaux les plus élevés » de la germanité bourgeoise et décadente, n'exprime rien d'autre que le matérialisme scientifique, même si elle croit l'avoir surmonté au moyen de ses théories abstraites et ses hypothèses métaphysiques, qui ne valent pas tripette. Ce serait la tâche d'un ouvrage particulier que d'indiquer par des exemples éclatants combien ce danger ahrimanien est grand chez nous et jusqu'à quel point nous y avons succombé. Mener ici une politique de l'oiseau-Strauß (jeu de mot, car *der Strauß* signifie « l'autruche » en allemand, mais aussi « bouquet, querelle, lutte combat et rencontre », *ndt*) et affronter ce danger en plongeant la tête dans le sable, cela devrait nous interdire d'appréhender la véracité du sérieux monstrueux de la situation, que nous devrions pourtant étudier sans réserve à présent si nous voulons vraiment réaliser une œuvre allemande et répandre les grâces de la pensée allemande dans le monde.

L'autre danger, **luciférien**, faisant irruption de l'Est, ne s'exprime pas moins d'une manière vivante dans le **spiritualisme** religieux ; son représentant humain personnifié est fondamentalement un **pharisien et scribe** allemand, en vérité parfaitement non-allemand, tel que Nietzsche — au sens que donnait le Christ à ces mots par rapport aux « bons et justes », comme les esclaves réactionnaires de la valeur historique — l'a caractérisé lui comme étant un parasite improductif « du début à la fin ». Notre vénération des grands du passé ne doit pas s'épuiser au point de s'incliner devant eux et tomber à genoux et, avec cela, mépriser notre propre apport. Selon Nietzsche, il n'existe « qu'une seule manière d'honorer » nos grands hommes du passé, à savoir c'est de « tenter de continuer leur œuvre dans leur esprit avec leur courage, et l'on ne s'en fatiguera pas » (David Strauß, 2.) Et ce « on », cet homme entier, dont parle ici Nietzsche d'une manière générale, qui est-il sinon, peut-être, Eucken à Iéna, Comte Keyserling à Darmstadt, Wille à Berlin, Müller à Elmau, est-ce Driesch, Scheler, Rohrbach, Troeltsch, Spengler, Blüher, Schlüter, Steinbach ou même Louis Häußler ? — Précurseurs et prophètes, meneurs et séducteurs de cette sorte, nous en avons bien plus que beaucoup trop, mais ils sont tous eux-mêmes déjà séduits soit par Ahrimane, soit par Lucifer ou

même par les deux et c'est bien la raison pour laquelle ils ne peuvent que nous **pervertir** à nouveau. Ces meneurs et séducteurs inspirés par Lucifer en restent avec plus ou moins d'ardeur fanatique à « Moïse et aux Prophètes », au sens le plus large, à Luther, Lessing et Schelling, et ne veulent rien apprendre de nouveau. L'orthodoxie religieuse, même là où elle apparaît la plus libérale, et bouleverse par sa piété, sa ferveur religieuse et par sa « vie en Dieu », sa « communauté en Dieu », c'est l'élément de **Lucifer**. Combien ce danger est grand, cela aussi pourrait pareillement faire l'objet d'un ouvrage particulier. Nous y avons succombé dans une mesure effrayante. Le catholicisme et le jésuitisme tiennent encore largement les commandes dans les régions allemandes. L'Allemagne catholique, qui s'est concentrée sur le dogme ultramontain avec toute l'énergie d'un centre politique agissant, est un grand danger pour l'Allemagne spirituelle, qui doit se réaliser pour toute l'Europe un grand danger pour l'impulsion vivante du Christ qui vit en elle.

Si le monde doit réellement un jour recouvrer la santé par l'essence allemande, il faut d'abord en premier lieu que celle-ci en vienne, en Allemagne même, à la connaissance de son être profond, qu'elle l'affirme et le réalise avec force, c'est-à-dire qu'elle se guérisse d'abord **elle-même**. Cela devient le combat culturel imminent, dans lequel le **Christ** contre **Lucifer** et **Ahrimane**, contre le matérialisme scientifique de l'Ouest et le mysticisme religieux de l'Est, doit affirmer victorieusement son territoire, s'il se trouve un assez grand nombre d'hommes et de femmes allemands à l'esprit libre, qui ont saisi réellement les « signes du temps » et qui peuvent faire la distinction entre leur vrai meneur au milieu des séducteurs. Qui veut revoir du **miracle** pour pouvoir **croire**, celui-là ne s'est pas réveillé depuis dix-neuf siècles d'évolution humaine ; aujourd'hui il ne peut plus s'agir de miracle et de croyance, aujourd'hui tout est remis à l'**expérience humaine**, au **savoir** humain, à la **sagesse humaine**, ou **Anthroposophie** et au **libre discernement** dans ce savoir accumulé par l'expérience, et à l'**élaboration personnelle et autonome** de cette sagesse. Ce n'est que si ce discernement et cette élaboration personnels sont réalisés et produits par un nombre suffisamment grand de personnalités matures, à savoir si celles-ci s'imprègnent de la force vivante du Christ qui agit dans ce savoir, dans cette sagesse, ou « Sophia » de « l'Antropos », de « celui qui regarde vers les hauteurs », ce n'est qu'alors que l'Allemagne est en droit de parler d'une **mission mondiale**, alors seulement elle aura aussi l'**énergie** pour la **réaliser**. Car l'essence vraiment allemande, qui a couvé jusqu'à présent sourdement et instinctivement en nous, doit à présent être remontée à la conscience par une profonde connaissance de soi de l'investigateur spirituel ; ce n'est qu'alors que seront ôtées les influences non-allemandes, d'Ahrimane et de Lucifer, dont elle est possédée dans sa méconnaissance ? Et cet **être allemand véritable**, par lequel le monde doit **recouvrer** la santé n'est autre que l'**entité vivante du Christ**, que le génie de la langue allemande a déjà déposé secrètement dans le **Je** (*Ich, ndt*) ou **J-Ch** (**Jesus-Christus**) et qui déploie encore aujourd'hui sa force sociale salutaire, si celle-ci en appelle **librement** au **Je**, raison pour laquelle le fondement en a été déposé par *La Philosophie de la Liberté* de Steiner. Le « I » des Anglais et le « Je » des français ne peut mener que jusqu'à l'adoption de l'homme terrestre **Jésus** (raison pour laquelle une traduction du *Ich* allemand par le mot *moi* français est une ineptie, *ndt*), l'homme – Dieu, **Christ**, leur reste fermé, et on ne peut le leur transmettre que par le **J-Ch** de l'allemand. De ce fait tout Allemand reçoit un appel de la part de ce mystère du Christ, qui couve en tant que mystère universel dissimulé dans son Je, un appel obscurci et voilé, tombé en platitude et rongé par Ahrimane et Lucifer, mais qui est à dévoiler dans toute sa profondeur et dans toute son élévation prodigieuses.

Et l'**homme allemand**, qui nous a ouvert la voie vers ce but encore inaccessible avant lui, par quarante ans d'un travail de pionnier infatigable, et ceci sans belles **phrases** lucifériennes ou **affirmations** métaphysiques générales nébuleuses sur le monde spirituel, mais avec des **expériences** directes dans le monde spirituel, par des expériences concrètes, pleines de contenu et de hautes compétences, cet homme rare est aujourd'hui apparu pour nous comme **Rudolf Steiner**. Qui le choisit comme guide, se recentre et trouve le chemin vers soi, vers Christ ou essence de l'être allemand et, avec cela aussi, il retrouve le chemin vers une authentique fraternité universelle, contre « l'alliance des peuples » de Wilson, qui est une caricature ahrimanienne, et contre la « révolution mondiale » libérant les peuples, de Lénine, qui est une farce luciférienne, et qui ne peuvent amener

qu'un nouveau malheur dans le monde, si elles ne sont pas toutes deux rapidement surmontée par le **Dreigliederung de l'organisme social** fondée par l'impulsion **anthroposophique** ; car ce mouvement social qui est centralisé en Allemagne, est un **acte de sacrifice du Christ**, par lequel l'idée allemande vainc dans le monde, par lequel le christianisme vivant vainc dans le monde. — (On sait maintenant que ce ne fut pas encore pour cette fois-là et que le démon hitlérien s'avança dans le vide laissé par l'absence de compréhension pour cette impulsion, pourtant il faut savoir que Boldt écrivait tout cela en 1921 !, *ndt*).

I. — L'esprit de la Réforme

« Laissez-nous ne pas oublier, qu'en cette année où nous commémorons la Réforme et où nous ne pouvons honorer Luther d'une manière plus sublime, ce que nous tenons pour le droit le plus fructueux de la Nation et de l'époque, avec tout le sérieux et la vigueur requis, et que cela fût-ce même rattaché à quelque danger, permettez donc que nous l'exprimions bien ouvertement. » (Goethe à Rochlitz, 1817)

1. La germanisation du christianisme

Si nous retraçons la portée culturelle de l'esprit de la Réforme, nous devons dire : les coups de marteau, par lesquels Luther, en cette année 1517, placarde ses 96 thèses sur le portail de l'église du château de Wittenberg, ébranlèrent si fortement par le pays, qu'ils devinrent un appel pour tous les événements et bouleversements qui décidèrent du contenu de l'histoire européenne. Sans cette activité héroïque de ce grand homme allemand, le contenu de cette histoire aurait été essentiellement différent, mais certainement pas meilleur. Et pourquoi pas meilleur ? — Parce que toutes les forces de régénération religieuses et culturelles, qui avant et après Luther en Allemagne au moment délicat d'établir la transposition du Christianisme de **l'entité romaine** à **l'entité allemande**, qui était centralisée en Allemagne, ces forces n'étaient pas assez fortes pour être de taille à tenir tête pour réaliser cette œuvre d'envergure, pour briser l'influence de l'Église romaine dans les régions allemandes et se mettre à sa place.

Sept siècles durant, de Charlemagne à Luther, l'esprit allemand combattit en la personne de ses princes, poètes et mystiques, pour la **germanisation du christianisme**, qui dans sa forme gréco-romaine et catholique, telle que Boniface (680) l'avait introduite en Allemagne, ne pouvait pas être adoptée.

C'est ainsi que sous le règne de Louis le Pieux, au commencement du neuvième siècle, surgit un épopée allemande, rédigée par un auteur inconnu, appelée « *Heliand* » (Heiland, ou encore Sauveur, *ndt*), qui représente la première tentative de détacher la graine du christianisme universelle de sa coque de l'Église romaine et catholique et de l'adapter au besoin religieux de l'âme du peuple allemand. La légende parle d'un pieux fermier saxon qui s'est trouvé sous l'influence d'une inspiration divine immédiate. C'est toujours quelque chose de profondément significatif, que les rédacteurs de telles œuvres mystiques souhaitent rester inconnus. Il s'agit toujours dans ces cas d'initiés. D'une manière naïve, en partant des récits réunis des quatre évangiles, il décrit l'épopée de la Vie du Christ comme d'un « héros vénérable » et « prince tout puissant » du Ciel et de la Terre, lequel, entouré de ses fidèles et suivi par d'innombrables troupes, traverse le pays pour y répandre les riches dons de la Vie éternelle. Le théologien luthérien et historien en littérature Vilmar, écrit à ce sujet, dans son « Histoire de la Littérature Allemande » : « C'est cette œuvre qui, dans le sang et la vie allemands métamorphosa le christianisme, et pour l'histoire intérieure de la religion chrétienne, en particulier pour l'histoire de l'introduction du christianisme en Allemagne, d'une très haute, et même d'une signification d'autant plus élevée, que cette description pleine de chaleur, de vie et de véracité, pleinement fidèle et simple, issue du peuple de la Saxe, laquelle, jusqu'à présent, selon les façons de voir en usage, parce qu'on y convertissait au fil de l'épée, fut jugée répugnante et contraire au christianisme. »

Ernst von Wildenbruch, dans sa grande œuvre dramatique, a donné une image saisissante de l'activité de l'empereur Henri III (1039-1056) et son successeur et nous a représenté son combat

puissant contre Rome. Nous savons que Henri III a détrôné des papes les uns après les autres pour les remplacer ; qu'il fut ainsi l'un de ceux qui ouvrirent la voie à la **Réforme** qui fut introduite un demi-siècle plus tard. Nous connaissons les luttes de **Henri IV** contre le pape **Grégoire VII**, et de Rudolf von Schwaben qui fut désigné comme contre-roi ; nous connaissons son premier chemin de pénitence vers Canossa, pour s'acquitter de l'excommunication papale, et sa seconde expédition contre Rome, pour déposer le pape Grégoire et se faire couronner par le contre-pape Clément III qui fut nommé à sa place.

De **Frédéric Barberousse** (1152 à 1190) nous connaissons l'archétype idéal d'un empereur allemand, qui affirma également sa propre position indépendante et autonome contre la toute-puissance du pape romain et ne permit pas que Rome contestât ou combattît sa souveraineté laïque sur la chrétienté germanique. Il ne toléra point que sa couronne germanique et son empire ne fussent respectivement que le don gracieux et le fief d'un pape à gérer et il mena par conséquent une guerre sanglante contre Rome. Il tomba malade lors de sa croisade vers Jérusalem. Selon la légende populaire, une légende qui s'est même rendue maître de ses partisans, il n'est pas mort, mais sommeille dans le Kyffhäuser ; il reviendra et restaurera la souveraineté disparue de l'empire allemand. Concernant le créateur inconnu de ce genre de légende, il s'agit pareillement d'influences inspirées par de grands initiés.

Parmi nos grands auteurs du Moyen-Âge, ressort de préférence **Walther von der Vogelweide** (1170- 1230), tel un hardi combattant pour l'essence allemande, parce qu'il n'eut de cesse de se défendre contre « l'imposture romaine » et la « menée de la prêtraille romaine ». Dans les combats entre l'empereur et le pape, l'empire et l'Église, il se tint toujours du côté de l'empereur et de l'empire d'une manière si résolue que ce n'est que par la suite qu'il passa aux Hohenstaufen, quand ceux-ci considèrent le pape comme leur ennemi. Il déplora la discorde malheureuse des familles princières allemandes et les actions guerrières des princes nommés par le pape qui versaient le sang noble de leurs frères. Il fustigea le matérialisme et la dépravation des mœurs de la hiérarchie romaine, qui remplissaient leurs « coffres romains » d'or et d'argent allemands, pour que leurs prêtres puissent se gaver de volailles et de vins, tandis que les Allemands devaient prier pour eux, chanter et faire maigre. Il s'emporta contre la charlatanerie des indulgences, car seul Dieu pouvait pardonner les péchés ; alors que le pape avait l'audace de s'approprier ce droit, sans assurer pour autant la pénitence et le repentir du pécheur, on devrait donc le lapider dès qu'il aurait envoyé un seul homme en enfer. On n'a presque pas besoin de mentionner qu'un tel Walther, qui nourrissait une grande fureur à l'égard du pape et de Rome, se sentait pourtant relié au fondateur du christianisme par un respect et un amour profonds, ou même justement à cause de cela même. Ses chants, certainement très audacieux pour ce onzième siècle, ne restèrent pas sans effet. Le parti pris par les poètes allemands du siècle entier fut déterminée par lui. Après Walther personne n'intervint en faveur du pape, ils protestèrent plutôt contre Rome, les uns après les autres.

C'est avec une telle protestation de l'essence allemande contre l'arbitraire et l'infailibilité du pape romain que nous avons à faire avec la personnalité de la légende de Tannhäuser se rattachant aux troubadours vivant au treizième siècle. Selon le texte d'origine, un chanteur repentant et contrit venant du *Venusberg* se rend en pèlerinage à Rome d'où il est renvoyé et condamné définitivement aux enfers par le pape Urbain. Il voudrait seulement retourner au *Venusberg* pour y attendre le Jugement dernier. Ses péchés ne lui seront pas pardonnés tant que la crosse de bois desséchée du pape n'aura pas reverdi. Le cœur brisé, Tannhäuser quitte Rome, pour retourner au *Venusberg*. Trois jours plus tard, la crosse du pape se met à reverdir vraiment, en signe que le Christ a pardonné au pécheur. Alors le pape envoya un messenger pour retrouver Tannhäuser, mais il ne le retrouva plus nulle part. Se sentant fils perdu de l'enfer il était retourné au *Venusberg* accablé de doutes. Lorsque le peuple apprit l'affaire, il se révolta contre le pape et le détrôna du Saint-Siège.

C'est d'une manière profondément justifiée que **Wolfram von Eschenbach** (vers 1200) s'est employé en faveur d'une germanisation du christianisme dans son épopée du « Parzival », dont le contenu mystérique est dépeint ici sous de merveilleuses couleurs poétiques. C'est l'**allemand** qui, en tant que « fol pur » et héros de chevalerie, comme Siegfried, pleinement innocent et pourtant avide d'action, se met en route pour vaincre son homme, « l'infidèle », « l'hôte des enfers » (Satan),

que sa mère Herzéloïde redoute tant, et rechercher Dieu, à savoir « Celui qui, plus lumineux que la clarté du jour, autrefois prit visage humain ». Lors de sa pérégrination il arrive au **château du Graal**, qu'il n'a jamais vu avant et qui l'aveugle d'une sublimité inconnue pour lui. Mais quelle souffrance au milieu de cette magnificence chevaleresque ! : le roi blessé sur son lit de mort et la lance ruisselante de son sang. Après d'autres errances, par un jour de Vendredi Saint dont il profane la sainteté en conservant ses armes sur lui, Perceval revient au château du Graal et, instruit par Gurnemanz, il comprend soudain le sens profond et saint de ce qui se passe devant lui. Par la compassion, il devient initié et aussi rédempteur du roi blessé et nouveau gardien du Graal. Car la seule « chevalerie mondaine, dit Vilmar, ne peut pas conquérir le Graal, et même l'effort le plus puissant et le plus libre doit quand même, pour autant qu'il n'est que mondain, se placer sous la fonction divine ; de nouveau cette fonction divine n'est pas idéellement inactive (comme chez les héritiers de Rome, D.V.) et n'y aurait-il à acquérir ou à affirmer ce qu'il y a de plus profond et de plus sublime : à savoir que la fonction divine doit pouvoir s'en remettre, même au plan mondain, avec assurance et triomphe sur la pauvreté dans le monde et être irréprochable, pour qui veut entreprendre de garder et prendre soin des choses divines. »

Ici on prend au sérieux l'infailibilité du représentant du Christ sur Terre, avec l'irréprochabilité du gardien saint du Graal, auxquels à Rome, on ne s'est jamais abandonné à rêver jusqu'à nos jours. Ici, il s'agit de vraie **initiation**, d'une humanité la plus pure et la plus élevée à laquelle s'était élevé un Perceval. Celui-ci n'était absolument pas un célibataire vivant d'ascèse, mais bel et bien marié et père de deux enfants, dont le plus âgé, **Lohengrin**, accéda également à l'initiation et vécut comme époux aimant de la jeune duchesse Elsa de Brabant, et fut appelé comme gardien du Graal. Le **cygne** symbolise ici, comme le **corbeau** chez Barberousse, un degré précis de l'initiation. Ici l'on s'enracine dans les éléments de base d'une authentique christianisme german.

Les « théologiens populaires », les « Amis de Dieu » ou les « **mystiques** » allemands avaient œuvré à la Réforme sur le point d'apparaître. Ces mystiques étaient des moines pieux et érudits qui, en correspondance avec le besoin religieux de l'âme du peuple allemand, s'efforcèrent à une individualisation, une intériorisation et un approfondissement du penser du sentir et du vouloir christiques. Dans leurs âmes s'éveilla l'aspiration à un contact intime avec le Christ, à un apaisement plus intense de leur vie religieuse qu'ils pouvaient ainsi entretenir, bien plus que celui procuré par la vie religieuse émanant de Rome, toujours en lutte contre le paganisme et dans son combat acharné pour la domination universelle, produisant une vie religieuse remplie de platitudes et de formalités extérieures rigidifiées de la théologie d'école telle qu'elle était prêchée du haut de la chaire et disciplinée par la dévotion d'église. Pour l'âme allemande du mystique, l'**autorité** de l'Église catholique romaine ne suffisait pas comme elle **suffit** à Augustin (354-430), pour assurer le fondement de son christianisme ; aussi n'attribua-t-elle aucune valeur aux efforts des **scolastiques** pour fonder scientifiquement la légitimité rationnelle d'un dogme d'Église transmis par la Tradition, avec les tenants et les aboutissants de la logique aristotélicienne, ce en quoi **Thomas d'Aquin** (1225-1274) contribua largement. Tandis qu'à Rome on s'appuyait totalement sur le Christ **historique** le « Crucifié » et que l'on avait besoin de placer l'Église en tant que médiatrice entre Lui et l'humanité, les mystiques allemands, eux, recherchaient à **vivre directement en leur âme** la présence du **Ressuscité**, du Christ **vivant**, par l'approfondissement de leur vie intérieure et à donner ainsi au contenu de cet enseignement un nouvelle forme et lui insuffler une nouvelle vie.

Ainsi poussaient les premiers germes tendres d'une religiosité allemande, lesquels, indépendamment de l'autorité de l'Église et de la Tradition extérieure, se rattachaient aux racines vivantes et aux sources du christianisme et y puisaient copieusement. Ainsi les mystiques allemands voulaient-ils intérioriser la religion, en faire une affaire personnelle du cœur, la circonscrire à son propre domaine et la purifier de tout accessoire impur. « Je ne croirais pas en la vérité des Évangiles, si l'autorité de l'Église catholique ne m'y contraignait pas. » Ces paroles d'Augustin (354-430) caractérisent si justement la position romaine sur le Christianisme, une position que le **Christ german**, dès le commencement du Moyen-Âge, récusait lui de la manière la plus décisive qui soit. Pour lui en effet, le christianisme devait devenir un fait d'expérience personnelle, une expérience du Je, c'est pourquoi il ne pouvait rien faire avec l'autorité d'Église.

2. Le poing de Luther ce héros politique.

Il est concevable que des hommes allemands, qui s'étaient proposés de telles tâches, par lesquelles ils devaient entrer en grave conflit avec l'Église romaine soucieuse de son autorité, ne puissent pas être laissés tranquilles ; c'est pourquoi ils furent donc condamnés pour hérésie, persécutés et brûlés. **Maître Eckhart** (1260-1327), le père de la mystique allemande, un moine dominicain, fut accusé d'hérésie à plusieurs reprises et fut poursuivi par l'inquisition. Bien avant même qu'il pût être jugé, les luttes et les émotions avaient ruiné sa santé et amené sa mort. Peu après (1329), le pape Jean XXII adressa sa bulle d'excommunication pour hérésie et interdit ses ouvrages comme hérétique. Mais l'esprit allemand poursuivit sa lutte. L'enseignement d'Eckhart et son exemple continuèrent d'agir chez ses élèves. Nous ne désignerons que le plus significatif parmi eux, le dominicain **Johannes Tauler** (1300-1361). Lui aussi, par sa franchise naturelle et son audace, avait rencontré un écueil dangereux et c'est encore plus compréhensible qu'il se vît lui aussi excommunié par la bulle papale. Car Tauler, telle une conséquence de la mystique, avait ouvert la possibilité aux profanes croyants de retrouver le Christ en eux, sans l'intercession de l'instance ecclésiastique et de ses prêtres, et en pouvant participer à la rédemption, que ces profanes soient juifs ou païens. L'Église et les prêtres en Allemagne, — peut-être également à Rome — se voyaient ils ainsi rendus inutiles pour mener une vie de dévot ? — De tels **discernements** devaient faire mûrir de mauvaises **espérances** pour le pain quotidien, les volailles et les vins de la bien-pourvue caste des prêtres, qui faisait du soin apporté aux âmes une affaire rentable. C'est pourquoi il ne leur resta plus d'autres solutions que de bastonner sans cesse avec brutalité leurs commissionnaires. Et de ce recours à la force, l'Église catholique romaine en fit un usage plus que copieux.

Aussi grande qu'était la considération de ces troubadours lyriques et épiques, mystiques bienheureux de Dieu, auprès du peuple allemand, aussi chaleureux et approuvés qu'étaient leurs versets émouvants et leurs sermons réconfortant les cœurs, tout ce la ne suffit point pour amener une reconfiguration et un renouvellement de fond en comble de la vie religieuse. Les excommunications et les terreurs de l'inquisition, par lesquelles Rome intimidait et savait paralyser sans cesse les masses les plus larges, pesaient comme un cauchemar sur les âmes et se montraient plus fortes que leurs convictions.

Pour affirmer avec force, cette religiosité allemande-chrétienne, et la faire adopter avec conséquence, contre le christianisme romain-catholique, un plus fort devait venir, un **homme d'action** au geste **dramatique**, qui pouvait opposer une poigne d'acier à la domination brutale de Rome. Et ce héros allemand fut **Martin Luther** (1483-1546). « Je suis né à cet effet — dit-il en parfaite connaissance de sa difficile mission — à savoir, pour partir en guerre contre une troupe de diables, c'est pourquoi mes livres sont beaucoup plus impétueux et guerriers. » —

Tous les efforts politiques et religieux des princes allemands, poètes et mystiques se concentrèrent en la puissante personnalité de Luther comme en un point focal. En tant que politicien, il entra en lice avec le cri de guerre : « Débarrassons-nous de Rome ! » pour l'indépendance et la souveraineté de l'empereur et de l'empire ; en tant qu'écrivain et théologien, il se tint absolument sur le terrain des poètes et mystiques. Cette âme populaire allemande, bien préparée pendant sept siècles durant, mit alors au monde cet enfant de la Réforme allemande. La tâche, que Luther avait à assumer lors de cet événement d'importance universelle et historique, n'était au fond que celle d'un médecin accoucheur. Il avait à veiller pour cela que cet impétueux enfant spirituel, si menacé dans son existence entrât pourtant dans la vie de manière correcte ; mais pour cela, il fallait écarter tous les obstacles et annuler toutes les influences perturbatrices. Et cela, Luther l'avait compris d'une manière magistrale.

La culture étendue de Luther et sa manière juste d'envisager les choses nécessaires, lui permirent de satisfaire aux exigences des deux côtés à la fois, à savoir au côté politique extérieur et du côté

religieux intérieur. On pourrait rétorquer ici, mais ce serait faire preuve de myopie : pour quelle raison cet amalgame du politique et du religieux, le christianisme est pourtant bien universel et international, et non pas individuel et national ?

On doit répondre par conséquent à la question de la phrase précédente : si la papauté romaine n'avait pas tant poussé à l'exacerbation funeste de cet amalgame de la politique et du religieux, une protestation politique de la part des théologiens allemands n'eût certainement pas été nécessaire. Rome offensa l'esprit sain du christianisme, en l'avalisant et en faisant un valet de sa concupiscence du pouvoir politique et elle le profana donc de la manière la plus ignoble qui fut. Opposer durant sept siècles, du côté allemand, un **système religieux** au **système politique** de Rome, cela était resté sans effet. Les nobles mystiques allemands ou théologiens populaires, qui le firent, furent simplement étouffés.

Le système politique radical de Rome ne pouvait donc être brisé que par un contre-système politique. Et donc Luther mena en **premier** lieu campagne contre Rome. C'est pourquoi il est d'abord un héros **politique**, car il libéra le peuple allemand du joug romain, en émancipant la couronne impériale allemande de la crosse papale et en séparant la religion de la politique. Et ce que Luther emporta de haute lutte à ce moment-là tout d'abord pour son **pays natal**, cela devait bientôt devenir une bénédiction pour la totalité du monde. Son acte continua d'agir dans l'espace et le temps, il libéra tous les peuples de la Terre du joug romain, il émancipa toutes les couronnes de l'impérialisme mondial d'obédience papale. Partout dans le monde civilisé et cultivé, et même dans les États catholiques, l'être humain jouit aujourd'hui des grands bienfaits de la Réforme allemande, de l'acte libérateur et rédempteur d'un héros politique allemand.

À présent, l'Église catholique, selon sa nature conservatrice et réactionnaire, ne peut pas ressentir cette brisure de sa puissance politique autrement qu'un acte de violation anti-chrétienne de son droit saint, à quelque degré qu'elle veuille dissimuler cet état de fait. Elle dut certes, en tant que parti minoritaire, céder du terrain de manière pratique, mais en théorie, elle maintint comme avant son ancien point de vue, en ne reconnaissant pas la politique des gouvernements protestants, et elle tente aujourd'hui encore par l'entremise de son **centre** et de l'**ordre des Jésuites** agissant en politique, de reprendre en pratique du terrain dans les États allemands.

Dans son « *Syllabus* » du 8 décembre 1864, Le pape Pie IX fit de nouveau valoir ce point de vue moyenâgeux de la « puissance temporelle directe ou indirecte » sur les citoyens de l'État. Son secrétaire d'état, le cardinal Antonelli, commenta ce point de vue, au nom du pape (mars 1870) entre autre de la manière suivante : « La subordination du pouvoir civil à celui de l'Église, provient par conséquent de la primauté du rang de la prêtrise sur l'État, en tenant compte du rang supérieur de la détermination de la première vis-à-vis du second. Ainsi l'autorité de l'État dépend-elle de celle de la prêtrise, comme les choses humaines dépendant des choses divines, comme les choses du monde dépendent de l'esprit. » — Léon XIII, parle dans son encyclique du 10 janvier 1890, de la « sagesse politique du pape », et explique que « c'est une devoir moral » pour le citoyen, « de faire acte d'obéissance à la sagesse politique de la puissance ecclésiastique. » Le jésuite Cathrein explique cette obligation de la façon suivante : « Le pouvoir indirect de l'Église sur les affaires du monde », dont elle doit se contenter, « signifie simplement (!) améliorer le droit, les ordonnancements ou les agissements du pouvoir mondain, autant que l'exigent les intérêts moraux et religieux, ou bien les intérêts du salut des âmes. » — Pie X, enfin, ce « pape exclusivement religieux », prisé comme « vicaire du Christ », avait très promptement exposé sa position politique aux cardinaux, aussitôt assis sur le Saint-Siège, selon laquelle c'est le devoir sacré de la hiérarchie romaine que de « diriger non seulement les obéissants, mais aussi les régnants en maîtres... **dans les relations sociales autant que politiques** ». Le « choc » que cette explication déclencha chez « quelques-uns », ne dut pas retenir ce prince de l'Église d'insister avec toute sa vigueur : « **Notre devoir** » c'est de « **prendre à cœur, nous aussi, la politique** » ; car « **tout être sensé reconnaît que le pape romain, dans sa fonction... ne peut en aucune façon se couper de la politique.** » L'esprit de Grégoire VII vit donc chez nos papes, fidèles à leur tradition réactionnaire, en tentant de se manifester théoriquement et en pratique au « centre ».

Dans son projet de poésie sur la « *Grandeur de l'Allemagne* », Schiller dit pertinemment sur la Réforme :

« De lourdes chaînes oppressaient
Tous les peuples de la Terre,
Lorsque l'**Allemand** les brisa,
Et que le Vatican le défi releva
En déclarant la guerre à la **chimère**
Qui le monde entier corrompait. »

Car :

« Acquérir la liberté de la **raison**,
C'est disputer pour **tous** les peuples. »

Goethe (Eckerman: « *Entretiens avec Goethe* », Vol. III, 11 mars 1832) proclame de manière analogue: « Nous ne savons absolument pas qu'en général nous devons tout à Luther et à la Réforme. Nous nous sommes libérés des entraves de l'étroitesse spirituelle d'esprit, suite à notre progression culturelle, nous sommes devenus capables de remonter aux sources du christianisme et d'appréhender la pureté de celui-ci. » Car : « Il y a vraiment beaucoup de sottises dans les préceptes de l'Église, mais elle veut régner et puisqu'elle doit avoir une masse bornée qui se met à plat ventre et qui est encline à se laisser dominer. Le haut clergé ecclésiastique richement doté ne craint rien tant que la diffusion des Lumières dans les masses inférieures. Il les a retenues suffisamment longtemps de lire la Bible, et même aussi longtemps qu'il lui fut possible. Que devait penser un pauvre paroissien de la pompe princière d'un évêque richement doté, lorsqu'il voyait au contraire dans les Évangiles la pauvreté et le besoin du Christ, qui marchait humblement avec ses disciples, tandis que le prince-évêque passait à grands fracas dans un carrosse tiré par six chevaux! »

3. L'acte religieux de Luther.

À côté de son activité politique, que l'on ne pouvait même pas éluder, Luther développa encore une activité religieuse puissante et profonde. Même si, dans ce domaine, il ne témoigna pas d'une grande énergie de création personnelle, il savait cependant découvrir les sources auxquelles il avait à puiser pour tenter de satisfaire ses besoins religieux et ceux de ses compatriotes allemands. Et ces sources étaient en premier lieu les Évangiles eux-mêmes, qu'il étudia avec une ardeur infatigable tout en les traduisant dans son allemand si aimé. C'est en cela qu'un autre esprit, vint à souffler dans sa direction, un esprit plus libre que celui romain et catholique d'au-delà des Alpes qui opprimait ses compatriotes. Même s'il ne fut pas lui-même un mystique actif, Luther basait pourtant sa foi religieuse sur la mystique, avec laquelle il aspirait à une individualisation, une intériorisation et à un approfondissement de la vie chrétienne. Il plongeait avec un amour passionné dans les écrits de Maître Eckhart et de Johannes Tauler et ceux-ci donnèrent au théologien Luther la direction, dans son aspect religieux, de son oeuvre de réformateur. Par la parution d'une première édition d'un écrit remarquable, pareillement d'un auteur inconnu, « *Théologie allemande* », Luther documenta vers l'extérieur, le lieu où se trouvait le fondement de son christianisme évangélique et protestant : dans la mystique !

L'écrit de ce mystique allemand sans nom, l'ouvrage préféré de Luther, caractérise en effet parfaitement la tendance de l'esprit allemand à dépasser l'échafaudage conceptuel pétrifié de la dogmatique scolastique du christianisme romain-catholique, et l'idolâtrie baroque et païenne des faux dieux, dans laquelle avaient dégénéré les gestes extérieurs du culte débauchant du prêtre. Que le royaume de Dieu ne puisse être conquis réellement que par une intériorisation et un approfondissement de la conscience religieuse, telle était la pensée directrice de toute mystique allemande, avec laquelle procédait Luther et avec laquelle il se tourna si résolument contre tout ce qui se désigne comme doctrine ecclésiastique et prêtraille, précepte, dogme et sacrement, parce que les observances de ces faiblesses humaines n'avaient rien de commun avec les Évangiles, parce

qu'elles éloignaient toujours plus les âmes humaines du christianisme tel que l'avait conçu son fondateur tout en les ployant sous le joug d'un clergé absolutiste.

Max Müller esquisse très joliment l'image de cet auteur inconnu de la « *Théologie allemande* » dans son récit « *Amour allemand* ». Maria, l'héroïne de ce récit, raconte qu'elle a pu puiser « beaucoup de confiance et de force de cet auteur inconnu ». « Je le remercie beaucoup, car il m'apporta d'abord le vrai mystère de la doctrine chrétienne dans toute sa simplicité. Je sentais que j'étais libre de croire ou pas cet ancien maître, quiconque fût-il, car son enseignement n'entraînait aucune contrainte extérieure pour moi (comme celle rapportée par Augustin dans l'Église catholique. *nda*) ; et cependant cet enseignement s'empara de moi avec une telle force qu'il me sembla que j'apprisse pour la première fois ce qu'était une révélation. Et c'est justement ce qui ferme l'entrée du vrai christianisme à beaucoup, à savoir que sa doctrine vînt à nous comme une révélation imposée, avant que la révélation eût d'abord eu lieu en nous-mêmes. Cela m'a souvent beaucoup inquiétée. Non pas que j'eusse douté de la vérité de la divinité de notre religion : mais je sentais que je n'avais aucun droit à une foi, que d'autres m'eussent offerte, et c'était comme si ce que j'avais appris et ressenti étant enfant, sans le comprendre, ne m'appartenait plus. Personne, en effet, ne peut croire à notre place, tout aussi peu que personne ne peut vivre ou mourir à notre place. »

Le mystique inconnu distingue donc dans son ouvrage quatre points de vue vis-à-vis de la raison et de la règle de vie, que Dieu veut voir mises en action et réalisées sur la Terre. « Les premiers font quelque chose, non seulement pour Dieu, mais encore pour telle ou telle raison, ou encore par contrainte: ils en font aussi peu qu'ils le peuvent et cela leur coûte de la peine. — Les seconds agissent en vue d'une récompense; ce sont des hommes, qui ne savent rien de mieux ni d'autre que cela et qui se bercent de l'illusion que l'on puisse gagner et mériter le royaume des cieux et la vie éternelle par rien d'autre; et celui qui en fait semblablement beaucoup, ils le tiennent pour saint, et celui qui, au contraire, néglige quelque peu Dieu ou s'abstient de s'engager pour lui, celui-là est perdu pour eux. Et ceux-ci ont beaucoup de sérieux et d'application et cela devient pénible pour eux. — Les troisièmes sont de faux esprits, qui se bercent d'illusion et affirment qu'ils sont parfaits et n'en ont aucunement besoin et le tiennent pour une moquerie. Les quatrièmes sont les hommes illuminés par une vraie lumière; ils n'agissent pas pour une récompense, car ils ne veulent rien obtenir et ne convoitent pas non plus ce qu'il peuvent en retirer; mais ils font tout ce qu'ils font seulement par amour, et ils n'ont pas tant de chagrin à l'idée que les choses rendent beaucoup ou pas, mais pour eux tout peut bien arriver comme cela doit, dans la paix et avec une juste nécessité; et s'il y a quelque négligence ou choses pareilles, ils ne se sentiraient pas perdus car ils savent bien que ordre et raison valent mieux que déraison. C'est pourquoi ils y tiennent et savent aussi que leur sainteté ne repose pas en cela: c'est pourquoi ils n'ont pas tant de chagrin que les autres. Ces hommes seront jugés et condamnés par les membres des deux autres groupes, ceux qui parlent de gratifications, que ces hommes se négligent totalement, et ils disent parfois qu'ils sont injustes ou autres choses semblables. Les autres (ce sont les esprits faux et mauvais) se moquent d'eux et disent qu'ils procèdent avec grossièreté et bêtises et autres choses semblables. Mais ces hommes illuminés tiennent le milieu et c'est la meilleure chose à faire ; mieux vaut un ami de Dieu et mieux vaut Dieu que cent mille gratifiés. Ainsi en va-t-il pour toutes leurs oeuvres. On doit aussi remarquer que le commandement de Dieu et ses conseils et toute sa doctrine, appartiennent à l'homme intérieur, à la manière dont il s'unit à Dieu. Et là où cela se produit, l'homme extérieur est parfaitement enseigné et ordonné par l'homme intérieur et que donc il n'a plus besoin d'aucun commandement extérieur. Mais si le commandement et la loi des gens appartiennent à l'homme extérieur, c'est l'affliction, parce qu'on ne sait rien de mieux: car on ne saurait rien d'autre que ce qu'on devrait faire ou laisser faire, et l'homme serait alors comme le chien ou autre bétail. »

En conclusion des développements de cet ancien mystique allemand, qu'il soit fait mention ici de « *La Philosophie de la Liberté* » de Rudolf Steiner sortie d'une pensée parfaitement moderne et scientifique, dans laquelle ces quatre points de vue sont uniquement remis à la dignité de l'homme : « Mais au beau milieu de l'ordre coercitif les **esprits libres** se dressent, qui se retrouvent eux-mêmes dans le fouillis des règles, contraintes légales, pratiques religieuses etc. », car « en chacun de nous habite une entité plus profonde dans laquelle s'exprime l'homme libre... »

Mais nous ne pouvons pas penser le concept d'être humain à fond, sans en venir à l'**esprit libre** comme la plus pure empreinte de la nature humaine... Le point de vue de la libre moralité n'affirme donc pas que l'esprit libre est la seule forme sous laquelle peut exister un être humain. Dans la spiritualité libre, celle-ci ne voit que l'ultime degré d'évolution de l'être humain. On ne disconvient pas avec cela que l'action selon des règles ou normes ait sa justification en tant que degré d'évolution. On ne peut simplement pas reconnaître cette action comme un point de vue absolu de moralité. » (Ch. IX: « L'idée de liberté »).

Ce qui semblait naturel aux Romains, la soumission aveugle sous le commandement et le dogme, semblait pour les Germains la pire barbarie! La conscience religieuse de l'âme du peuple allemand ne pouvait ni s'édifier, ni s'enthousiasmer, aux images et allégories qui lui étaient octroyées par Rome, elle s'empressait bien plus à remonter vers les sources vivifiantes du christianisme, pour parvenir à une expérience intérieure directe de ses vérités salutaires, pour pouvoir prier Dieu en esprit et en vérité. Et avec cela, on répond en principe au second terme de cette objection bornée. Bien sûr que le christianisme est universel, inter- ou, mieux encore, supra-national; mais justement **parce qu'il l'est**, il dispose de suffisamment de plasticité pour s'étendre dans l'espace et le temps, ainsi offre-t-il à tout peuple de la Terre, actuel ou à venir, la possibilité de se traduire dans son moyen d'expression particulier. Justement, parce que le christianisme est universel et international, il confère le plus grand espace de développement aux besoins religieux de toute individualité et de tout peuple, il peut s'unir au génie de toute nationalité et contribuer même au développement de toutes ses prédispositions particulières.

Ce fait important, nous ne devons pas le laisser échapper, nous devons bien plutôt être clairs sur le fait que le christianisme romain-catholique ne peut entrer en ligne de compte **que pour les peuples romains**, car il ne correspond **qu'**à l'esprit de **ces** nations et que d'autres peuples et nations ne peuvent nécessairement que ressentir une violation grossière de leurs propres besoins religieux particuliers quand Rome veut leur imposer le christianisme dans sa forme et son langage de nation absolument colorés. C'est hautement présomptueux et sot de la part de Rome que d'affirmer posséder l'unique, l'éternellement immuable et universel christianisme qui fût autorité pour tous les peuples de la Terre jusque dans les coins les plus reculés du monde, raison pour laquelle l'on dût continuer à toutes forces d'opprimer toutes les autres impulsions religieuses comme étant antichrétiennes, et de faire approuver la doctrine romaine le plus généralement possible.

À la question de savoir où ces impulsions antichrétiennes étaient à rechercher et à découvrir, sur ces entrefaites, Luther y avait déjà à bon droit et nettement répondu!: « Mon Dieu! » — écrit-il — « Quelles ténèbres et infamies l'ultramontain! Et ce n'est pas seulement qu'elles durent déjà depuis des siècles, mais c'est qu'elles règnent aussi dans les décrétales où sont adoptés des mensonges absolument orduriers, impudents et éhontés, et qu'elles ont acquis, pour compléter la mesure de leur vilenie, l'autorité d'articles de foi. Je suis dans une telle angoisse que je ne peux presque pas douter que le pape soit vraiment l'**antéchrist**, que les gens attendent en général, tant tout cela concorde dans ce qu'il vit, fait, dit et décide. » Ainsi Luther passa-t-il de la défensive à l'offensive contre Rome, ce qu'il reconnut là comme une nécessité: « On doit mettre en lumière les mystères de l'antéchrist. » Et ces mystères se dévoilent justement à Rome, là-dessus à présent, Luther n'avait plus aucun doute. « Si l'on pense et enseigne de cette manière à Rome, et certes, ce que je ne veux pas souhaiter, avec l'assentiment du pape et des cardinaux, alors j'exprime ici librement et ouvertement que le véritable **antéchrist** a installé son siège dans le « temple de Dieu » et qu'il dirige dans cette Babylone parée de pourpre, à savoir à Rome, et que la curie romaine est la synagogue de **Satan**. »

Cette Église que Jésus fonda sur le « rocher » Pierre, et sur laquelle les « portes de l'enfer » ne devaient point prévaloir, ne leur a succombé que bien trop tôt. Et si nous considérons d'un peu plus près ce « rocher » singulier, alors on ne peut absolument pas en venir à une autre conclusion; car chez Matthieu **16**, 23 et Marc **8**, 33, Christ dit à Pierre, qui n'a pas pu reconnaître l'essence et la mission de son Seigneur: « Écarte-toi de moi, Satan! (passe après moi, toi, Satan.) Tu m'es fâcheux; car tu n'as pas le divin à l'esprit, tu as l'humain. » Et ainsi « l'Église », comme son « rocher », sur lequel elle repose, a renié vraiment tôt le divin et elle ne possède, dans l'esprit, que

ce qui est humain, par trop humain. C'est pourquoi Luther ne pouvait fulminer à l'adresse du pape avec des mots assez durs: « Tu n'es pas Dieu, mais tu es le représentant du diable. »

Que le peuple allemand fût capable et assez solide pour traduire dans sa langue le christianisme universel qui lui était approprié et naturel, c'est ce qu'ont montré ses grands mystiques et la Réforme qui s'appuya sur eux. Ici furent posés les bases d'un christianisme de différenciation germanique, pour lequel l'institution religieuse romaine-primitive ne pouvait avoir aucune compréhension et elle ne peut toujours pas l'avoir jusqu'à aujourd'hui. Cela tient à la nature de la cause et est conditionné par la différence de niveau et d'époque existant entre les peuples. Goethe (selon Eckerman, 4 janvier 1824), déjà, insistait: « Ne peut être bon pour une nation » que « ce qui procède du fond de son cœur et de son besoin général, sans singeries d'un autre. Car ce qui pour un peuple donné, à une certaine époque, peut être une bonne nourriture, se révèle peut-être comme un poison pour un autre... Que le besoin d'une grande Réforme existât dans un peuple, alors Dieu fut avec lui, et elle réussit. La chose fut manifeste avec le Christ et ses premiers (!) disciples, car l'apparition de la nouvelle doctrine de l'amour était un besoin pour les peuples ; ce fut tout aussi manifeste avec Luther, car la purification de cette doctrine contrefaite par la prêtraille, ne l'était pas moins. Les deux grandes forces désignées n'entretenaient cependant pas une relation amicale avec ce qui existait ; bien plus, toutes deux étaient vivement pénétrées de la conviction que l'ancien levain devait être balayé, et que l'on ne pouvait plus continuer d'en rester plus longtemps au mensonge, à l'iniquité et aux vices. »

4. Psychologie comparée des peuples.

Pour caractériser plus en détail la situation de l'Allemagne dans la hiérarchie des grands États dans la culture, on doit dire ce qui suit. Alors que la culture spirituelle de l'Allemagne était encore à l'état embryonnaire et qu'elle sommeillait dans son apathie, l'Italie, la France et l'Angleterre atteignaient l'une après l'autre leur culmination et ces nations sont depuis longtemps maintenant en plein déclin, alors que l'Allemagne s'apprête à escalader son sommet.

Naturellement, la jeune Allemagne ne put se soustraire aux influences formatrices de chacune de ces anciennes cultures ; bien au contraire, elle n'apprit et n'absorba que ce qu'elle pouvait toujours utiliser au mieux. De **Rome**, elle reçut son premier cours de religion chrétienne ; sa **vie de sensibilité** fut salutairement façonnée de ce côté et orientée vers le Christ. Nous ne pouvions pas utiliser plus, dans cette école, nous ne pouvions pas en apprendre plus, sans que cela nous devienne préjudiciable comme le prouve l'éternelle dissension avec Rome. De la **France**, notre culture éthique et esthétique a reçu de grandes stimulations ; notre **âme d'entendement** fut favorablement influencée de ce côté par les « Lumières » ; mais de nouveau aussi, jusqu'à une certaine limite, au-delà de laquelle nous devons nous engager sur notre **propre chemin**. D'**Angleterre**, pour finir, nous reçûmes des impulsions de grandes valeurs pour notre recherche en sciences naturelles et en technologie industrielle ; notre **vie de volonté**, qui dépend du développement de l'auto-conscience, en reçut aussi quelques impulsions heureuses de ce côté. Mais au-delà de ses **premières incitations**, cette influence n'aurait pas dû avoir plus d'importance pour nous.

Ces trois cultures nous ont donc donné chacune le mieux qu'elles pouvaient et nous devons leur en être reconnaissants. Que la chose se déroula ainsi, c'est ce que le plus allemand des Allemands, dont l'âme pourtant était absolument contraire à ce misérable chauvinisme, à ce patriotisme de rue et cocardier, tel que le cultivent aujourd'hui nos pangermanistes, c'est ce qu'a souvent rappelé Goethe, car c'est bien entendu de lui qu'il s'agit. Goethe n'était absolument pas aveugle sur les supériorités de nos ennemis, les Italiens, les Français et les Anglais, lui en imposaient plus, dans un certain sens, et à bon droit, que ses propres compatriotes Allemands.

« Quelle culture infinie » — dit-il — « s'était déjà épanouie pour les Français à une époque où nous, Allemands, nous étions encore de braves lourdauds mal dégrossis. » (1808) Il ne pouvait pas haïr les Français, encore que « Dieu soit remercié de nous en avoir libéré! Mais comment aurais-je pu, moi, pour qui ne sont d'importance, que les choses de culture ou de barbarie, haïr une nation qui

appartient aux plus cultivées de la Terre et à laquelle je dois une si grande part de ma propre éducation! » (1830). Goethe caractérisa le caractère et les limites des Français de cette époque de la manière suivante: « La nation française est la nation des extrêmes; elle ne connaît en rien la mesure. (Que l'on considère les exigences de Versailles! *nda*) Équipé d'une énergie puissante, morale et physique, le peuple français pourrait soulever le monde, s'il pouvait découvrir un point d'appui ; mais il ne semble pas savoir que, lorsqu'on veut soulever de lourdes charges, l'on doit découvrir leur centre de gravité. C'est le seul peuple de la Terre, dans l'histoire duquel nous rencontrons à la fois la nuit de la Saint-Barthélemy et la fête de la Raison, le despotisme de Louis XIV et les orgies des sans-culottes, et presque la même année, la prise de Moscou et la capitulation de Paris. Ainsi doit-on redouter aussi en littérature, qu'après le despotisme d'un Boileau, interviennent le dévergondage et la récusation de toutes les lois. — Souhaitons-nous un nouveau Racine, même avec les défauts de l'ancien! Les Chefs d'œuvre de la scène française restent pour toujours des chefs-d'œuvre. Leur représentation m'a moi-même passionné dans mes jeunes années, à Francfort encore ; en ce temps-là, c'est tout juste si je concevais mes premières idées pour rédiger un drame. » (1830)

Et ce que l'Italie signifia pour Goethe et même aussi pour la culture allemande, nous le savons bien suite à ses deux voyages en Italie, dont il put se réjouir à juste titre « toute sa vie durant » des « conséquences bienheureuses pour lui » (10 novembre 1786). L'homme mûr concède qu'à Rome, « il est largement reparti à l'école » et qu'il a « absolument réorienté sa pensée », et même en effet, qu'il « dut se désavouer lui-même » (20 décembre 1786). Sur son second séjour à Rome il écrit: « Je suis appliqué et j'absorbe de tous côtés et je grandis de l'intérieur » (16 juin 1787). Ou bien: « Dieu merci, je commence à pouvoir apprendre et à accepter des autres! » (20 juillet 1787). Cette idée revient toujours selon toutes variantes possibles. Un seul élément fait naître du déplaisir chez Goethe: la papauté et le catholicisme. Qu'on lise par exemple ses lettres du 27 octobre et du 3 novembre 1786. Il y désigne le christianisme romain comme un « paganisme baroque », dont le représentant « Christ Lui-même », s'il revenait sur la Terre, « afin de pousser une reconnaissance sur les fruits de sa doctrine », serait crucifié une seconde fois. Goethe refusa de même la « Divine Comédie » de Dante avec la plus grande détermination: « L'enfer m'apparut parfaitement repoussant, le purgatoire équivoque et le paradis ennuyeux » (20 juillet 1787). De la nation italienne, il ne « sut rien dire d'autre que ce sont des êtres qui vivent à l'état de nature, lesquels, sous la magnificence et la dignité de la religion et des arts, ne changeraient pas d'un cheveu leur façon d'être, s'ils vivaient aussi dans des cavernes ou au fond des bois » (24 novembre 1786).

Avec quelle vénération Goethe considéra **Shakespeare** pendant toute sa vie, et combien il en retira beaucoup, on n'a nul besoin de le prouver ici particulièrement par des citations. Par un Newton, il ne s'en laissa pas imposer; la lumière et la couleur, il les envisagea, de ses grands yeux allemands jupitériens, d'une manière essentiellement différente et plus correcte (plus conforme au fait, *ndt*] que le mathématicien anglais, ce par quoi il introduisit en science un **esprit** totalement nouveau dans les sciences naturelles, un esprit qui n'est même pas encore compris par les Allemands eux-mêmes. Combien Goethe appréciait grandement chez les Anglais leur puissance de réalisation et leur attitude pratique dans la vie, qu'il regrettait de ne pas retrouver chez ses compatriotes Allemands, cela était parfaitement clair par les côtés obscurs cependant d'une telle vertu: « Tandis que les Allemands se tourmentent dans la résolution de problèmes philosophiques, les Anglais se rient de nous, avec leur grande intelligence pratique et ils s'emparent du monde (!). Chacun connaît leur déclamation contre le commerce des esclaves, et tandis qu'ils veulent nous en faire accroire sur les maximes d'humanité à la base de ce procédé, on découvre maintenant que le vrai motif est un objet réel, sans lequel les Anglais, comme on le sait, ne font rien et que l'on aurait dû savoir avant » (1829). Comme par le catholicisme romain, Goethe se sentait aussi tout à fait repoussé par le matérialisme français (Holbach) et anglais.

Il est vrai que durant ces cent dernières années, les circonstances ont tourné sensiblement en notre faveur, car nous commençons à présent à devenir le peuple le plus cultivé de la Terre, alors que les Italiens, Français et Anglais, sont entrés dans l'intervalle, plus ou moins successivement en décadence et ont repris le rôle des barbares. C'est ce que devraient avoir démontré trop nettement

aussi, entre autres, leur comportement outrageant dans et après cette guerre mondiale sanglante. Mais cela ne nous fournit pas la moindre occasion de devenir présomptueux et de tirer quelque vanité de notre position avantageuse ; cela voudrait dire, en effet, que nous nous méprissions fondamentalement sur notre mission et ce serait en plus parfaitement prématuré ; car nous commençons seulement à devenir ce que **nous ne sommes pas encore**. Une « paire de siècles », nous accorda Goethe (1827), comme délai nécessaire pour surmonter notre barbarie; mais pas même un siècle ne s'est encore écoulé; nous avons donc toutes les raisons d'être vraiment modestes et de continuer à nous cultiver quelques temps encore pour être réellement à la hauteur de la direction spirituelle, à laquelle nous nous sentons appelés, et qu'il nous reviendra d'assumer. « Nous, les Allemands, nous sommes d'hier », déclara Goethe. « Certes, depuis un siècle, nous avons culturellement parfaitement progressé ; mais un siècle pourra encore passé avant qu'autant de spiritualité et de haute culture passent dans les têtes de nos paysans et deviennent un bien commun... au point que l'on puisse en venir à dire d'eux que cela fait bien longtemps qu'ils étaient encore des barbares. »

Si nous exerçons ici, avec Goethe, une critique très sévère sur notre culture, nous ne faisons que suivre avec cela l'injonction de véracité ; c'est précisément parce que la grande mission de notre peuple nous tient si chaleureusement à cœur, que nous devons sévèrement séparer le bon grain de l'ivraie. **Parce que** le peuple allemand est le plus jeune parmi ceux que l'on a cités, c'est pour cette raison, qu'il a le plus grand avenir et pour cette raison aussi que son temps ne viendra que par la suite. Goethe aussi a été très conscient de cela et il a exprimé les réflexions suivantes à ce propos. « Que l'on ne croie pas que je sois insensible vis-à-vis des grandes idées de liberté, peuple et patrie. Pas du tout! Ces idées sont en nous; elles forment une partie de notre être et personne n'est capable de les rejeter. L'Allemagne aussi me tient chaleureusement à cœur ; j'ai souvent ressenti une douleur amère au sujet des idées sur le peuple allemand, si respectable en détail et si misérable dans son ensemble. Une comparaison du peuple allemand avec les autres peuples éveille en nous de pénibles sentiments, sur lesquels j'essaye de toute manière de passer outre, et dans les sciences et dans l'art j'ai trouvé les ailes au moyen desquelles on aura bien la capacité de s'élever au-dessus de tout cela. Car les sciences et les arts appartiennent au monde et devant eux disparaissent les limites de nationalité. Mais le réconfort qu'ils procurent n'est pourtant qu'une consolation désolante et il ne remplace pas la fière conscience d'appartenir à un peuple grand, puissant, considéré et redouté. De la même façon seule l'idée de l'avenir de l'Allemagne nous réconforte ; cette foi dans mon pays, l'Allemagne, je la ressens fermement. Oui, **le peuple allemand est promis à un avenir, il possède un avenir**. Le destin des Allemands — pour le dire avec Napoléon — n'est pas encore achevé. N'eussent-ils eu d'autre mission à remplir que celle de briser l'Empire romain, ils auraient disparu depuis bien longtemps. Mais comme ils continuent de vivre, et avec autant d'énergie et d'aptitudes, c'est donc, selon moi, qu'ils **ont encore un grand avenir**, une détermination, qui doit être bien plus grande, car cette œuvre puissante de destruction de l'Empire romain et de la configuration du Moyen-Âge, se trouve à présent bien supérieure à leur formation. Mais le temps, l'occasion, ne permet pas à l'oeil humain de prédire, ni d'accélérer la vigueur ou de la provoquer. À nous, individuellement, il nous reste entre temps, à chacun selon son talent, son inclination et sa situation, d'augmenter la culture du peuple, de la renforcer et de la répandre par là même de tous côtés et autant vers le bas que, de préférence, vers le haut afin qu'on ne reste pas à la traîne des autres peuples, mais qu'au moins l'esprit s'y lève, et qu'il ne s'étiolle pas mais reste frais et serein, ni ne se décourage et ne devienne timoré, mais reste apte à ce grand acte, lorsque **se lèvera le jour de gloire** » (1813).

Aujourd'hui tout homme allemand de caractère devrait ainsi penser, sentir et vouloir; car c'est de lui, de son esprit allemand, de son attitude digne ou indigne, que dépend l'avenir des allemands et avec cela celui de la civilisation. Mais elle est indigne cette attitude, si elle n'est pas remplie de l'esprit vivant de la Réforme, si elle ne s'enracine pas fermement dans l'idéalisme classique de nos Lessing, Herder, Goethe et Schiller. Le destin des Allemands doit-il approcher son accomplissement et le jour de gloire poindre, alors chacun doit continuer à s'y efforcer dans l'esprit de nos mystiques, réformateurs et classiques, et à améliorer la formation du peuple dans cette direction, de la renforcer

et de la répandre vers le bas comme vers le haut. Aussi longtemps que cet esprit allemand substantiel ne dominera pas et ne pénétrera pas dans **toutes** les couches de la population, aussi longtemps, nous resterons encore bien éloignés de notre véritable mission mondiale, aussi longtemps nous resterons respectables dans le détail mais misérables dans l'ensemble. Par la simple **croissance** en notre grand avenir rien n'est arrivé non plus, elle doit bien plus être préparée cette croissance, cette foi, par de grandes **dispositions d'esprit** et de grands **actes spirituels**, si nous voulons l'expérimenter un jour comme notre présent. Et c'est pour de telles préparations qu'est inaugurée la science de l'esprit d'orientation anthroposophique de Rudolf Steiner, laquelle produit et exprime cet esprit allemand substantiel d'une manière carrément monumentale, nous sommes donc aujourd'hui plus que jamais engagés et contraints dans et par l'Anthroposophie, si nous voulons empêcher le « déclin de l'Occident ».

5. Au sujet de la psychologie de l'âme du peuple allemand

Si nous reprenons la psychologie comparée des peuples entamée dans le chapitre précédent, nous devons poursuivre de la manière suivante: chacune des trois âmes des peuples nommées agit à partir de sa sphère spirituelle supérieure, de préférence sur une seule force d'âme des individus. Ainsi trouvons-nous développée dans une certaine unilatéralité, chez l'Italien surtout la **vie de l'âme sensibilité**, chez les Français la **vie de l'âme d'entendement** et chez l'Anglais, la **vie de la volonté**. Ainsi s'explique pour les **Italiens** la **croissance** aveugle, conforme aux sentiments, dans la **révélation**, son fanatisme, son dogmatisme et son formalisme ; pour les **Français** la domination de la **raison**, son rationalisme, son scepticisme et son schématisme ; pour les **Anglais**, l'adoration du **résultat**, son égoïsme, son empirisme et son utilitarisme. Dans l'histoire de la culture de ces trois peuples, ces faits se laissent partout facilement démontrer.

La question se pose à présent pour nous : sur quelle force d'âme de ses individus agit donc l'âme du peuple allemand ? L'âme du peuple allemand parle à l'ensemble du je des Allemands, qui englobe les trois forces de l'âme mentionnées ; elle agit à la fois et avec une même énergie sur la vie de la sensibilité, de l'entendement et de la volonté ou conscience de l'âme de l'homme allemand. Celui-ci veut veiller à la naissance d'une conception du monde dans la pleine vigueur du Je; strictement personnellement et individuellement, il veut prendre les choses en mains. L'élément distinctif de l'esprit allemand est par conséquent la lutte pour une conception du monde autonome, strictement scientifique. Il refuse tout ce qui relève de la révélation; car celle-ci doit effectivement être donnée de l'extérieur à l'être humain. L'Allemand veut approcher de l'intérieur l'essence des choses, et même celle de la « chose en soi »; il veut éprouver intimement chaque facteur de sa conception du monde en devenir avec la totalité du soi, ce à quoi les mystiques d'avant et d'après Luther, le Parzifal de Wolfram et le Faust de Goethe fournissent le meilleur témoignage.

La manière allemande et l'essence allemande luttent pour un contact immédiat avec ce qui, en tant que suprasensible, « unit au plus intimement le monde », sans perdre à cause de cela un regard sans préjugé sur les faits de l'existence sensible. D'où aussi le refus de l'ascèse. L'Allemand ne doit pas fuir la vie de manière ascétique, parce qu'il doit être présent partout y compris dans les choses et processus de la nature en étant en pleine possession de la totalité de son soi. L'ascèse est toujours la conséquence d'une vision du monde qui, détachée du soi de l'être humain, l'approche pour ainsi dire de l'extérieur. C'est à cause de cela que la vie monastique ne peut être importante que pour les Romains. L'Allemand doit éviter l'ascèse, ce qui comporte pour lui un élément tragique (Amfortas), aussi longtemps que son âme n'est pas assez forte pour pénétrer au travers du voile de la nature (Perceval).

Dans tous ces efforts s'exprime ce qui est applicable à aucun autre peuple et qui a été caractérisé par l'usage comme l'**idéalisme allemand**, qui réunit en lui, dans des rapports de réciprocité sains et harmonieux, tous les « ismes » des autres peuples. L'esprit allemand et la culture allemande signifient avec cela, dans un certain sens, une synthèse supérieure des éléments italiens, français et anglais. « On a souvent remarqué — dit Schelling — que toutes les autres nations d'Europe sont

beaucoup plus déterminées dans leur caractère que la nation allemande, laquelle pourrait par conséquent parfaitement être considérée comme la **puissance des autres nations**, à cause de sa sensibilité générale, sa racine, par laquelle la vigueur, qui repose en elle, **unifie ces éléments contradictoires**. Le sort des Allemands ne devrait-il pas consister à être l'élément général de l'être humain qui **parcourut seul, aussi les divers degrés que les autres peuples isolés représentent**, pour finalement représenter également l'unité la **plus haute et la plus puissante** dont la nature humaine soit capable ? » —

Tandis que la situation des âmes des membres des trois peuples était encore mineure et immature, au moment où les mythes leur apportèrent une conception du monde populaire et que le christianisme agit sur elles de l'extérieur, le peuple allemand disposait déjà pleinement de son Je devenu autonome et majeur dans son âge adulte au moment où les mythes et le christianisme donnant l'impulsion, agissent sur lui. C'est ce qui explique aussi la lutte de l'esprit allemand en direction d'une conception du monde qui a de l'unité et qui puisse simultanément satisfaire son ressentir, son penser et son vouloir. Nous ne tolérons pas, comme les Anglais, cet accommodement de notre compréhension du **darwinisme** avec notre croyance dans la **révélation**. Ce dualisme est étranger à la manière allemande et à l'essence allemande. Les efforts de Häckel pour surmonter ce dualisme et pour fonder sur le darwinisme une **conception du monde qui ait de l'unité**, caractérisée d'une manière très juste l'esprit allemand qui lutte afin de réussir à imprégner l'idéalisme abstrait par les faits concrets de l'investigation scientifique. La faute de Häckel et de l'Alliance des monistes Allemands ne consiste que dans le fait qu'en tant que fondateurs d'une conception du monde, ils veulent en rester sur ce fondement purement empirique. Pourtant il s'agit ici purement et simplement de la faute d'une **vertu** allemande, du côté ombre de la **lumière** allemande, laquelle, pareille au Soleil, grande et majestueuse, cherche à s'élever à l'horizon pour atteindre son zénith. Mais que cette vie de l'esprit allemand atteigne son plein midi, alors toutes les ombres qui la troublent encore à présent, disparaîtront d'elles-mêmes. Et dans la science de l'esprit de Rudolf Steiner, ce grand Midi est arrivé et a fait disparaître toutes les ombres.

Si nous jetons encore un regard sur le rapport existant entre l'âme du peuple allemand et les trois autres nommées, alors nous devons dire: l'italienne avait agi sur nous, au travers du système culturel hiérarchique de l'Église catholique surtout comme âme **religieuse**, comme **prêtrise**, mais de manière telle que nous dûmes y répondre par le puissant **contrecoup de la Réforme**. Après s'être laissée salutairement fécondée, l'intériorité allemande s'est soulevée ici, dans l'histoire universelle contre le formalisme et le dogmatisme religieux de Rome avec son expression gestuelle figée, en tentant de le surmonter.

Ensuite s'éleva en **France** un pouvoir culturel universel et diplomatique s'appuyant sur la raison et militairement bien orienté, dont l'influence sur l'Allemagne fut si grande que son philosophe le plus significatif, Leibniz, pensait et écrivait en français et que le plus allemand des princes allemands, Frédéric le Grand, vivait complètement dans l'esprit de cette culture. Mais ici aussi l'esprit allemand réagit par un **contrecoup** significatif dans l'histoire, qui éclata victorieusement dans notre littérature et notre philosophie classiques et amena dans le même temps la rupture du joug napoléonien. Pour la **culture européenne**, la **France** fut avec cela un pays fini, de la même façon que l'**Italie** le fut auparavant pour le **christianisme universel**.

Après les **prêtres romains** et les **guerriers français**, surgit alors dans la politique mondiale le **commerçant anglais**. Ici aussi l'Allemagne a montré sa grande sensibilité réactive pour une impulsion étrangère dans la mesure la plus large, de sorte qu'elle dut redouter l'Angleterre comme son concurrent le plus dangereux, comme la France avait redouté jusque là le soldat allemand et Rome, le protestant allemand. C'est alors que le troisième **contrecoup** dut s'ensuivre sur le plan de la **politique mondiale** en faisant naître réellement le *Dreigliederung* de l'organisme social, idéellement fondé sur la science de l'esprit.

Friedrich Rittelmeyer fit une très belle réflexion dans ce sens: « C'est ainsi que l'Allemand se soulève victorieusement de ses souffrances, par trois coups puissants puisés aux mondes supérieurs, dans l'énergie de l'intériorité religieuse, dans l'énergie de l'esprit pensant, et dans l'énergie de la conscience contemplative », à partir desquels il peut à présent produire, et qu'il produira à l'avenir,

une œuvre culturelle pratique dans ce « monde inférieur » et en y apportant l'harmonie sociale (dans le dernier chapitre « *Rudolf Steiner et l'esprit allemand* » de son ouvrage significatif *Au sujet de la vie et de l'œuvre de Rudolf Steiner*, édité par Chr. Kaiser, Munich, 1921). Ainsi l'esprit allemand s'efforce-t-il de manière entièrement individuelle par la culpabilité dans laquelle il s'est nécessairement empêtré, en suivant son cheminement extrêmement complexe et entortillé, et par la souffrance résultant de la hauteur de son but. Ce que Wilhelm Jordan déclara lors de la commémoration du millénaire (1843) du Traité de Verdun (843), vaut aujourd'hui encore plus que jamais, sans pour autant nous plonger dans le moindre pessimisme ; car nous disposons, en effet, dans la science spirituelle de l'énergie pour assumer ce troisième contrecoup :

« Ô! Allemagne, parce que tu luttas sans cesse avec Dieu
 Tu n'es pas venue à bout de la honte de l'esclavage ;
 Parce que toujours ton esprit s'envola vers le ciel,
 Ta main languit pour l'œuvre sur la Terre.
 Même si aujourd'hui ton combat t'accorde des lauriers
 Tu ne moissonneras plus les fruits de ta victoire ;
 Tu t'enfonces dans la nuit de la mort,
 Toi, chef rêveuse, meurtrie et ensanglantée.
 Revêtue de la couronne d'épines et de servitude,
 Que ta tête s'affaisse et meure sur ta poitrine, tu t'es acquittée (de ce que tu devais, *ndt*)! »

Mais cette Allemagne persécutée et crucifiée par ses ennemis pharisiens, qui traverse à présent son propre Golgotha, cette Allemagne-là, **ressuscitera**, certainement pas à coups de canon et de sabre, comme le rêvent les vrais « traîtres à l'esprit allemand », que sont les pangermanistes, mais par la **puissance** rayonnante de l'**esprit**, dont la plénitude idéelle brisera « l'opposition insipide du monde » et **illuminera** les peuples de la Terre capables de culture. Et eux tous, qui voudraient asséner à présent le coup de grâce à une Allemagne blessée, depuis les Russes, les Italiens et les Français, jusqu'aux Anglais et Américains, quand ils auront mené leur politique de mensonges et de coercitions d'une manière épouvantable jusqu'à l'absurde, dans leur **impuissance absolue**, ils remercieront alors le ciel qu'un peuple vive encore en Europe, aux **fontaines de jouvence** duquel ils pourront puiser comme on peut s'abreuver de l'élixir d'or de la vie à une **source spirituelle pure**.

Nos grands penseurs et auteurs allemands ont souvent renvoyé à ce fait, tout particulièrement **Friedrich Hebbel**, quand il déclara: « Il est possible que l'Allemand disparaisse encore de la scène mondiale ; car il a toutes les qualités du ciel à gagner, mais absolument aucune sur la Terre à affirmer ; et toutes les nations le haïssent, comme les méchants haïssent les bons. Mais s'ils parviennent un jour à l'évincer réellement, alors une **circonstance se produira, par laquelle ils souhaiteront, et même de leurs propres ongles au besoin, aller le rechercher dans sa tombe**.

6. L'esprit exotérique et l'esprit ésotérique

Après cette digression dans la psychologie comparée des peuples, revenons à présent à Luther et suivons les effets puissants de son action jusqu'à nos jours.

Quoique la Réforme fût ressentie dans les pays allemands comme un besoin indispensable, il ne fut pas facile de mettre tout le monde d'accord et de rassembler tous les chrétiens sous une seule confession. Les efforts de Luther furent rendus plus difficiles par les intérêts politiques particuliers des princes allemands, qui n'avaient ni saisi l'esprit de leur temps, ni celui de leur peuple. Qu'il nous suffise de rappeler ici, l'empereur Charles V, un prince d'esprit tout à fait non-allemand, lequel, en alliance avec le pape combattit la Réforme. La « lourdeur des Allemands » devenue proverbiale entre temps, se manifesta ici sous la forme la plus grossière et fit mûrir des conséquences funestes en provoquant la plus redoutable guerre de trente ans, laquelle mena toute

l'Allemagne, qui s'entre-déchirait de manière sanglante, au bord de l'abîme. Le légat du pape, Alexandre, pressentant la victoire de la Réforme, déclara alors: « Si vous, les Allemands, qui êtes redevables au pape du moindre argent, vous rejetez le joug romain, alors nous veillerons à ce que vous vous assassiniez entre vous jusqu'à vous noyer vous-mêmes dans votre propre sang. »

Dans ces circonstances funestes, qui devraient remplir chaque allemand d'une honte cuisante, on ne put donc pas parvenir à une seule Église unitaire allemande et chrétienne. Les protestants, qui furent considérés comme des rebelles jusqu'au Parlement d'Augsbourg, furent désormais tolérés, à partir de 1530, comme un mal que l'on ne parvenait plus à extirper. Il n'était pas question d'égalités des droits. Cette disparité entretint une déchirure sanglante au milieu de l'Allemagne politique et religieuse qui se scinda en deux camps. Les princes allemands, qui n'étaient que tolérés par les empereurs d'obédience romaine, n'avaient de cesse de remporter de haute lutte la place qui leur revenait au soleil de l'Allemagne, une place qui leur était contestée sans cesse. Par la paix religieuse d'Augsbourg (1555), ils acquirent aussi d'autres concessions. Mais la substance du conflit n'en fut pas moins supprimée. Il y avait toujours une occasion de se quereller, laquelle mena finalement en 1618 à la guerre de trente ans. Les ombres épaisses, que projeta alors cette guerre civile fratricide sur l'Allemagne, continuent de s'allonger jusqu'à notre époque et elles dressent les esprits les uns contre les autres d'une manière haineuse. Les circonstances ne s'étaient modifiées en notre faveur que dans la mesure où une lignée régnante évangélique avait repris en mains le gouvernail du navire du Reich et que seuls quelques princes alliés tenaient encore en honneur le principe ultramontain. Un contemporain de Luther (cité par Lessing dans *Rettung des Cochläus*) rapporte l'écho enthousiasmant que l'enseignement et l'acte de Luther avaient rencontré dans les pays allemands : « Les âmes des Allemands étaient déjà exaspérées depuis longtemps par les mœurs plus que païennes des prêtres romains, et elles avaient déjà secrètement tenté de secouer le joug du pape romain. C'est pourquoi il arriva que, aussitôt les écrits de Luther connus, ceux-ci rencontrèrent chez elles une approbation tout à fait étonnante. Les Allemands, transportés de joie, se moquèrent de ceux qui étaient bien intentionnés à l'égard de Rome et exigèrent qu'un concile chrétien général fût tenu séance tenante, lors duquel on pût examiner les enseignements de Luther et se mettre d'accord sur une réorientation de l'Église. Et Dieu voulût que cela arrivât! » — Et pour quelle raison cette réforme catholique allemande, à laquelle aspirait Luther, ne put voir le jour ? — Parce que le catholicisme romain est non-réformable par principe, parce que le pape — pour « dire librement la vérité » — poursuivit le contemporain de Luther — « préféra son avantage privé, quel que puisse en être le danger qui en résultât, au salut de la chrétienté. » — L'acharnement avec lequel le pape justifia les anomalies constatées et reprochées par Luther au sein de l'Église, et sa volonté inflexible de poursuivre dans la voie du mensonge, où il s'était engagé, devaient finalement conduire à la scission de l'Église en deux **confessions** se combattant violemment, ce que Luther n'avait jamais eu en vue, mais qui, dans ces circonstances, était devenue inévitable. En résultèrent, d'évidence, les conséquences funestes de cette scission confessionnelle, sous laquelle nous, les Allemands, avons déjà si lourdement souffert, et qui nous fait encore souffrir aujourd'hui, non pas du fait de la réforme catholique allemande menée par Luther, mais de ce qu'on doit imputer aux chrétiens décadents, bien intentionnés à l'égard de Rome, à l'intérieur même des frontières de l'Allemagne. Ce ne sont pas les luthériens, dans leur juste soulèvement contre la mauvaise administration romaine et comme la polémique catholique tente toujours de présenter la cause, mais cette irréligiosité hostile à l'Allemagne sur le sol allemand qui doit porter en premier lieu la responsabilité de tous ces conflits et ravages qui ont résulté de cette scission. Tous ses maux auraient effectivement dû être évité soit que l'on eût compris la poussée anti-christique à l'œuvre à Rome dans la hiérarchie de l'Église, et que l'on se refusât alors à toute avidité de domination du monde, soit que l'on se fût unis en Allemagne pour prendre position contre ces anomalies religieuses et revendications de pouvoir et que l'on eût secoué et fait tomber le joug de la papauté sur toute la ligne. Dans la première hypothèse, le meilleur de l'Église eût triomphé de la perversion et l'on eût pu maintenir alors une paix religieuse ; dans la seconde, au contraire, on eût pu, au pire, restés épargnés en Allemagne par la déchirure confessionnelle funeste dont le développement a entraîné jusqu'à aujourd'hui tant nuisances et blocages.

Combien aussi, après la mort de Luther, alors qu'était menacée l'idée allemande et le christianisme évangélique d'une part, par les tempêtes de la contre-réforme, mais aussi, d'autre part, par ses épigones qui ont voulu lui imposer des clauses et lui imprimer l'étroitesse de cœur dogmatique d'une entité sectaire, son esprit créateur resta néanmoins vivant et continua d'agir puissamment dans les grandes âmes en leur donnant des impulsions ! Et c'est l'essentiel de la Réforme, dont le courant se scinda en deux branches, l'une exotérique, l'autre ésotérique.

L'orientation **exotérique** est donnée par tout ce qui s'est densifié progressivement à partir de l'affrontement théologique originel des luthériens, zwingliens et calvinistes, en matière de confession, dogme, Église protestante et qui, par Kant, Feuerbach et Strauß mena à Jatho, Traub, Harnack, Frenssen et Drews et pour déboucher finalement dans la religion naturelle de Häckel et de l'alliance moniste allemande. — L'orientation **ésotérique**, par contre, emprunte son cheminement aux mystiques et aux classiques, se poursuit avec Valentin Weigel, Jakob Böhme et Angelus Silesius, vers Lessing, Herder, Goethe et Schiller, puis Fichte, Schelling et Hegel, Schleiermacher et Novalis, pour enfin déboucher dans la science spirituelle, telle qu'elle est représentée aujourd'hui par **Rudolf Steiner**, ce qui fera l'objet de la seconde partie de cet ouvrage.

Parmi les contemporains de Luther, des Allemands tels que Hans Sachs, Lucas Granach et Albrecht Dürer, Philipp Melancton, Ulrich von Hutten et Franz von Sickingen prirent une part vivante dans la grande œuvre de Luther, qui marqua son époque, qu'ils encouragèrent et aidèrent de toutes leurs forces. Le sentiment national et le sentiment d'être allemand s'exprima d'une manière extrêmement vivante. Luther, qui offrit au peuple allemand avec sa traduction de la Bible, un ouvrage en langue littéraire qui agit en fécondant toute la culture spirituelle des siècles suivants au point que ce fut une jouissance pour les auteurs allemands que de pouvoir penser et composer dans cette langue robuste et pleine d'énergie. Même nos grands classiques ont encore largement puisé à la source de ce trésor de la langue qu'est la Bible qui s'est répandue en Allemagne et ils lui doivent aussi leur formation. Aujourd'hui, la langue de cet **Homme unique** est devenue celle d'un **peuple tout entier**.

C'est ainsi que l'esprit de la Réforme agit de tous côtés en fécondant et en éveillant une nouvelle vie insoupçonnée. « Ô siècle ! » — put déclarer à bon droit le poète humaniste Ulrich von Hutten — « Les esprits s'éveillent, les études s'épanouissent, c'est une plaisir de vivre ! » — L'art et la science, qui se trouvaient jusque là exclusivement au service de l'Église romaine, en étant parfois utilisés à ses fins malpropres, voire souvent mésusées, s'émancipèrent de leur ancienne maîtresse et poursuivirent des objectifs conformes à leur nature. Ces efforts empreints de l'esprit germanique authentique, pour libérer l'être humain de la domination sous la rigidité du dogme ecclésiastique romain et pour recentrer l'individu lui-même sur son entière individualité et sur ces propres énergies, prirent les noms de Renaissance et d'Humanisme. La renaissance de la pureté de l'élément humain, tel était le but des souhaits et espoirs de ces hommes allemands animés de l'esprit de la Réforme.

La découverte de l'imprimerie par **Gutenberg** (entre 1394 et 1399-1468), qui tomba à cette époque fit de son mieux pour accélérer une abondante diffusion de l'œuvre de Luther et avec cela, de l'esprit du temps nouveau. « Ce ne sont pas les puissances traditionnelles, — déclara Steiner (dans le *Magazin für Literatur*, 1900, N°25 « L'imprimerie ») celles qui avaient grandi dans la culture médiévale qui pouvaient créer ce nouvel art, mais l'homme d'une époque nouvelle, un individu qui s'en remet à lui-même, qui avait été préparé par la mystique allemande d'un Maître Eckart et d'un Johannes Tauler. Cette mystique lutta vivement pour ne pas devoir « la vérité à une révélation surnaturelle, mais pour la laisser affluer de manières naturelles hors de l'âme humaine. Et aussitôt que la conviction s'établit que la révélation est à rechercher en l'homme lui-même, le besoin de l'individu devait alors s'éveiller toujours plus de prendre directement une part active dans l'évolution de la culture. Le terrain fut ainsi gagné pour une nouvelle manière de communiquer les vérités découvertes. On devait donc en venir à arranger des choses soi-même, pour lesquelles on avait recherché autrefois le conseil d'êtres particulièrement gratifiés. L'influence **directe** de tels hommes perdit de sa vigueur. On ne voulut plus accepter d'écouter simplement, on voulut participer par le penser. On avait donc besoin d'une sorte de communication qui fût détachée de la présence immédiate de la personnalité... C'est avec joie que ceux, qui reconnaissent la signature de la vie de

l'esprit dans ces quatre siècles derniers comme anti-ecclésiastique, saluent le fait que l'éditeur (de l'ouvrage « *La découverte de l'art de l'imprimerie* » par le Dr. H. Meisner et F.J. Luther, sur lequel Steiner réfère ici, *nda*) n'ait pas estimé trop élevée l'influence de l'Église sur la diffusion de l'art de Gutenberg. L'Église ne fit précisément que reculer face à la nouvelle culture, qui venait à sa rencontre dans les imprimeries et elle fut assez avisée pour compter avec ce nouveau facteur culturel, dont elle ne pouvait empêcher l'action. Dans son esprit, elle s'évertua plutôt à continuer cette politique, qui avait trouvé une expression si grossière au concile de Toulouse, à savoir celle de l'interdiction de lire la Bible, et de l'interdiction de la possession de celle-ci, faites aux laïcs. »

7. Les limitations religieuses de Luther

Autant Luther progressait avec les humanistes, autant sur un point pourtant, il resta bien en arrière de leurs objectifs, et même d'un certain côté, l'esprit de la Réforme lui passa quelque peu « par-dessus la tête ». Il tenait si bien la science pour absolument inférieure, vis-à-vis de la doctrine révélée du bien et des objets de foi de la Bible, qu'il tenta de ce fait de protéger cette dernière des irruptions de la raison philosophante, au point de la transposer même dans une sphère inaccessible à la raison. Selon lui, la science n'avait qu'à s'occuper des choses terrestres et humaines, alors que les biens célestes et divins pouvaient exclusivement être accueillis d'une manière juste par la force de foi de l'être humain, laquelle se place au-delà de toute raison. Pour Luther, la raison est « sottise, folle et complètement aveugle », si elle nourrit la prétention de vouloir appréhender le suprasensible. Il refusa, par conséquent, les scolastiques, qui eux, avec Thomas d'Aquin, s'y efforçaient au contraire ; quant à Aristote, qui leur avait fourni la logique et la technique du penser pour conceptualiser de manière raisonnée la vérité révélée, il le traite « d'hypocrite, de sycophante et de bouc puant », [rien de moins !, *ndt*].

Luther sépara donc strictement la connaissance et la foi, la **philosophie** de la **religion**. Il se présentait là naturellement deux côtés : un côté lumière et un côté ombre. Le côté lumière est donné par les mystiques, qui se détournèrent pareillement de la scolastique et aspirèrent ardemment à une **chaleur religieuse**, la plus intense, par laquelle ils croyaient s'approcher plus près du divin alors que les scolastiques avaient la force de le faire par la **lumière scientifique** que leur avait allumée Aristote. Le côté ombre résultait au contraire du **dualisme**, qui se forma suite à cette séparation de la **connaissance** et de la **foi**, en apportant ainsi une déchirure grosse de malheur dans la vie spirituelle des temps modernes, une déchirure qui fit l'objet par la suite des investigations de Kant qu'il mena avec un tel sens philosophique aigu et un tel luxe de dialectique, qu'on est aujourd'hui habitués, quasi généralement, à l'accepter comme la chose la plus naturelle et celle qui va le plus de soi.

Cette erreur de Luther est absolument aussi une faute de sa grande vertu d'intensifier la chaleur religieuse, en ferveur et en profondeur, pour comprendre, ce qui est bien à prendre en considération. Mais quand, deux cent cinquante ans plus tard, un Kant reprend cette erreur et faute et en fait le fondement positiviste de tout son système, il n'y a plus d'excuse suffisante à trouver à cela, et cela devient même le signe d'une impuissance philosophique. Pour ne pas parler du tout des philosophes qui, aujourd'hui encore croient devoir marcher sur les traces du « grand chinois de Königsberg », de cet « avorton aux concepts tout rabougris » (Nietzsche).

Que cette unilatéralité et cette étroitesse de Luther eussent influé en l'entravant et en paralysant le développement de la science allemande, c'est ce que Goethe voulut mentionner par le terme de « luthéranisme » qui réprime « l'éducation sereine », et c'est ce dont se plaint également Lessing dans sa déclaration : « Tu nous as libéré du joug de la Tradition, mais qui nous libèrera donc du joug intolérable de la lettre ? » — Le courant ésotérique de la Réforme s'était efforcé de nous libérer de ce joug ; les efforts des mystiques et des classiques étaient intensivement orientés sur cet objectif, qui aujourd'hui est atteint par la science de l'esprit d'orientation anthroposophique de Rudolf Steiner.

D'autres contemporains de Luther furent ceux qui mirent en branle ce courant ésotérique, Agrippa von Nettesheim (1487-1535) et Theophrasius Paracelse (1493-1541), qui ne connaissaient pas ce dualisme de la connaissance et de la foi. Ils s'enfoncèrent d'une manière mystique dans « l'intérieur de la nature », de la connaissance de laquelle ils firent la base de toute connaissance spirituelle supérieure. En stricte opposition aux scolastiques, qui portaient de la doctrine révélée du bien et de l'abstraction philosophique, ces hommes construisirent sur la vie et sur la trame de la nature, et sur l'immersion mystique dans les profondeurs secrètes de son propre soi. Nous avons ici un renversement complet de l'aspiration à la connaissance des scolastiques, un combat de bas en haut, du sensible vers le suprasensible. La première légende du Faust, qui paraît à cette époque, se rattache à de tels efforts. Le premier livre du Faust, paru en 1587, évoque cet homme remarquable, contemporain de Mélanchthon, qui avait placé « les saintes Écritures derrière sa porte et sous son banc » et qui était passé de la Théologie à la médecine. Ce **Faust** est si justement ce type d'esprit humain en lutte, cet esprit placé par la Réforme au seuil des temps modernes, ce type allemand authentique, aspirant à la connaissance globale et au sentiment supérieur de la vie, une personnalité de penseur autonome. Il est hautement symptomatique que justement un **Goethe** reprît à son tour cette légende ancienne et qu'il la reconfigurât en une œuvre géniale. Mais tandis que la légende du Moyen-Âge laissait sans pitié le diable venir chercher le révolutionnaire céleste, chez Goethe, ce révolutionnaire lutte à présent pour la rédemption, ce en quoi l'on doit reconnaître un progrès significatif. Comme **Kant** fit de l'esprit **négatif** de la Réforme la base de son œuvre maîtresse, **Goethe** édifia lui son œuvre magistrale sur son esprit **positif**. La *Critique de la raison pure*, est par conséquent le pendant négatif du *Faust*, qui est lui le praticien positif de la connaissance. Kant et Goethe sont absolument aux antipodes l'un de l'autre au sens le plus exact du terme. Copernic (1473-1543) et Kepler (1571-1630) s'approchèrent déjà de la nature avec des instruments pour explorer ses lois. Leur science non plus ne s'arrêta pas à la lettre de la Bible, ils eurent le courage de contredire celle-ci. Luther **ne** pouvait **pas** avoir ce courage, il réduisit sa raison aux limites de la Bible et se plaça sous le saint joug de la lettre. Il est concevable, pour cette raison, que la nouvelle astronomie, non seulement fut condamnée comme hérésie par l'Église **romaine**, aussi loin que s'étendait son bras (celle-ci s'opposait comme toujours à tout progrès scientifique; la doctrine copernicienne fut considérée comme hérésie jusqu'en 1827, et ne fut adoptée officiellement qu'à partir de cette date), mais elle devait aussi être ressentie comme très fatale par le luthéranisme. Galilée fut persécuté parce qu'il s'était déclaré en sa faveur, Giordano Bruno, lui, fut brûlé. Et comme Luther avait fait de la **Bible** le fondement de la **foi** et de la **foi** le fondement de toute **religion**, il ne pouvait pas s'empêcher de refuser également cette astronomie. Tel un cri d'angoisse provenant de la base solide de l'âme humaine, à savoir celui d'une âme ébranlée et menacée finalement dans sa foi, retentirent ces mots durs de Luther fulminant contre la nouvelle conception de Copernic: « Le sot veut renverser toute l'astronomie, mais la sainte Écriture nous dit avec Josué que la Terre est immobile et non le Soleil ! » — qu'il ne s'agit ici que d'une apparente contradiction entre révélation et manifestation, et que la Bible considérât cette chose dans une autre perspective, spirituelle, à laquelle on dut renoncer pendant le Moyen-Âge, cela Luther ne pouvait le pressentir, et là-dessus de nos jours, seule la science spirituelle d'orientation anthroposophique peut y répandre désormais une lumière juste.

Comme Maître Eckhart et Johannes Tauler, **avant** Luther, sortirent de la théologie catholique, ainsi Valentin Weigel (1533-1588), Jacob Böhme (1575-1624) et Angelus Silesius (1624-1677) sortirent de la théologie protestante, en suivant la direction ésotérique. Ces hommes se consacrèrent de préférence à l'étude de la nature humaine, au sens d'Agrippa et de Paracelse, dans les profondeurs secrètes de laquelle ils s'enfonçaient tout autant que Copernic et Kepler s'étaient consacrés à l'étude de la nature extérieure. En eux s'apparient la chaleur de la sensibilité religieuse et la lumière de la pensée logique avec l'énergie d'une forte volonté, ce par quoi ils se rendaient aussi bien maîtres de la vie et de la trame de l'esprit dans la nature que des saints mystères de la **révélation**, qui s'épanouissait en eux. Qu'ils dussent également se détourner de la foi d'Église, marquée par la confession extérieure, pour frayer la voie à un approfondissement, à une intériorisation et un renouvellement de la conscience religieuse, cela allait parfaitement de soi. La persécution à laquelle,

ils se retrouvèrent ainsi exposés par le courant exotérique de l'Église, allait tout aussi de soi. C'est Jacob Böhme qui eut le plus durement à en pâtir. « L'ardeur de prêtre zélé — dit Rudolf Steiner — lui rendit la vie difficile à cet homme ; lui, qui ne voulait que lire l'Écriture que lui éclairait sa propre lumière, celle de son intériorité, fut donc persécuté et martyrisé par ceux à qui n'était accessible que l'écrit extérieur, la confession rigide et dogmatique. »

Cela mènerait trop loin que d'entrer ici dans le détail de la nouvelle étude philosophique et scientifique qui, par Spinoza (1632-1677) et Leibnitz (1646-1716), mena à nos grands classiques. Elle suffirait à nous montrer où repose le fondement de notre culture spirituelle classique, dans les **profondeurs** de laquelle, **s'enracine** l'âme du peuple de l'idéalisme allemand pour donner une riche floraison par la suite en nos Lessing et Herder, Goethe et Schiller, Fichte, Schelling et Hegel, pour ne nommer que les plus importants, et produire des **fruits mûrs** aujourd'hui dans la science de l'esprit allemande, telle qu'elle a été fondée et publiée par Rudolf Steiner. Le courant ésotérique de la Réforme, par l'entremise de nos auteurs et penseurs classiques, qui étaient tous protestants, en parvenant à présent dans la science de l'esprit d'orientation anthroposophique, mena à son apogée.

8. Pétrification et désagrégation

Si nous jetons un regard, à partir de ce point de vue élevé de la connaissance ésotérique, sur les deux formes populaires et exotérique du christianisme historique, le **catholicisme** et le **protestantisme**, le premier nous montre l'image d'une **pétrification** totale et le second celle d'une **dissolution** ou **désagrégation** de ce christianisme historique qui, des deux côtés va donc au devant de sa fin certaine. La théologie catholique est condamnée à disparaître à cause de sa « rigidité » dogmatique, dans laquelle elle veut « persister dans l'être », tout comme la théologie protestante à cause de son procédé hypercritique par lequel elle sape son propre fondement, à savoir les mystères archétypes du christianisme. Toutes deux portent donc leur germe de mort en elles et leur effondrement extérieur n'est plus qu'une question de temps.

L'Église catholique a déjà atteint aujourd'hui l'état de ruine inhabitable, parce que le besoin religieux de l'homme moderne ne peut plus trouver aucune satisfaction en elle, car elle ne prend aucune disposition pour aller à la rencontre de ce besoin. Le pape Pie IX, dans son « *Syllabus errorum* » du 8 décembre 1864, qui est une « déclaration de guerre à l'ensemble du monde culturel moderne » a très clairement précisé ce point de vue invariable de l'Église catholique opposé à toute réforme du catholicisme: « Ceux qui estiment possible et souhaitable une réconciliation du pape avec la civilisation moderne se trouvent dans une erreur condamnable ». Les successeurs de Pie IX, n'ont pas bougé d'un pouce de ce point de vue (Jusqu'à Jean XXIII et Paul VI, qui changèrent un peu les choses avec Vatican II, *ndt*). C'est ainsi que Pie X, a déclaré avec vigueur, dans sa « *Circulaire sur la doctrine des modernistes* » (8 septembre 1907): « L'élément conservateur est très fort dans l'Église ; il repose dans la Tradition. Sa représentante est « l'autorité religieuse », à laquelle il revient de « protéger la tradition », puisqu'elle « se trouve à l'écart de la vie changeante et se trouve à peine, voire pas du tout, touchée par ce qui stimule au progrès. En opposition à cela trame et agit ce qui incite au progrès, cette force qui s'adapte aux plus profonds besoins dans la conscience du profane, particulièrement celui qui, comme on dit, se trouve au beau milieu des tourbillons de la vie. — Ici, honorables frères, cette opinion pernicieuse montre le bout de son nez : le laïcisme, qui voudrait introduire furtivement dans l'Église le principe du progrès ». — Le pape cite ensuite les paroles « solennelles » du concile du Vatican: « **C'est pourquoi c'est le sens des saints dogmes que de maintenir toujours ce qu'a déclaré une fois la sainte Mère, l'Église, et jamais on ne doit s'en écarter sous l'apparence ou le prétexte d'une compréhension plus profonde...** Eh bien! c'est plus qu'assez pour montrer nettement, comment toutes les voies du modernisme mènent à l'athéisme et à l'anéantissement de toute religion. Le protestantisme fut le premier pas; suit ensuite le modernisme; la fin, c'est l'athéisme. » —

Si l'on considère avec soin le fait que le dernier décret de la congrégation romaine du « Saint-Office » compte récemment (en 1919) les théosophes, y compris les anthroposophes, parmi les plus

dangereux modernistes, ce à quoi l'on pouvait effectivement s'attendre d'avance, avec la prévisibilité d'une éclipse de Soleil ou de Lune, et ce décret interdit aux brebis fidèles « d'adhérer à la société théosophique, de fréquenter ses réunions, de lire ses livres, bulletins, journaux et écrits » et ainsi de suite, alors on doit dire réellement avec les mots du pape: « Ici, vous, moutons catholiques allemands, vous montrez déjà le bout du nez de cette opinion funeste, qu'a suffisamment caractérisée le chapitre 23 de l'Évangile de Matthieu et dont vous êtes les victimes déplorables. Si Christ était de nouveau parmi nous, il devrait commencer son discours de stigmatisation de la manière suivante: « Sur le trône du **Christ** sont assis le pape et les prêtres », à l'encontre desquels il fulminerait au centuple, parce qu'ils ne veulent pas à nouveau reconnaître le **Christ vivant**, comme il a été reconnu par la **science spirituelle** et tel qu'il est agissant dans le **Dreigliederung de l'organisme social**. Ainsi l'Église catholique doit-elle mourir par pétrification et mener à « l'anéantissement de toute religion ».

L'Église protestante doit, elle aussi tôt ou tard, s'atomiser, parce que l'esprit du Mystère sustentant le christianisme, pour lequel elle a perdu toute compréhension, l'a quittée et qu'elle ne fait rien pour se l'acquérir de nouveau ou le renouveler en elle. La réconciliation de Luther avec la civilisation moderne a été ici si radicalement menée à bout et son christianisme évangélique a été si gravement affouillé à l'instigation des taupes que sont ces investigateurs des sources historiques, que l'on ne peut même plus parler ici véritablement d'un « christianisme ». Les pattes balourdes de cette coterie de scribes « creusent ici à la recherche de trésors et elles jubilent quand elles trouvent des vers », les abajoues pleines et les yeux aveugles, — tout cela ne parle que trop nettement en faveur du déclin du christianisme historique dans l'Église protestante aussi. Les recherches les plus récentes, non seulement dépouillent complètement le Christ de sa divinité et de ses énergies créatrices des miracles, et nous le présentent comme « l'homme simple de Nazareth », « le noble Jésus », mais elles remettent aussi en cause la vie de cet homme Jésus et renvoient les Évangiles dans le domaine des mythes, c'est-à-dire de pieuses compositions et fables légendaires.

Qu'on lise seulement le « *Berliner Religions-gespräch* » (« Entretiens religieux berlinois », *ndt*) qui rapporte une conférence au siège de l'Alliance allemande des monistes sur le thème: « Jésus a-t-il vécu? Causerie sur le mythe du Christ, tenue le 31 janvier et 1^{er} février 1910, par le Pr. Arthur Drews. » Drews pense pouvoir répondre « non » à la question: « Jésus est-il un personnage historique? », en l'évacuant sur la base des documents philologiques existants, « qu'aucun historien sérieux, qui s'est déjà approché des Évangiles par la pensée, ne peut y retrouver l'histoire en eux, ne peut prendre leurs récits pour autre chose que des mythes, des compositions pieuses et trouvailles légendaires... Pour nous, la question entière de l'existence historique de Jésus est une question de science historique, ce à quoi la théologie s'est employée aussi. La théologie peut prouver l'existence de Jésus — bon. Qu'aurions-nous à lui objecter, étant donné le Jésus de la théologie libérale, seulement en tant que personnalité historique, **sinon qu'il ne nous intéresse pas du tout**. Peut-elle être ou même mieux être que ce qu'elle a été capable d'être jusqu'à présent, alors elle ne peut pas s'attendre à ce que nous, sur ce terrain, nous fondions le salut de nos âmes. » Là-dessus, naturellement, un « tonnerre prolongé d'applaudissements ».

Étant donné que l'on ne peut plus construire le christianisme sur « l'homme noble » Jésus, « l'homme simple de Nazareth », mais qu'on tente de le sauver et qu'on tente de « **le revivifier pour notre temps** », alors on le prend pour cela comme une véritable abstraction de notre époque, le recours à « l'idée fondamentale d'humanité divine » et l'on croit de ce fait se sortir de la misère religieuse du présent. Comme si des idées abstraites avaient un jour engendré une vie réelle.

« Je suis convaincu » — déclare Drews en conclusion du débat — « que le Jésus historique de la théologie libérale n'est pas en état, de renforcer et de restaurer de nouveau, la conscience religieuse fatiguée, la vigueur religieuse qui décline. Certaines orientations peuvent être maintenues correctement encore pendant un temps de cette façon, mais revivifier la religion, de cette manière nous ne le pouvons plus. Qui ne peut pas croire au Jésus historique, celui-là, dans l'état où sont les choses **aujourd'hui**, celui-là est perdu pour la religion. Mais tout ce qui importe, c'est de créer un *ersatz* d'ancienne religion, que cela se produise par des voies métaphysiques, ce que j'ai tenté de faire quant à moi, en élargissant principalement l'idée d'homme-Dieu d'un Jésus historique à l'idée

d'**humanité-divine**, ou comme c'est généralement le cas pour les monistes, qui laissent purement s'épanouir l'idée de Dieu dans l'idée du monde et qui tentent, ici sur Terre directement, dans une manière naturaliste de voir les choses, de prendre pied et de voir comment ils peuvent organiser leur vie sans « Dieu » ou sans métaphysique. Chacun doit le décider pour lui-même. Là-dessus on ne peut rien dire ici de positif (!). Ce sur quoi j'aimerais insister aujourd'hui, c'est ceci : à celui qui peut encore croire au Jésus historique, nous ne voulons y mettre aucun obstacle. Mais à celui qui ne peut plus croire en lui — et ils sont nombreux, ils sont des milliers, et je crois, leur nombre grossit de jour en jour — à celui-là nous voulons tenter d'indiquer une manière de pouvoir se trouver bien dans la vie sans Jésus. Et là-dessus encore une chose : ne vous en laissez pas imposer par l'indifférence moderne contre la religion. Lutte, Mesdames et Messieurs, luttiez sans relâche! » — Lutte sans Christ et sans Jésus, avec Ahrimane et Lucifer tout droit dans le « déclin de l'Occident » et ne vous laissez rien imposer par la science spirituelle d'orientation anthroposophique, qui est au plus profond d'elle-même une science du Christ, — c'est à peu près ainsi que Drews clôturerait sa discussion aujourd'hui (Voir à ce sujet sa conférence sur « l'Anthroposophie de Rudolf Steiner », le 10 octobre 1920 à Karlsruhe et sur « l'Anthroposophie de Rudolf Steiner » le 3 mars 1921 à Stuttgart, ainsi que les comptes-rendus qui en ont été faits dans le « *Dreigliederung des Sozialen Organismus* » II^{ème} année, n^{os} 17, 19, 22, 24 et 38.).

Sinon que l'auteur inconnu, que Théodore Klappstein laisse intervenir dans la discussion, a parfaitement raison de dire: « Monsieur Drews m'a fait plutôt fait l'effet d'un chien aveugle qui se débat d'une manière insensée dans la balle du grain et laisse s'enfoncer, sans y prendre garde, le bon grain utilisable. » Mais plus récemment, Monsieur le Professeur fit une impression encore plus mémorable, à savoir celle d'un chien aveugle, lequel, se heurtant au bon grain utilisable de la science spirituelle de Rudolf Steiner, au lieu de le dévorer, se met à patauger dedans d'une manière encore plus insensée. C'est pour lui comme pour ses orthodoxes et libéraux opposants du poulailler théologique, qui ont perdu tout leur bon instinct en matière d'alimentation et qui, dans leur anti-nature et leur impuissance, ne peuvent jamais faire assez pour dénigrer tous les bons grains utilisables en grenaille de plomb toxique et indigeste. « Pauvre Arthur Drews! » ironise Klappstein, et continuant à lire la lettre de l'auteur inconnu: « Ce serait simple de caractériser l'inanité des conférences de Drews — si ses opposants n'étaient pas des théologiens ! Les théologiens sont de très bons compilateurs et gardiens de ce qui existe, mais ils n'ont jamais été de fervents progressistes en matière de religion, mais bien au contraire, comme le prouve l'histoire, ce sont des opposants au progrès. Cela aussi est très explicable et tient pour ainsi dire à la nature même de la cause. Un être humain qui a voué à Dieu son profond esprit d'investigation, se couperait plutôt un doigt avec ses dents, que de laisser sa pulsion de recherche se resserrer sous l'action d'une norme conforme à sa corporation. » Le religieux Klappstein, qui voit en Drews un tel gratifié de Dieu, est réellement très facile à satisfaire, quand les révélations librement religieuses de ce « profond esprit de chercheur » ont la capacité de le satisfaire. Son auteur conclut par ces mots très pertinents : « Pour ces raisons et bien d'autres, on devra attendre le progrès théologique toujours en dehors de la théologie. Cela fait longtemps que l'idée est bien dans l'air. Mais Monsieur Drews et ses opposants ne sont pas des gens conformes à allumer de grandes flammes bien brillantes et cet entretien religieux ne deviendra à peine plus qu'un drelin de phrases creuses, qui en dehors de ses participants ne rencontre aucun écho méritant une réelle attention.

9. Les ultimes conséquences

Le christianisme historique grandit et s'accrut rapidement, donc, comme catholicisme et protestantisme, en divergeant selon deux orientations extrêmes, pour finalement se perdre des deux côtés dans un **anti-christianisme** radical. Dans la même mesure où le catholicisme, en tant que religion, transpose son centre de gravité unilatéralement dans l'au-delà et y dirige tous les espoirs et désirs du croyant, dans cette même mesure, donc, le protestantisme cherche unilatéralement à s'enraciner ici-bas et à rendre l'être humain apte à ses tâches terrestres. Il est par conséquent

concevable que le premier doit particulièrement insister sur un Christ trônant dans le ciel à la droite de Dieu, en tant que Juge au jugement dernier, tandis que le second doit particulièrement insister sur Jésus en tant qu'homme parmi les hommes, cheminant sur la Terre et instruisant éthiquement ses frères moins évolués. Si le catholicisme est donc principalement attentif à maintenir le **trésor des Mystères chrétiens** — en tout cas sous une forme absolument décadente, parfaitement insuffisante, extérieure et exotérique — et à le protéger d'une fossilisation sous les influences décomposantes de la civilisation moderne, au point de préférer le perdre plutôt que de l'abandonner d'un iota, le protestantisme a lui tendance à faire de l'éthique chrétienne la question cardinale de sa religion et à la mettre en harmonie avec les exigences de la vie moderne. Et pour satisfaire si possible à ces exigences, il a décidé d'abandonner de préférence ce trésor des Mystères chrétiens, plutôt que de devenir infidèle, ne serait-ce qu'en un seul point, à sa mission terrestre éthique.

Il va de soi que l'investigation historique, dont le protestantisme fait le fondement de son christianisme libéral, ne peut pas se rendre maître du contenu véritable des Mystères de cette religion, qui sont essentiellement **suprahistoriques**. Mais avec cela, on ne veut pas dire maintenant que cette investigation historique doive être refusée; bien au contraire, elle dispose d'un bon fond de justification, justement en permettant de donner les incitations valables dans une perspective éthique. La perte des divers objets de foi et des actes du culte, qui ne possèdent plus de force d'attraction correcte et qui, en tant qu'anachronismes religieux, « sont dégénérés au milieu d'un grand appareil privé d'âme », comme l'écrivit Goethe à Charles-Auguste (le 3 février 1787), a dû d'abord être indemnisée par une éthique plus pure. Pour prix de cette éthique, nous avons dû laisser partir, sans plus, la totalité du trésor des Mystères chrétiens dans la forme représentée par l'Église catholique, même si, dans l'intervalle, nous n'avons toujours pas trouvé une forme correspondante à notre formation scientifique et à nos besoins religieux pour la remplacer.

Les éléments d'enracinement de cette tendance sont à rechercher et à découvrir absolument chez Luther. Celui-ci allait déjà en principe à la rencontre de la vie réelle et naturelle, non seulement en prenant en compte ses revendications et exigences, mais aussi en les réhabilitant et en les légitimant. Il nous libéra de la fascination de l'ascèse et fonda de ce fait véritablement et correctement la nouvelle vie, à laquelle il eut la capacité de surajouter une telle absence naïve de préjugés, qu'elle ne donna lieu à aucune mauvaise conscience morale ni sentiment du péché. Nous savons qu'il mit fin au célibat des prêtres instauré par Grégoire VII (1074) et épousa Catherine von Bora, pour renforcer sa théorie par la pratique. Il respecta pleinement et totalement les dispositions terrestres et naturelles qui portent en elles leur droit d'existence; c'est pourquoi elles ne peuvent être ni remises ni supprimées par aucune Église, car elles sont fondées par les lois de la nature créée par Dieu. Toutes les tendances de Luther se sont développées entre temps bien au-delà de Luther et ont donné de bons et de mauvais fruits, comme nous l'avons montré par l'exemple de Drews. Mais pour les bons fruits, nous devons en remercier deux fois La Réforme et ceux-ci mûrirent avant tout dans le domaine de l'éthique. Grâce à Luther, nous avons, comme dit Goethe (en présence d'Eckerman, 11 mars 1832), « retrouvé le courage de nous tenir solidement les deux pieds sur Terre et de nous sentir dans notre nature humaine bénie de Dieu. » La « vallée de larmes » est devenue une « salle de lumière » et les « péchés éternels » ont dû céder devant la « vertu acquise ». Comme dans l'effort cognitif, ici aussi est intervenu un renversement complet dans la volition morale, un enracinement dans le terrestre et une élévation dans le spirituel, ce qui rencontre son expression la plus pure et la plus essentielle dans « *La Philosophie de la Liberté* » de Rudolf Steiner.

L'éthique chrétienne, comme la cultive le protestantisme libéral, s'est pleinement émancipée du trésor des Mystères chrétiens, ce par quoi, il lui est possible, même si c'est seulement dans une mesure relative, de mieux réaliser la moralité mal gérée par le catholicisme. Ce ne sont pas des Mystères et cérémonies incompris, lesquels doivent nécessairement mener soit à une vie fuyant le monde, soit à une vie chargée de péchés, à l'occasion de quoi le démon de l'hypocrisie s'octroie la part du diable, qui peuvent permettre au protestantisme libéral de poser la base de son christianisme, en effet, il construit bien plus sur le sol ferme et réel d'une éthique élémentaire accessible à notre intelligence, qui doit mener à une vie comme il faut et conforme à la nature, remplie de l'esprit de véracité et exaltée. Dans la conclusion de ses cours sur « *La nature de la religion* », Ludwig

Feuerbach récapitule ces aspirations de la manière suivante : Mon devoir c'est « de faire de vous, en tant qu'amis de Dieu des amis de l'être humain, en tant que croyants des penseurs, en tant que personnes qui prient des personnes qui travaillent, en tant que candidats à l'au-delà des étudiants d'ici-bas, de faire de vous, en tant que Chrétiens, lesquels suite à leur propre profession de foi et confession, sont « mi-animaux, mi-anges » des êtres humains tout à fait humains. »

Ce que Max Stirner dit de Feuerbach, cela vaut pour l'ensemble du protestantisme libéral ; celui-ci s'empare « avec l'énergie du **désespoir**... du contenu d'ensemble du christianisme, non pas pour le rejeter, certainement pas, mais pour l'empoigner à pleines mains ce contenu, si ardemment aspiré de longue date, mais toujours resté éloigné, et, dans un ultime effort, le tirer du Ciel et le conserver auprès de soi pour l'éternité. N'est-ce pas une manœuvre de désespoir ultime, une manœuvre sur la vie et la mort, et n'est-ce pas en même temps la nostalgie et la convoitise chrétiennes de l'au-delà ? Le héros ne veut pas entrer dans l'au-delà, mais il veut tirer l'au-delà à lui et le contraindre à devenir l'ici bas ! Et si tout le monde chemine avec plus ou moins de conscience « ici -bas », ce qui importe n'est-ce pas que le Ciel vienne sur la Terre et soit déjà vécu ici-bas ? »

Par le « quoi » de cette façon de voir, la théologie libérale a déjà sa pleine justesse, seul le « comment » a été totalement manqué par elle. Quand Goethe dit dans le *Faust* « Médite le quoi, mais médite plus encore le « comment », et quand nous envisageons la méthode de la science de l'esprit, alors au premier coup d'œil il devrait être clair de savoir pour nous de **quel** côté se tient le vrai héros.

Le pas de Feuerbach, au-dessus de David Strauß, qui est encore plus radical mais aussi se met d'autant plus banalement à l'œuvre, à Harnack, Jatho, Traub, Frenssen, Loßky, Müller et Drews et de ceux-ci de nouveau à Häckel, Ostwald et Bölsche, devait être nécessairement fait. Par lui, le christianisme historique lui-même a été mené à l'absurde. Et c'est parfaitement dans l'ordre des choses. La désagrégation de cet ancien christianisme historique, ou d'Église, devait venir pour faire place à un nouveau christianisme, moderne, mystique. Celui-ci naîtra comme celui-là passe. Le protestantisme libéral d'une part, qui débouche dans le monisme et le monisme, d'autre part, qui s'évertue à « reprendre aujourd'hui l'idée de la Réforme dans sa forme la plus féconde et de la réaliser victorieusement sous une forme plus moderne et plus libérée » (Voir *Une nouvelle Réforme (Du christianisme au monisme)*, de Hannah Dorsch et Pr. Dr. Arnold Dodel. Éditions de l'Alliance moniste allemande), tous deux font *tabula rasa* du christianisme historique, non pas qu'ils eussent des tendances athées ou irréligieuses, mais seulement parce qu'ils reconnaissent l'insuffisance du Dieu historique et de la religion historique pour la conscience moderne et luttent pour une nouvelle représentation et façon de voir du divin et du religieux.

Vers quoi s'en va ce chemin, c'est ce que le neurologue Dr. Paul Testorpf montre dans sa conférence donnée une première fois à l'Alliance moniste allemande et ensuite à la communauté « Gnosis » sur « Monisme et Christianisme ». Le *Münchner Neuesten Nachrichten* en fait la recension suivante:

« Christo-monisme. Dans une conférence au sein de l'Alliance moniste allemande, sur Monisme et Christianisme, le Dr. Paul Testorpf prend fait et cause pour une réconciliation entre christianisme et monisme, une idée pour laquelle déjà, comme l'indiqua le conférencier, Paul Deussen, Edouard Schuré et Frenssen à Helgoland, ont fourni un travail préparatoire précieux. Il démontra combien la philosophie, les sciences naturelles et la religion renvoient à cette réunification, telle qu'elle a pris forme dans l'enseignement moniste. Avec son positivisme, le monisme se situerait encore au plus près du néo-confucianisme, tandis que le christianisme et le bouddhisme recherchent la vie dans le négatif. L'aspiration philosophique de tous les siècles se laisse récapituler comme une recherche ininterrompue de la réunification. Ainsi, par exemple, Socrate et Platon auraient été monistes. Mêmes les Pères de l'Église laissent reconnaître l'orientation moniste fondamentale, comme aussi la scolastique. L'orientation du penser de Spinoza est absolument pénétrée du monisme. Tout effort humain tend au fond à surmonter le dualisme et à accorder la prépondérance à un principe cosmique unitaire. »

Nous répétons que nous ne méconnaissons absolument pas les impulsions fécondes qui émanent de notre culture, mais que nous savons les estimer; que nous soulignons toutes les objections qui ont

été élevées ici contre le christianisme historique, tel qu'il s'exprime dans les deux confessions, et contre la totalité du système moral dualiste, auquel Kant donna un cachet philosophique, et nous en appelons avec Nietzsche: « Tout cela d'aujourd'hui — tout cela tombe, tout cela se délabre : qui voudrait conserver cela ! Mais moi — je veux encore le pulvériser ! » — Nous nous situons d'abord entièrement donc sur le terrain indépendant et neutre de ce protestantisme libéral qui a débouché dans le monisme ou bien sur le terrain du monisme qui réalise de manière conséquente l'idée de la Réforme ; c'est uniquement sur ce sol que nous pouvons faire l'impossible pour **rester** et transposer dans l'**avenir** lointain, ce que nous avons la capacité de produire déjà dans le **présent**. Nous devons bien plutôt partir de ce terrain, et pousser en avant et vers le haut, pour remplacer la perte, qui est née de la négation justifiée, par une position tout aussi justifiée d'une manière plus moderne et plus scientifique, ce qui sera l'objet des considérations ultérieures de cet ouvrage.

Dans cette partie, nous croyons avoir montré de manière incontestable que l'esprit allemand et la culture allemande n'ont pas d'autre appui que l'esprit de la Réforme allemande et du classicisme allemand. Puissent-ils continuer de se renforcer dans la direction à laquelle ils aspirent et réaliser si puissamment leur **troisième contrecoup** dans le combat culturel imminent, contre tout ce qui est anti-allemand à l'intérieur et à l'extérieur des frontières de notre pays, comme autrefois, aux temps de Goethe et de Luther, ils triomphèrent de tout ce qui était romain. —

II — L'esprit de la Révolution

« Il n'est digne que de l'homme de rechercher lui-même la vérité, que ni l'expérience, ni la révélation ne le guide. Lorsqu'on aura énergiquement reconnu cela un jour, alors les religions révélées seront au bout du rouleau. »
Rudolf Steiner, 1888.

10. L'esprit scientifique de notre époque

L'abandon du contenu des Mystères chrétiens par le protestantisme libéral, tel qu'il a été représenté et tel que le représentent les théologiens cités, que nous avons discuté dans la première partie est d'abord absolument une suite naturelle et une conséquence des progrès de la culture spirituelle. On peut le concevoir aussi comme un symptôme typique du passage du **christianisme de la révélation** du passé, ecclésiastique dogmatique, qui repose sur **Pierre** en tant que **catholique** et sur **Paul** en tant que **protestant**, au futur christianisme de la connaissance supra-ecclésiastique, critique et scientifique, de nature reconnue **théosophique-anthroposophique**, qui est représenté par **Jean**, le disciple le plus proche du Grand Maître (le disciple que le Grand Maître aimait, *ndt*).

Il n'est plus possible à l'homme moderne, disposant de la meilleure volonté du monde et se tenant sur les hauteurs culturelles du vingtième siècle, enflammé et soulevé par l'Esprit saint du progrès et de l'évolution, de s'en tenir fermement ni, **1.** au sens du catholicisme, aux coutumes occultes et aux mystères du christianisme en tant que vérités révélées du salut et doctrine traditionnelle de la foi, ni, **2.** au sens du protestantisme, de s'en tenir aux lettres des Évangiles et à leur seule interprétation et au marchandage éthique, c'est-à-dire, dans une perspective religieuse, d'en rester au degré de la culture du premier siècle de notre chronologie et du Moyen-Âge, tandis que cet homme moderne s'efforçait et s'efforce toujours, dans tout autre rapport, de suivre le même rythme de la culture spirituelle qui a progressé et qui continue de progresser. Il veut donc être absolument un homme moderne, à la fois dans une perspective scientifique et aussi dans une perspective religieuse, à n'importe quel prix ; et en cela il a raison. Cet esprit scientifique a été le plus conséquemment exprimé en Rudolf Steiner: « La vérité nous est dévolue aujourd'hui sur tout, nous voulons la dévoiler sans retenue, même s'il nous faut pour cela détruire des biens qui des siècles durant ont prévalu comme saints ! » (*Magazin für Literatur* », année 1899, N°23, « *Idoles et confessions* ») — Sous ce rapport, Steiner ne se situe pas du tout proche des esprits critiques du présent, mais il les précède et les dépasse du plus bel exemple qui soit. Si seulement eux l'avaient suivi ! —

Ce dualisme funeste, fondé par aucune nécessité de la nature humaine (limite cognitive de Kant), ce dualisme du religieux et du scientifique, de la culture du Moyen-Âge et de la culture moderne, s'opposent si bien aux besoins réels ou vrais de l'âme humaine, de bonne foi vis-à-vis d'elle-même, qu'elle cherche à le surmonter à n'importe quel prix, comme un poison intolérable ; d'abord au prix du contenu traditionnel de l'ancienne foi en la révélation (foi du charbonnier, *ndt*), à la place duquel et conformément à l'état de la science, elle cherche à mettre une sorte de nouvelle **foi en la raison**, en se fondant sur les résultats de la recherche empirique, une sorte de religion de la nature, éthique et sociale, telle qu'elle est aujourd'hui représentée par « l'Alliance moniste allemande ».

L'homme moderne veut précisément en tout, et aussi en ce qui concerne ses plus hautes affaires spirituelles, se tenir les deux pieds sur la Terre de Dieu et se sentir dans une nature humaine douée du divin, à savoir acquérir un point d'appui scientifiquement sûr et irrécusable. « Un tien vaut mieux, d'abord, que deux tu l'auras ». Et cela à juste titre ! — Même si la nouvelle foi en la raison des monistes, s'appuyant sur la base à vrai dire large, mais d'abord bien rase des faits scientifiques, présente, dans l'intervalle, un contenu aussi primitif et élémentaire, elle est néanmoins toujours en **progrès** vis-à-vis de l'ancienne foi en la révélation, aussi différenciés et occultes que pouvaient être ses contenus; car ce qu'elle a d'abord perdu en sagesse des Mystères, elle l'a regagné par la forme et la méthode scientifiques. **Et c'est ce gain qui importe tant, aujourd'hui et pour tout l'avenir.**

Notre époque, comme aucune autre avant elle, se tient sous le signe de la science; ce qui ne peut pas perdurer devant son tribunal, est rejeté à bon droit comme inutilisable. D'un autre côté, elle s'efforce, de parvenir à la force des poignets dans des domaines de l'existence qui n'étaient jusque là
Ernst Boldt : *De Luther à Steiner « Un problème culturel allemand »*

accessibles qu'à la foi et de mettre sous la lumière de la connaissance scientifique le contenu occulte des Mystères des religions antiques et du christianisme, comme surtout de l'ensemble des fondements spirituels originels du monde, qui n'étaient jusque là que des objets de la conscience religieuse. Si notre époque se tient réellement sous le signe de la science, elle doit donc aussi conséquemment utiliser cette discipline sur **tous** les objets et faits de la vie, aussi bien sur ceux idéels que sur ceux matériels. Car les phénomènes **spirituels**, qui se dressent toujours devant la conscience humaine comme de grands points d'interrogation, veulent être tout aussi correctement et scientifiquement conceptualisés que les phénomènes **physiques**. Si la science néglige sa mission universelle ici, alors la conception du monde, à laquelle elle doit parvenir et à laquelle elle est réellement parvenue, n'a plus d'**unité** ou n'est plus **moniste**, comme elle l'affirme, mais reste **unilatérale** ou **extrême**. Qui ne contemple et n'explore profondément que le côté **matériel** du monde et ne considère le **spirituel** que comme une **fonction** de cette matière, celui-là apprend, il est vrai, beaucoup de choses intéressantes sur la « naissance des espèces » et sur « l'essence de la matière » et autres choses semblables, celui-là sait aussi dire beaucoup de choses biens sur la « naissance de la Bible » et sur « l'essence du christianisme », il sait si « Jésus a vécu » ou pas et sait répondre à d'autres interrogations analogues; mais il ne reste avec cela toutefois toujours que sur le **parvis** des grandes énigmes de la vie et de l'existence, qui ne peuvent être seulement résolues que par une pénétration hardie dans le saint des saints. De là, le chercheur acquiert une tout autre perspective sur l'être humain, le monde et Dieu ; il « contemple » à présent vraiment « toute force active et graines » et sort « du fatras des mots ».

Le protestantisme libéral, au contraire du catholicisme, a la tendance d'avancer avec l'esprit scientifique de notre époque et d'examiner le christianisme sous la loupe de la critique historique et philosophique. Son procédé est d'abord pour autant **scientifique**, qu'il est justement **critique** ; car l'esprit critique c'est l'esprit scientifique. Il s'approche du christianisme et de ses sources documentaires avec l'outillage de cette investigation critique et ne laisse valoir que ce que cette investigation est en état de communiquer. Mais :

« Le parchemin, vaut-il la sainte source,
Dont la libation pour toujours apaise la soif ?
Tu n'acquires aucun réconfort
Qui de ta **propre âme** ne sort. »

Justement, l'essentiel dans le christianisme, son essence véritable, sous « l'effort critique » et de la « ressource » philologique, au moyen de laquelle on « remonte à la source », cela reste quelque chose dont on n'a pas pris garde et qu'on passe sous silence ; car celui-ci n'est précisément pas historique et philologique, mais absolument supra-historique et occulte ; c'est pourquoi on ne peut rien capturer dans le filet à grosses mailles de l'investigation des sources historiques, cela échappe à cette méthode de la même façon que l'âme humaine se soustrait au scalpel de l'anatomiste et au procédé de la psychologie expérimentale. Avec cela, on ne veut rien dire contre ces sciences, dans la mesure où elles en restent à leur affaire et ne se méprennent pas sur leur objet. Pour certains travaux préalables elles peuvent être vraiment utiles et rendre maint **service** à la culture. Mais la **nuisance** qu'elles causent peut être incommensurable quand elles dépassent leurs domaines et se permettent d'établir des jugements sur des objets qui demeurent inaccessibles à leur capacité limitée. Des jugements de ce type agissent carrément en faisant de grands ravages sur l'âme humaine parce qu'ils s'y greffent avec tout l'appui de l'autorité scientifique. — Aussi scientifiques que puissent être les méthodes de l'investigation désignée dans **son** domaine, elles se révèlent cependant insuffisantes vis-à-vis de la vraie nature du christianisme et de l'âme humaine, qu'elles n'atteignent pas. Ceux-ci sont des « faits mystiques » et en tant qu'**objets** idéels ou suprasensibles, ils ne sont accessibles qu'à l'investigation spirituelle ou occulte, mais une investigation qui, dans **son** domaine, n'est pas moins **strictement scientifique**, voir même effectivement largement plus scientifique encore que pourraient l'être l'investigation des sources et la recherche expérimentale de nature historique, anatomique et psychologique.

Comme notre époque se place sous le signe de la science, nous nous rallions tous absolument à ces tendances scientifiques du présent ; nous les suivons jusqu'aux frontières les plus extérieures des faits réels, dont certainement nous n'avons pas à nous effaroucher, qu'il s'agisse éventuellement de science naturelle ou d'investigation des sources historiques chrétiennes. Tout cela nous intéresse que trop. Dans toutes nos affaires spirituelles, nous voulons aussi nous tenir pleinement sur la base et le terrain solides de la vraie science et ne rien avoir à faire avec les spéculations métaphysiques sur Dieu, la liberté, l'immortalité, avec les philosophes théologisants sur les dogmes ; ce genre d'acrobaties conceptuelles et périlleuses jongleries, telles qu'elles sont toujours cultivées dans nos universités en tant que kantisme, sont parfaitement éloignées de nous. Mais — et il faut bien y faire attention — nous nous identifions tout aussi peu avec la pseudo-science édifiant des hypothèses abstraites équivoques, celle qui en reste à mi-chemin, embourbée dans les marais déserts du matérialisme et au dogme de la seule expérience des sens, une pseudo-science qui s'épanouit pareillement aujourd'hui sur nos chaires d'université et acquiert partout de l'autorité dans la vie publique. Comme le **dogme de la révélation, celui de l'expérience** reste parfaitement éloigné de nous.

11. Action et réaction

Que ces idées soient en pleine harmonie avec la philosophie et l'anthroposophie ou bien encore la science spirituelle de Rudolf Steiner, là-dessus il ne peut plus exister le moindre doute pour celui qui possède une connaissance approfondie de ses écrits ; c'est ce que nous voulons corroborer de manière irrécusable par la citation de ces écrits.

Nous voudrions signaler d'abord deux essais de Steiner parus dans la revue « Avenir » (le 29 octobre 1892: « *Une société pour une culture éthique* » et le 14 janvier 1893: « *Anciens et nouveaux concepts moraux* ») qui expriment si justement le « trait fondamental d'une vraie aspiration digne d'avenir ». Dans la lutte de l'esprit moderne pour une **nouvelle conception du monde**, l'élément important repose dans l'effort de dépasser la foi en la révélation et la philosophie fourvoyée dans la spéculation métaphysique, en bref « dans l'aversion de cette vision du monde, qui considérait l'esprit et la nature comme deux réalités complètement séparées l'une de l'autre et dans la reconnaissance de la proposition que les deux ne sont que les deux côtés, les deux types d'apparition, d'une même réalité. Un remplacement de la théorie des deux mondes par une vision du monde qui a de l'unité, telle est la signature de l'époque nouvelle. » — Dans la recherche de l'âme moderne vers une **nouvelle éthique**, l'élément important repose au contraire dans l'effort correspondant de surmonter la foi dans « des normes morales, lesquelles doivent régner à la manière d'une puissance qui n'est pas de ce monde, et donc dans des lois, qui ne sont pas engendrées **au sein même de** la nature humaine, mais qui nous sont données comme les principes directeurs achevés de notre action » ; mais aussi dans l'aversion de « la moralité commune à tous les hommes bons en général » qui n'est rien d'autre que la « somme des lieux communs » avec lesquels, en son temps, la « Société pour une culture éthique » avait fait la poutre maîtresse de sa doctrine de la grâce.

Le dépassement de ces principes anciens et surannés, d'une manière aussi « moderne » qu'on puisse même les servir réchauffés éventuellement, consiste à fonder, dans le **domaine spirituel**, une **nouvelle théorie de la connaissance**, laquelle, purement philosophiquement fondée, doit se renforcer avec la plus haute **pratique cognitive**, en science de l'esprit ou science occulte, ou encore en anthroposophie, et dans le domaine de la morale elle doit se renforcer en **éthique strictement individuelle**, laquelle voit concédée à la libre vie de l'individualité l'impulsion de tout progrès de la culture et attribue justement plus de valeur à l'élément « particulier » qui se loge en tout homme qu'au « général » qui vit en lui, et de plus, cultive même particulièrement cet élément original pour en faire la « partie intégrante du processus d'évolution ».

Les personnes cultivées de notre époque se trouvent, à quelques exceptions près, dans une position d'incompréhension vis-à-vis des hautes aspirations spirituelles et morales de cet homme singulier, qui a déjà franchi à présent toute une vie d'homme. Non seulement ses écrits et conférences de ces vingt dernières années, mais aussi ses travaux philosophiques sur la théorie de la connaissance des années quatre-vingts et quatre-vingt-dix, se sont heurtés à des oppositions très rudes. On n'a ni compris la place qui revient à sa nouvelle théorie de la connaissance qui devenait le fondement philosophique de la science spirituelle ou science occulte, ni sa nouvelle éthique qui en résultait, laquelle s'avère spontanément plus proche de la pure éthique chrétienne. L'*intelligentzia* contemporaines polémiqua donc violemment contre lui, à la manière de Kant, et comme elle ne ressemblait qu'à l'esprit arriéré qu'elle comprenait, elle tenta donc de jeter le discrédit sur ce génie, qui lui progressait pendant ce temps, un génie avec lequel elle n'avait aucune relation et qu'elle ne pouvait même pas comprendre parce qu'il la dépassait de loin ; elle polémiqua donc en ayant recours aux bonnes vieilles méthodes éprouvées selon l'authentique critique pédante des Maîtres Chanteurs de Nüremberg, en le taxant de non-scientifique et en l'excluant de la « chapelle des maîtres ».

Si l'un des plus anciens élèves de Steiner, Ludwig Deinhard, déjà décédé, dans son ouvrage « *Le Mystère de l'être humain* » affirme au sujet de Steiner (p.323) que : « celui-ci jouit d'une entière considération en tant que philosophe et historien de la littérature depuis un quart de siècle. Il est connu par ses écrits sur la théorie de la connaissance » (suit une énumération des ouvrages philosophiques), c'est bien parce qu'il ne faut pas méconnaître la bonne volonté, là-dedans, de faire la propagande de son professeur, toutefois cette affirmation **ne** correspond **pas** aux faits réels. Steiner n'a pas, hélas !, joui de cette considération ; il était certes « connu » par ses ouvrages, mais en aucune façon dans le bon sens. En tant que philosophe, Steiner a été victime de la conspiration du silence de l'esprit de coterie, en restant ignoré de l'opinion publique. Les premières petites éditions de ses écrits, celles des années quatre-vingts, ne furent achetées que vers 1910, par ses disciples théosophes. C'était même surprenant que les éditeurs de ces livres jaunis entre-temps ne les eussent pas déjà mis au pilon depuis longtemps. Ces tristes faits ne sont pas au plus haut degré compromettants pour Steiner mais ils le sont bien pour l'*intelligentzia* de son époque. Et sur la « considération », dont il jouit aujourd'hui en tant que théo-anthroposophe, c'est parfaitement contestable — mais pourtant, là aussi, elle ne témoigne pas contre Steiner, mais absolument en sa faveur (Voir dans cette série de recueils : Ernst Boldt: *Rudolf Steiner: un lutteur contre son temps* »).

Qu'on lise par exemple les essais de Karl Vorländer sur « *Le rapport de Goethe avec Kant* » et « *La vision du monde de Goethe* » dans les trois premiers volumes des « Études kantienne », dans lesquels Steiner est moralement cramé. Mais si on lit aussi la réplique succincte de Steiner parue dans le cinquième volume de son édition sur « *Les écrits scientifiques de Goethe* », pp.343-344, ainsi que ses « remarques », 1. « *Goethe et Kant* », à son écrit sur « *Häckel et ses opposants* », dans lequel il prie Monsieur Vorländer d'abord de « s'approprier la faculté, d'apprendre à lire correctement une phrase », avant de donner « des conseils à d'autres sur leur formation philosophique ». — Et de la même façon que Vorländer ratiocinait contre la nouvelle théorie de la connaissance, le Dr Paul Barthe polémiquait dans la revue « Avenir » du 5 mai 1892 contre la nouvelle éthique de Steiner (« *Une fois de plus la culture éthique* ») en lui reprochant « un mépris de la morale et encore plus », ce à quoi Steiner n'a pas répondu. Ferdinand Tönnies fait aussi le fanfaron dans sa brochure « *Culture éthique et son accompagnement. Les fous de Nietzsche dans le futur et dans le présent* » contre l'éthique individualiste de Steiner, dont il dit qu'il « n'aurait pu rencontrer plus mauvais Hermès sur le chemin de l'Hadès » que Friedrich Nietzsche. « Pour ce à quoi aboutit en pratique cette manière de penser de Steiner — écrit Tönnies, l'expert en moral appointé par l'État — la psychiatrie dispose d'un nouveau concept pour cela, que je voudrais recommander à Monsieur Steiner en toute modernité, le concept de *moral insanity* (démence morale, ndt). » — À la page 346 du cinquième volume de son édition des écrits scientifiques de Goethe, Steiner mentionne cette « brochure futile », dans laquelle l'auteur n'a pas discuté d'autre chose que des « thèmes principaux de la morale philistine discutés en formules philosophiques »,

parce qu'elle est « symptomatique » du « malentendu régnant dans les cercles philosophiques spécialisés au sujet de la conception du monde de Goethe », celle-ci ne pourrait jamais de la vie être interprétée correctement par cette « philosophie qui rentre en matière en étant chaussée des bottes espagnoles de la sophistique kantienne ! ». Comment pourrait-il, celui qui se place toujours (au plan de la théorie de la connaissance et de la morale) comme un gâcheur, acquérir jamais un regard libre ! » —

Caractéristique pour l'effet de Steiner sur les érudits de son temps, est aussi le compte-rendu de Joh. Unold (Voir le mensuel « Le Monisme », 6^{ème} année, N°60, p.270) sur le Congrès International de Philosophie qui s'était tenu à Boulogne en 1911, auquel Steiner avait participé également. Il y dit : « C'est dans la cinquième section: « philosophie-religion » que l'on débattit le plus âprement, quand, le samedi, le théosophe connu, Rudolf Steiner, fit un rapport sur les « fondements psychologiques de la théosophie ». Une personnalité philosophique connue quitta alors la salle au cri de « charlatan ! Et comme nous lui demandions pour quelle raison elle avait proféré cette parole dure, elle nous rétorqua: « Je connais l'homme depuis dix ans déjà et il n'a de cesse de spéculer sur la crédulité des gens. » — Cette même « personnalité philosophique connue » avait certainement déjà crié dans une incarnation antérieure, à Jérusalem : « blasphémateur ! », puis dans sa dernière incarnation au Moyen-Âge: « hérétique ! ». Maintenant elle ne dit plus que : « charlatan ! ».

Il faut dire que l'un des deux essais de Steiner dans la revue « Zukunft » (Avenir, *ndt*) en question, des essais qui déclenchèrent la polémique mentionnée plus haut, commence avec Nietzsche, qui est utilisé comme enjeu contre Kant et le professeur de philosophie américain, Félix Adler, dont la « conception arriérée de la vie avait permis à une élite de l'*intelligentzia* allemande » de fonder alors sa « Société pour une culture éthique ». « Pourquoi Friedrich Nietzsche a-t-il perdu la raison sur les grandes interrogations de la morale humaine ? » De même cet essai se conclut-il par une indication que les « fortes paroles tirées de la « généalogie de la morale » de Nietzsche, ... qui nous annoncent clairement et distinctement l'évolution des vérités éthiques », et sans la connaissance desquelles nous ne « devrions franchement pas aborder une tentative du traitement moral ». « Une ordonnance massive tirée des relents du grand pharmacien moral doit carrément être énergiquement refusée par ceux qui préparent un meilleur avenir. » —

La « Société allemande pour la culture éthique », qui fut fondée au début des années quatre-vingt-dix, croyait devoir tenir l'éthique séparée de la conception du monde, puisque les conceptions du monde des hommes sont très éloignées entre elles, tandis que l'éthique, malgré la diversité des conceptions du monde, est un « bien commun de tous les hommes bons » qui les caractérise tout en les reliant. Indépendamment de toutes les aspirations de conception du monde, cette société tente de favoriser l'éthique. C'était à l'encontre de telles tendances impossibles et étrangères à toute réalité que Rudolf Steiner adressa alors ses articles. Comme le Dr. Paul Barth — un cofondateur de cette société — polémiqua contre Steiner dans le numéro suivant et prit chaudement parti en faveur de cette société, Ernst Häckel lui, intervint et prit parti pour Steiner, dans le numéro suivant, contre la société qui « ne prend **aucune** position vis-à-vis de l'Église, mais encourage et enseigne l'éthique, **sans** toucher la **conception du monde** : Nous ne voulons déranger personne dans sa foi, cela n'a aucune valeur pour nous ». — Comme Steiner, Häckel explique aussi « qu'il est impossible de résoudre une question éthique sans la question religieuse, ou bien même seulement la favoriser ; parce toutes deux dépendent profondément l'une de l'autre ; toutes deux s'enracinent dans le sacrosaint de l'être humain pensant, que lui-même désigne comme sa **conception du monde** ». — La **manière de voir le monde** doit d'abord être réformée ou plus exactement dit, révolutionnée, et ensuite seulement, on peut fonder dessus une nouvelle **éthique**, cette **nouvelle éthique** ne s'accorde plus jamais avec une **religion** ou une **confession** quelconque. Häckel conclut son article par les mots suivants, très instructifs aussi pour les partisans de Steiner : « J'approuve en particulier les objections qu'a exprimées, entre autres..., Monsieur Rudolf Steiner. Moi aussi, je dois persister dans la conviction que les grandes questions éthiques ne peuvent être résolues sans leur rapport à une « conception du monde » et une « religion » ; ce ne sont pas les dogmes mystiques et survivants de l'Église, mais les connaissances raisonnables et claires fournies par la **science**, qui nous fournissent les pierres fondatrices d'une nouvelle conception du monde désirée avec ardeur. » —

Absolument réactionnaires étaient au fond ces efforts de cette « société pour une culture éthique », parce que ses fondateurs rendaient certes hommage à la science avec leurs têtes, mais leurs cœurs restaient accrochés à l'ancienne morale d'église. Ils n'étaient pas capables de « réformer la vie au sens des nouvelles connaissances », parce qu'ils croyaient devoir puiser la moralité à d'autres sources, à celles religieuses. « La compréhension manquait dans ces cercles pour ce qui péchait par la base dans ces représentations. Leurs adeptes ne savaient pas, par exemple, que les représentations de la doctrine morale chrétienne n'avaient de sens que pour ceux qui croyaient dans la conception du monde chrétienne (telle qu'elle était justement défendue par les deux Églises nationales, *nda*). Tous ceux qui avaient perdu leur foi dans cette conception du monde (comme Steiner, qui n'a jamais possédé cette foi, *nda*), ne pouvaient pas parler d'une réforme des représentations morales du christianisme, **mais seulement de la renaissance de la vie morale à partir de l'esprit de la conception moderne du monde.** » (*Magazin für Literatur*, 1899, N°2 « Moritz von Egidy »).
Souligné par l'auteur.

12. Les fondements de la théorie de la connaissance.

La concordance indiquée ici entre les convictions de nos plus grands chercheurs en science, en morale et dans le spirituel, à savoir respectivement Häckel, Nietzsche et Steiner, concernant le **point de départ** de principe vers une nouvelle **conception du monde**, basée sur les connaissances clairement raisonnées de la science, et d'une **morale** de l'avenir, s'exprime dans tous les ouvrages et conférences de Steiner de la manière la plus saisissable et celle-ci est caractéristique et symptomatique, non seulement de ses aspirations évolutives dans le domaine de la philosophie, mais aussi dans l'anthroposophie. — Au-dessus de tout cela, Steiner forme le front le plus décisif contre les esprits attardés, quelles que soient leurs gesticulations modernes apparentes, qui concèdent toujours aux « gens cultivés » des « reliefs culturels » religieux et moraux comme « un bien moral » éternel de l'humanité » et ont voulu engourdir ceux qui cherchent, ces esprits qui s'orientent de manière nouvelle, car ce sont des âmes assoiffées d'une vie nouvelle, afin qu'ils « ne ressentent plus les phénomènes de fermentation de l'époque », et pour les rendre « impropres à collaborer aux grandes tâches du prochain avenir », pour lesquelles ils sont emprunts d'une valeur religieuse et morale tout à fait nouvelle. —

On fera bien d'en **revenir ici au philosophe Rudolf Steiner et de jeter un éclairage sur sa géniale** théorie de la connaissance pour ébaucher, au moins en principe, le fondement granitique sur lequel repose l'édifice monumental grandiose de sa science spirituelle.

L'impulsion de fond de l'esprit moderne est la connaissance scientifique, qu'il réalise par la **perception** et le **penser**. Ce qui ne repose pas dans le domaine de l'**expérience** humaine, ce qu'on appelait jusqu'à présent le « transcendant », car dépassant l'expérience, et que l'on tentait de saisir au moyen de spéculation métaphysique, par conclusion « *per analogiam* » d'un connu sur un inconnu, d'un conscient sur un in- ou sur un sur-conscient (Voir Karl Jellinek: *Le Mystère du monde*, pp.283-284. Et de même p.VII, pp.242, 250, 494), cela ne peut plus persister devant le tribunal de notre esprit scientifique et n'a plus aucune justification scientifique d'existence pour cette raison. Les valeurs spirituelles et morales, que l'on nous présentait jusqu'à maintenant par le dogme de la révélation et de la philosophie théologisante, avec leurs impératifs catégoriques comme des biens les plus sublimes, sans pouvoir nous ouvrir les yeux de manière convaincante sur leurs fondements, ni nous procurer un discernement profond sur le pourquoi et le comment, toutes ces valeurs sont d'abord ressenties et refoulées, à bon droit, comme « d'anciens reliefs de la culture », parce que sous la forme qui est la leur, ils ne peuvent plus nous apporter de bénédiction. Dans cette aspiration s'exprime la vertu de l'esprit moderne — et c'est une grande et haute vertu. Mais elle a aussi ses imperfections, qui n'ont pas encore été reconnues par le penseur moderne, mais qui ont été percées à jour en permanence par Steiner lui-même et soigneusement évitées de la

manière la plus précautionneuse et systématique qui soit par lui. Si la science doit être réellement la plus haute et la plus ultime instance dans notre vie spirituelle et morale, si elle doit être l'horloge régulatrice, progressant avec justesse, de notre penser et de notre vouloir, alors elle ne peut pas rester à mi-chemin, alors, une fois engagée sur ce chemin, elle doit aller jusqu'au bout en toute conséquence directe. Elle doit réellement se montrer à la hauteur des tâches grandes et lourdes qu'elle s'est posées et être infaillible dans le propre sens du terme (sans faille, *ndt*). Mais à présent la science n'est pas non plus une « chose en soi », abstraite, existant indépendamment de l'être humain, mais c'est une **libre œuvre humaine** concrète et spécifique, qui n'a ensuite la capacité de tenir ce qu'elle promet qu'à la condition que les représentants de cette science allient la formation la plus universelle et la génialité la plus grande à l'objectivité la plus stricte dans leur jugement et évitent le plus méticuleusement les unilatéralités et demi-mesures. Dans quelle ampleur, à présent justement, la personnalité de Rudolf Steiner et la science de l'esprit ou science occulte fondée par lui, a eu la capacité d'aller en suffisance au devant de ces plus hautes exigences et dans quelle mesure cet homme est vraiment le « Messie » que « nous attendons chaque jour » et qui doit nous donner le « bonheur de la résolution de la grande énigme », cela va parfaitement de soi pour l'esprit de celui qui peut penser sans prévention, en suivant l'exposé précédent de l'auteur, qui a paru dans cette même série d'ouvrages (« *Rudolf Steiner: un lutteur contre son temps* »), et dont le propos est d'entrer dans le détail de l'étude des œuvres de Steiner.

Qu'il suffise ici de constater que Steiner est effectivement « parti de la conception du monde mécanique et naturaliste » (comme il le fait savoir lui-même dans la préface du second volume, p.VI, de son édition sur les écrits scientifiques de Goethe), mais « par un penser intensif » il est parvenu au jugement que « l'on ne peut plus en rester là ». Il parvint donc, « strictement en procédant selon une méthode de science naturelle, qu'il appelle, en accord avec l'esprit de Goethe et très pertinemment, « idéalisme objectif », à une conception du monde, laquelle, étant donné qu'elle correspond absolument aux besoins réels ou indispensables de l'âme moderne, a bien la capacité de les satisfaire pleinement. Les idées, que nous saisissons spirituellement au moyen de notre penser, sont tout aussi objectives que les objets matériels que nous percevons par nos sens. Ce qui est donné **objectivement** est donc **plus vaste** que ce qui est simplement donné par les sens, et qui ne représente qu'une **moitié** de la réalité, qui trouve, par la donnée **idéelle** ou **conceptuelle**, dans notre penser, son **complément**. Et cette donnée objective, c'est-à-dire à la fois sensible et suprasensible, que nous pouvons nous approprier par la perception et le penser, les deux piliers de toute connaissance, Steiner en fait la base de son système que nous trouvons exposé d'une manière réellement magistrale dans ses introductions aux écrits scientifiques de Goethe (1883-1897), dans l'ouvrage paru en 1886 « Théorie de la connaissance de la conception du monde de Goethe », dans l'écrit paru en 1892 « Vérité et Science » et enfin, dans sa géniale « Philosophie de la Liberté » parue en 1894.

Cette théorie de la connaissance fait radicalement place nette de tous les préjugés entravant la connaissance, avec les **monistes**, qui insistent trop fortement et unilatéralement sur l'empirisme et ont en honneur le « dogme de l'expérience », comme avec les **dualistes**, surexcités par le rationalisme unilatéral et qui amènent la soumission au « dogme de la révélation » au sens le plus large. Car la voix de l'impératif catégorique retentit en nous également à partir d'un monde transcendantal se trouvant au-delà de notre expérience et de notre conscience; nous ne sommes que les organes exécutifs de ces commandements divins [voir Karl Jellinek: « *Le Mystère du monde*, 13^{ème} cours.] L'homme peut tout aussi peu rencontrer la vérité dans le monde sensible au moyen de la simple **perception**, qu'il n'a la capacité, par le simple **penser** — sous forme de spéculation métaphysique —, de filer une trame imaginative en la puisant à son intériorité ; cette vérité ne peut lui être « offerte » non plus à partir d'un monde suprasensible, et encore moins sous la forme d'un impératif catégorique. Il doit se la conquérir **lui-même** de haute lutte, en menant de point en point un travail pénible au moyen de l'action combinée de la perception et du penser. Pour cela, il ne doit jamais outrepasser le **domaine de ce qui est expérimentable**, « comme se plaisent à le faire les métaphysiciens de l'ancien temps et du nouveau », mais il ne doit pas en rester non plus à l'enregistrement, conforme à l'intellectualité, des faits qui tombent sous les sens, ce à quoi induit le

monisme matérialiste de notre époque; il doit bien plus **partir** du « monde sensible dans son **immédiateté** », tout en s'en éloignant aussitôt [comme le balancier de la pendule, *ndt*] dans une certaine mesure, tandis qu'il se tourne vers le **monde des idées**, qui est « tout aussi bien un objet de perception », à la vérité même, d'une perception supérieure dont la pensée est l'organe. » — Par le penser nous nous rendons maîtres de l'ensemble du contenu idéal du monde dont nous avons besoin pour son explication et procéder à une recherche approfondie. Ce qui importe, c'est que la formation scientifique « parvienne à force de travail jusqu'à ce point de vue supérieur, où une essence doit être appréhendée, sans pouvoir être vue avec les yeux, sans être saisie avec les doigts, mais elle doit être envisagée par le penser comme quelque chose de **réel**. » On fonde de cette manière un **idéalisme**, qui est en même temps un **réalisme**. Les réalistes étroits, ces simples empiristes, « ne comprennent pas que l'élément objectif est idéal », et les idéalistes étroits, ces simples rationalistes, ne peuvent pas concéder que « l'idéal est objectif ». — La théorie de la connaissance de Steiner réunit tous ces points de vue unilatéraux, « dans la mesure où ils ont qualité », au moyen d'une synthèse supérieure, et elle parvient à une méthode et à une discipline scientifiques universelles ; cette synthèse permet à l'esprit humain d'appréhender, ce qui est le « plus haut » et ce qui est le « plus bas », de pénétrer « au sein de la nature », pour explorer et connaître « ce qui structure le monde dans sa cohésion la plus profonde ». —

Si maintenant un chercheur, aussi résolu que Häckel et Nietzsche, s'oppose à toute métaphysique, à tout mysticisme et foi en la révélation et contre la brave morale chrétienne et philistine ou encore contre la morale grégaire qui en résulte, et s'avance au-delà du seul point de départ empirique naturaliste, en conséquence directe vers un but supérieur de la connaissance, alors ces préalables doivent offrir à l'homme, qui aspire à être moderne, une garantie suffisante, pour que ce cheminement ne soit pas erroné, mais qu'il puisse absolument rester conforme à la vraie science dans ses exigences justifiées. Il n'est effectivement pas facile de voir pourquoi le scientifique génial, aussi prudent et si critique qu'il puisse être dans sa démarche de recherche, devrait subitement se livrer à un *raptus* métaphysique, en vue de s'égarer dans les sphères obscures du mysticisme nébuleux, avant finalement de s'effondrer « brisé sur la croix ».

Ce que Steiner avait à objecter **dans sa période philosophique** à la métaphysique, à la mystique et au christianisme historique de la révélation, cela reste **en tout point valable pour le chercheur spirituel** aujourd'hui encore. Il faut bien y faire attention parce que c'est caractéristique et symptomatique de la « voie propre » que Steiner a parcourue pendant déjà une longue vie d'homme. Mais c'est tout aussi caractéristique et symptomatique pour les désillusions de ses « disciples » superficiellement orientés, ce sur quoi nous reviendrons dans le chapitre suivant.

La métaphysique [Voir l'édition des Œuvres de Goethe, Vol. II, p.XV et XXXVII, ainsi que « *Vérité et Science* », p.III-IV.] se voit repoussée, parce qu'elle dépasse le domaine de l'expérience pour se perdre finalement, à partir d'une donnée, d'un phénomène, d'un connu et d'un conscient de ce monde, dans « une chose en soi », dans un non-donné, dans un inconnu, et dans un inconscient ou dans un sur-conscient de fantaisie et d'imagination arbitraires. Mais comme il n'y a au fond aucun « au-delà de l'expérience » et ce que, sinon, les métaphysiciens peuvent postuler encore de monstrueusement hypothétique dans la transcendance, tout cela s'effondre sans laisser aucune trace, comme toute métaphysique qui avait son existence dans le « préjugé de quelque chose de mort vivant dans une chimère dogmatique ».

La mystique [Voir l'édition Goethe, Vol.V, p.345; de même *Philosophie de la liberté* », Ch. IX.] à son tour, ne peut pas contenter non plus les exigences rigoureuses de la science moderne dans la mesure où elle refuse « carrément le monde idéal limpide et transparent, en soi impropre pour elle à l'acquisition d'une connaissance supérieure » et où elle croit devoir cultiver « des sensations et sentiments nébuleux », qui appartiennent cependant « à la nature subjective de l'être humain », pour contempler à travers eux le fondement originel des choses. Mais si elle refuse, avec Goethe, « la croyance en un au-delà, comme aussi l'hypothèse d'un tel au-delà » et qu'elle s'en tient « au véritable esprit qui s'exprime dans l'être humain lui-même », elle est alors saine et féconde.

Le **christianisme de la révélation**, représenté par l'Église, par contre [Voir l'édition Goethe, Vol.II, pp.IV et XXXIII et Vol.IV, p.XV, ainsi que « *Une conception du monde de Goethe* » Première

édition, p.13-14 et la « *Mystique* », pp.116-117. De même « *Magazin für Literatur* », Année 1897, N°34: « *Chronique sur le darwinisme et le christianisme* » ; N°37: « *Catholicisme et progrès* », Anne 1898, N°9: « *Ce qui est mal à propos dans la réforme du lycée* », entre autres.], ce platonisme populaire « avec sa croyance en l'au-delà et son mépris du monde sensible », qui « s'est emparé de la vie de l'âme et de la sensibilité de l'humanité occidentale » et « a procédé à une réorganisation vraiment dans une fausse direction », cette confession religieuse, telle qu'elle a été conçue et répandue par la théologie catholique et celle protestante, contredit si fortement l'esprit scientifique de notre époque que, sous cette forme, elle doit être rejetée sans réserve et radicalement. Car la reconnaissance de « vérités affirmées sur des choses qui sont complètement en dehors de son horizon » est mal vue par l'homme moderne. Même si aujourd'hui il ne peut pas « approcher les fondements de ces dernières », il le pourra demain ou après-demain. L'**Église**, qui lui entrave le discernement de la raison pour laquelle ses affirmations sont vraies, et exige pour cela la foi aveugle (celle du charbonnier, *ndt*), cette Église, cet homme doit conséquemment la **refuser**, parce qu'il aspire à un savoir clair et raisonnable.

Et ce qu'il fallait dire de ces trois rudiments culturels morts du passé, cela vaut dans la même mesure aussi pour le quatrième, tout le système dualiste et moral, avec ses impératifs catégoriques, injonctions morales et devoirs absolus, que Steiner a pareillement refusé de la façon la plus décisive [Voir *Écrits scientifiques de Goethe*, Vol.II, p.XLIII à LIII. De même « *Une théorie de la connaissance dans la conception du monde de Goethe* », p.83-86. « *Vérité et Science* », Ch. X-XV. Pour passer sous silence les essais parus dans la *Magazin*.], parce que, ce sur quoi *La Philosophie de la Liberté* insiste énergiquement, ce quatrième est inconciliable avec la **liberté** et la vraie **moralité** de l'être humain.

13. Le révolutionnement des esprits

Les nouvelles valeurs de vie religieuses et morales qui peuvent seules nous aider à surmonter le point mort de notre culture effondrée sur elle-même, doivent être totalement indépendantes de tous les anciennes traditions, et naître tout à fait naturellement de l'esprit d'une moderne conception du monde fondée sur les nouvelles sciences naturelles. Le combat monumental de Hæckel en direction de cette conception du monde, une conception qui a de l'unité ou conception moniste, ainsi que les efforts sincères d'un Carneri pour fonder une nouvelle éthique à partir d'elle, Steiner ne les a pas seulement soutenus en principe, même si, cependant il ne l'a pas fait justement dans leur orientation matérialiste mais dans celle de l'esprit et là, bien au-delà de Hæckel et Carneri, il a mené cette conception du monde jusqu'à ses conséquences ultimes. Dans ces « *Considérations du Nouvel An d'un hérétique* », il s'exprime à ce sujet de la manière suivante [« *Das Magazin* », 1899, N°1]: « La croyance inébranlable que la pensée est appelée à résoudre l'énigme du monde est perdue pour nous. Ce n'est que chez quelques rares chercheurs qu'existe encore l'inclination à pénétrer à fond le savoir existant au moyen du penser pour qu'il en résulte un tel **sens**. — Il n'importe pas que l'on soit d'accord avec les idées que Hæckel a développées dans son ouvrage: « *Le monisme en tant que lien entre la religion et la science* ». L'essentiel c'est qu'ici, avec les moyens de notre culture spirituelle, la question suivant ait été posée: comment l'âme humaine peut-elle satisfaire ses besoins par le savoir moderne ? C'est à cette même question que les religions de tous les temps, et aussi la scolastique, ont cherché à répondre. Mais le fait est que des idées de ce genre ont aujourd'hui peu d'effet devant le manque de courage général, et voire même devant la pusillanimité du penser humain [paresse du cœur, *ndt*]. Il ne faut pas s'étonner, par conséquent, de voir partout la réaction capitale soulevée dans le domaine spirituel. Tant que les penseurs formés aux sciences naturelles seront trop découragés pour offrir, à partir de l'état de leur connaissance, un substitut aux représentations religieuses surannées, les hommes qui ressentent le besoin d'une conception du monde, en reviendront aux représentations transmises par la tradition ; et les quelques-uns, qui orientent leur vie dans le sens d'une conception moderne du monde, ceux-là resteront des chanteurs

sans public. Je voudrais donc ainsi éclairer les raisons qui font que les esprits progressistes du présent sont si peu compris. » —

Et Steiner précise encore [« *Das Magazin* », 1900, N°4: « *Au sujet de l'âme moderne* »] son point de vue en appui à Goethe: « Au meilleur moment de sa vie, Goethe avait renoncé à toute croyance; il avait reconnu dans la connaissance de la nature la seule source de la vérité, mais il s'efforçait de pénétrer jusqu'aux vérités les plus hautes à partir de cette connaissance de la nature. Il était clair pour lui que tout ce que voulait gagner Jacobi sur la voie de la foi, pendant une période écoulée désormais, par le recours à la révélation supranaturelle, devait uniquement résulter d'un approfondissement dans la vie éternelle de la nature. Il a caractérisé d'une manière pertinente son opposition à Jacobi dans une lettre adressée à celui-ci: « Dieu t'a puni par la métaphysique et il a planté un pieu dans ta chair, et moi il m'a comblé par la physique. Je m'en tiens au respect divin de l'athéiste (Spinoza) et je vous laisse tout ce que vous appelez religion et souhaitez appeler comme tel. Toi, tu en restes à la croyance en Dieu, moi à la contemplation. » — Celui qui prononça de telles paroles ressentait en lui la capacité, à partir de l'observation contemplative de la nature, de parvenir aux vérités, aux représentations, qui satisfont également la capacité de connaissance humaine de la même façon que celle-ci avait été satisfaite autrefois des vérités des révélations divines... Goethe avait la faculté de se former une connaissance de la nature qui pouvait entrer en concurrence avec la plénitude des contenus de représentation de la foi. » —

Steiner ne combat donc pas seulement la foi en la révélation religieuse et la philosophie métaphysique, mais aussi la morale qui procédait de ces représentations surannées du commandement divin ou de « l'impératif catégorique », comme Kant les appelait. Dans cette lutte décisive, les penseurs modernes en restent encore bien loin derrière le philosophe Steiner, c'est la raison pour laquelle il incitait sans cesse à agir avec courage et utilisait des mots durs lorsqu'il voyait que l'on retombait, une fois de plus, dans les représentations religieuses éculées et métaphysiques de nos pères. Steiner visait rigoureusement le dualisme souffreteux de la foi et du savoir, auquel ces esprits s'adonnaient. Il les accablait durement, « ceux-là qui reculaient de frayeur, ceux chez qui la clarté d'une conception du monde effarouchait ce bien-être, qui repose dans l'abandon à des puissances mystiques indéterminées; ceux qui voulaient aussi éviter, de prendre sur soi le martyre de l'âme qu'a à subir celui qui tente de détrôner les éléments d'une éducation millénaire par les représentations d'une nouvelle conception du monde » [Steiner: « *Das Magazin* », 1899, N°2 « *Moritz von Egidy* ». Par faiblesse et par nonchalance, ils n'étaient pas capables « de donner forme à une conception du monde sur la base de la connaissance des sciences naturelles ; c'est pourquoi ils désiraient se persuader que celle-là ne se laisserait pas façonnée par celle-ci. » [Steiner: « *Das Magazin* », 1900, N°26 « *Affranchissons-nous du chef* ».

Steiner fait valoir la conséquence du représentant de la conception du monde de l'Église chrétienne [« *Das Magazin* », 1897, N°34: « *Darwinisme et christianisme* »]. Il loue le professeur de théologie catholique, le Docteur Bautz de Münster, qui a le courage, « de penser à fond les idées qui résultent par nécessité de sa conception du monde. Il exprime les idées **ultimes** auxquelles il doit parvenir après en avoir adopté les **premières** conformes à sa confession de foi. Sa manière (radicale) est largement plus valable que celle des théologiens libéraux ; qui délayent tellement les contenus de la doctrine chrétienne qu'à la rigueur même (comme chez Strauß), le darwinisme moderne peut former une part constitutive de la confession chrétienne ». Steiner impose strictement une nette rupture entre le nouveau et l'ancien ; tout mélange ou effacement des oppositions inconciliables, même pensé avec de bonnes intentions, il le refuse rigoureusement, parce qu'il s'y manifeste une demi-mesure et de l'inconséquence, qui ne peuvent plus nous mener plus loin mais doivent nécessairement nous mener à un « cul-de-sac » contraire à la culture, comme les choses vécues ces dernières années l'ont confirmé. C'est dans un foyer naturel que doivent converger les rayons de notre vie de l'esprit et y devenir actifs de là, selon une **force d'impact qui a de l'unité**. Pour Steiner les penseurs modernes ne sont encore que non-modernes, parce qu'ils ne tirent pas les dernières conséquences de leurs connaissances scientifiques, parce qu'ils n'entrent pas dans « les profondeurs de leur vie des sentiments » et n'y renforcent pas leur vouloir.

« Il s'agit du penser, » poursuit Steiner. « La compréhension intellectuelle des contemporains s'accommode peu à peu du darwinisme. Mais la sensibilité, les sentiments, restent absolument chrétiens. L'âme n'a pas la capacité, à partir du contenu de la réalité naturelle, de retirer cette élévation, qu'elle est en situation de pouvoir puiser à la doctrine de la religion. Et de cette discorde des esprits modernes naît le découragement, qui les effraye, de tirer les conséquences ultimes de leurs hypothèses préalables. Combien lâche apparaît alors le discours que la science n'est pas assez avancée, pour avoir quelque chose à dire sur les questions ultimes, vis-à-vis de l'audace, avec laquelle le Docteur Bautz défend ses représentations de l'enfer et du purgatoire ! — Où sont les esprits modernes qui ont le courage de penser leurs idées jusqu'au bout ? — Et les quelques-uns, qui eux l'ont, comment sont-ils traités ? — ... Abrutissement et indolence du penser : c'est à maints égards la signature de nos « esprits modernes ». Ils se tiennent sous tout rapport en arrière des hommes pieux... Ces hommes pieux ont une conception fermée du monde ; les « modernes » n'ont le plus souvent qu'un savoir qui offre beaucoup de lacunes. Cette idée naît toujours en moi, lorsque je vois se heurter réciproquement les deux conceptions du monde, le christianisme et le naturalisme moderne. Mes ennemis me plaisent toujours bien plus que ceux dont l'opinion se rapproche des miennes. Mais ceux qui me plaisent le moins ce sont ces esprits arrangeants : ces théologiens qui défendent Darwin (comme Strauß), et les enseignants de la nature, qui s'expriment en faveur du christianisme. On doit nécessairement faire disparaître ce qui est caractéristique de chacune de ces représentations, si l'on veut jouer un rôle de médiateur. Mais ce qui est seulement sain, c'est la progression honnête et ouverte vers les vrais conséquences d'une manière de penser que l'on s'est forgée. Seules des personnalités **accomplies** ont rendu grand le christianisme, seules des personnalités **accomplies** feront de la manière moderne de penser la force porteuse de culture. » — Il va sans dire que Steiner ne comprend ici sous le christianisme que celui historique, tel qu'il nous est parvenu à partir de Pierre et de Paul en tant que catholicisme et protestantisme. Ce christianisme de révélation et de foi de l'Église, il le refuse le plus catégoriquement, parce que, comme Nietzsche [« *Schopenhauer en tant qu'éducateur* », p.6] l'a dit dans le sens même de Steiner: « celui-ci est devenu malade jusqu'à la moelle, hypocrite et menteur et il a dégénéré jusqu'à contredire ses objectifs originaux ». La manière moderne de penser est justement celle du monisme conforme à l'esprit que Steiner défend depuis 1883 et comme il a grandi aujourd'hui sous forme de la science spirituelle d'orientation anthroposophique. Cette science spirituelle est même une science de la nature à la plus haute puissance, parce que l'esprit de la nature, elle ne le recherche pas et ne le trouve pas dans l'au-delà de la nature.

Il ressort de ces considérations que Steiner doit aussi être un opposant du soi-disant catholicisme moderne réformé; il l'a vivement à l'oeil [« *Magazin* », 1897, N°37: « *Catholicisme et progrès* ». 1898, N°10: « *Professeur Schell* ». 1898, N°41: « *Chronique* » sur Joseph Müller. N°35: « *Chronique* » sur « *La conception du monde d'un chrétien moderne* » de C. A. Friedrich. Récemment, les professeurs de philosophie Max Scheler et Madame W. Foerster ont pris le même chemin] le Professeur d'apologétique de Wurzburg, Hermann Schell et le pasteur Dr. Joseph Müller, qui montrent nettement travailler dans cette direction. En opposition au professeur de droits catholique de l'Université d'Innsbruck, le Dr. L. Wahrmund, qui fustige le « catholicisme en tant que principe d'inaction », Schell croit devoir l'honorer en tant que « principe de progrès ». Il est d'avis que « ce qui entrave le progrès spirituel, **n'est pas** essentiellement **catholique** ». Cet élément réactionnaire au sein du catholicisme, on doit « l'explorer et le combattre sans ménagements, pour que le catholicisme puisse développer sa propre nature sans entrave ». Steiner rajoute à cela: « Voici quelques jours, le pape a transmis un avis tranché quant à savoir ce qu'il pense en « vrai catholique » de ce professeur de Wurzburg. Il a mis les écrits de Schell à l'index et les a interdits aux croyants. Ainsi est-il affirmé que les enseignements de ces théologiens sont hérétiques. » Le cardinal Rauscher finit aussi par avoir le dernier mot quand il affirme: « L'Église ne connaît aucun progrès. » Cette phrase avait fait « une impression durable » chez le jeune Steiner lorsqu'il l'entendit dans la maison seigneuriale autrichienne. « Cette phrase me sembla être toujours inspirée par un vrai esprit religieux. Et elle me semble bien être telle encore aujourd'hui. Si j'étais un catholique croyant, je saisiserais vraisemblablement toute occasion pour la prouver et la justifier. »

Selon Steiner des gens comme Schell ont deux âmes en leur cœur: « Ils ressentent la puissance de la connaissance que l'homme acquiert par son libre penser. Mais ils ne peuvent pas sortir de leur confession religieuse. Ils recherchent l'union de leur foi avec la science. Contre eux, il faut toujours insister que toute science libre s'est développée à partir de l'énergie de l'esprit humain ; et qu'en vérité le catholicisme n'a jamais accordé nulle part un résultat de libre investigation sur ses propres fondements. Il ne fait que céder constamment du terrain depuis qu'il dut céder devant la puissance de l'esprit humain. Il a laissé valoir à côté de lui ce qu'il ne pouvait pas créer à partir du monde. Il n'y a rien au sein du catholicisme qui le rendrait apte à harmoniser sa propre doctrine avec la progression de l'esprit humain. C'est bien quand, d'un côté comme de l'autre, on n'en disconvient pas. Le vrai catholique doit s'opposer de manière hostile à ce qu'engendre de lui-même l'esprit humain (par exemple en anthroposophie ou science de l'esprit). Et l'esprit moderne (l'anthroposophe, donc) doit s'opposer de manière hostile à ce qu'enseigne l'Église sur la base de sa foi dans la révélation. Toute tentative d'établir un pont entre ces opposés est une falsification — pas nécessairement subjective, mais objective — de la situation de fait. Et cette falsification est nuisible. Car elle empêche que la lutte entre les deux conceptions du monde se déroule d'une manière loyale. Quand le Pr. Schell dit: « Pourquoi doit-il être antichrétien à notre époque de réaliser une alliance féconde entre la philosophie des temps modernes, progressive, approfondie et élargie, et la foi en la révélation?! », ainsi un tel point de vue entrave le progrès de l'évolution qu'expriment les faits réels. Il crée entre les disciples loyaux de l'Église et ses opposants loyaux, un groupe intermédiaire, qui empêche la confrontation et repousse la décision. Les adeptes de la pensée libre préfèrent le Pape plutôt que le Pr. Schell. Là où ils disent « oui », le pape dit « non ». Et c'est bien ainsi. Et le pape a parfaitement le droit de le faire. Il est infaillible en toutes choses qu'il annonce *ex cathedra*. Qui parle sur le catholicisme n'a qu'à s'en tenir uniquement au pape. Depuis que l'infaillibilité est devenue un dogme, cela doit être reconnu. » —

Ainsi Steiner voulait-il donc abandonner la vieille conception du monde christique devenue caduque, à elle-même et à ses représentants réactionnaires, afin que le processus de pétrification à laquelle elle est soumise ne soit pas inutilement arrêté et que le combat décisif puisse avoir lieu le plus tôt possible. Cette réaction puissante ne pouvait être surmontée que par un tout aussi puissant « révolutionnement des esprits », comme il s'exprime à ce sujet [Voir les auto-références de Steiner à ses conférences: « *Les courants principaux de la littérature allemande depuis l'époque de la révolution (1848) jusqu'à nos jours* » dans l'hiver 1897-98 dans la « Libre Société Littéraire Berlinoise », « *Magazin* », 1897, N°50. 1898, N°3, 4, 6, 8, 13, 32 (Chronique). Voir aussi « *Magazin* », 1899, N°11: « *Au sujet de la littérature consacrée à la question des femmes* » entre autres.]. Toute son action, en tant qu'écrivain et conférencier est d'abord dirigée sur cette révolution spirituelle par le penser moderne et scientifique qu'il poursuit jusqu'à ses dernières conséquences.

14. Adversaires extérieurs et adversaires intérieurs

Si on lit maintenant superficiellement les écrits de philosophie et de science spirituelle de Steiner et qu'on les compare de manière pédante les uns aux autres, il s'ensuit nécessairement des méprises d'un côté comme de l'autre. Car qui chemine comme Steiner sur une voie aussi « personnelle » et originale, celui-là ne convient pas aux conceptions du monde facilement caractérisables par des slogans de routine des sectes ou des partis, et pour lui de tels malentendus auxquels il se heurte de la part des censeurs activistes et unilatéraux des partis vont de soi, lorsqu'il leur remet sous le nez leur propre sorte d'esprit.

La caste philosophique se scandalise de lui, parce qu'il a bousculé de son trône leur chef, le « grand Kant » et qu'il a défendu contre elle leur ennemi juré, le moniste Häckel. La guilde moniste à son tour a fait l'objection que Steiner n'était pas dans la disposition d'esprit d'en rester avec elle au même point, et que, au lieu d'en rester comme eux à leurs rudiments élémentaires, il cheminât bien au-delà et s'efforçât de faire valoir la doctrine de l'évolution, au sens d'une **conformité spirituelle avec l'esprit allemand de Goethe**, sur l'interprétation anglosaxonne et matérialiste de Darwin

depuis 1883. Face à ces deux remarques justes, il a « chanté faux et perdu son temps ». La **caste théologique** des pharisiens et des scribes des deux confessions voit finalement en Steiner un rival dangereux, qui leur gâte sinistrement le métier avec son renouveau du christianisme par la science spirituelle, si bien qu'elle doit redouter de devenir un jour tôt ou tard superflue. La diffamation, avec laquelle on opérait de ce côté jusque là contre Steiner, selon laquelle il s'efforçât de combattre le **christianisme** et de mettre à sa place un « succédané bouddhiste », ne pouvait plus tenir, à présent qu'il avait rompu toutes relations avec la « Société théosophique », qui était, il est vrai, d'orientation hindoue et bouddhiste. Seuls les jésuites s'en tenaient encore à cette calomnie et avançaient des mensonges « gros comme le poing » pour faire prendre fondamentalement en dégoût Steiner et les siens à la communauté des croyants [Voir Albert Ailinger S. J.: « *Existe-t-il une pérégrination des âmes? Vulgarisation sur la Théosophie et l'Anthroposophie* »]. Et les **théosophes** de cette ancienne orientation, à leur tour ne purent pas s'empêcher d'exclure de leur cercle, en 1913, le Secrétaire général de la section allemande de la Société théosophique, poste que Steiner occupait depuis 1903, parce qu'il avait puissamment grandi et dépassé la présidente de la Société, Annie Besant et qu'en outre il n'était pas enclin à danser, sur le sol allemand, au son de son pipeau anglo-oriental. Pareillement, les **vieux bonzes politiques** du parti socialiste des trois classes adoptaient une attitude de refus vis-à-vis de Steiner. Pour les nobles traîneurs de sabre et capitalistes bourgeois, qui voyaient en lui un dangereux **communiste**, il était constamment une bête noire. Mais il n'était pas moins abhorré non plus par les communistes, parce qu'il avait pour « mécènes » des bourgeois et des nobles, et qu'il avait rejeté la « lutte des classes » [Voir « *Der Spartakist* » n° 8 du 3 juin 1919: « *Travailleurs, ne voyez-vous pas encore que le chemin de ce nouveau prophète est un cul-de-sac? Il ne veut pas de la lutte des classes; déjà pour cela, il ne doit même pas en parler, parce que ces auditeurs, amis et mécènes, sont des bourgeois...* »] Et la majorité des socialistes tièdes, qui ne savaient pas eux-mêmes ce qu'ils voulaient, se tenaient éloignés du mouvement de renouveau social de Steiner, parce qu'entre celui-ci « et les communistes », une seule fois et pour un temps bref, s'étaient établies « d'étroites relations » et parce que ce mouvement suivait « des objectifs » qui « ne pouvaient mener finalement qu'à la domination d'hommes de lettres selon le modèle munichois » [Confédération du Württemberg des Associations d'employeurs E.V., du 31 mai 1919, lors de sa réunion de section à Stuttgart.].

De cette manière tous les membres des partis de toutes les « colorations » possibles ont trouvé quelque chose à redire sur l'œuvre de grand style et de domination universelle de Steiner; et même, on ne peut pas non plus accorder de non-lieu à une partie de ses propres « adeptes », ce qui ne devait être que trop concevable, étant donné que toutes les conditions préalables leur faisaient défaut pour une parfaite compréhension de leur maître. Et ces conditions se fondent dans la pleine expérience des phénomènes de fermentation de l'époque au sein de l'âme. Qui n'a jamais été touché au plus profond de lui-même, qui ne s'est jamais violemment scandalisé des anciens rudiments moraux de la culture du passé et qui s'est maintenu, avec Häckel et Nietzsche, solidement implanté sur le terrain de « l'histoire naturelle de la création » et loin « au-delà du bien et du mal », celui-là, aujourd'hui, ne peut plus comprendre ni le philosophe, ni l'anthroposophe Steiner, comme il pourrait être compris, à celui-là la carte de la Société anthroposophique ne lui sert de rien, parce qu'il ne reste encore que ce qu'il est, même si, superficiellement, il reconnaît l'enseignement de la science spirituelle ; il doit malgré tout, si cela importe, se révéler impropre à la collaboration aux grandes tâches du prochain futur, justement **parce que** les conditions préalables lui font défaut pour cela.

Ce manque, ne s'était déjà que trop péniblement fait ressentir au sein de la Société anthroposophique elle-même. Qu'il soit seulement signalé ici qu'une grande partie de ces « adeptes » n'avaient pris que peu, voire même pas du tout, connaissance des écrits philosophiques de Steiner et, même quand cela se produisait, ils n'avaient aucune compréhension à leur apporter. Il y avait naturellement deux raisons à cela : d'abord, l'absence de formation scientifique et donc d'aptitude à penser logiquement, et ensuite, comme on l'a déjà mentionné, l'absence de bouleversement intérieure de l'âme, face au saisissement qui s'empare d'elle devant les phénomènes de fermentation de l'époque. Il s'agit ici à maints égards d'êtres religieux, d'hommes du genre de

ceux qu'on ne fait plus, lesquels, suivant un besoin de sensations à la mode, ne voulaient que revêtir un nouvel habit, mais se trouvaient bien loin de remettre en cause toute leur intériorité. C'est la raison pour laquelle les enseignements théosophiques de Steiner, qu'ils laissaient agir sur leur âme de sensibilité à la manière des révélations religieuses, des dogmes d'Église, leur étaient énormément sympathiques, alors que les cours sur la théorie de la connaissance et l'éthique du même Steiner, qui s'adressaient à leur âme d'entendement sous-développée, devaient leur sembler insipides ou bien leur causer de grandes difficultés ; ils sentaient bien qu'ils ne pouvaient acquérir une juste attitude en rapport à cela, et que cela ne constituait pour eux aucune nourriture pour l'âme et pour l'esprit. Dans de nombreux cas, ces écrits étaient repoussés en donnant la raison « qu'ils provenaient de la première période immature de Steiner », dans laquelle, « encore avec Häckel et Nietzsche, il combattait le christianisme et la morale commune à tous les hommes bons » ; on ressentait l'existence de tels écrits comme très contrariante et on les aurait même préférentiellement fait disparaître du monde, si l'on avait pu. Mais comme ce ne fut pas ce qui arriva, on essaya, ici ou là d'avoir recours à une autre tactique, on les mettait « allègrement et gaillardement à l'étalage », mais... on les plaçait, là où l'on pouvait, toujours, en dessous, ou derrière ce qui était occulte. En général, cependant, on s'en tenait « aux œuvres plus tardives et plus matures de Steiner », à sa *Théosophie* et à sa *Science de l'occulte* et tout particulièrement aux cycles de conférences privées ; c'était là de la bonne alimentation, puisqu'il ne suffisait que d'avoir l'assiduité juste nécessaire pour que le pigeon de sagesse rôti vous tombât directement dans la bouche, une bouche qu'il suffisait à peine d'ouvrir, non sans que, souvent, on le laissât quand même s'échapper en baillant. Qu'il ne puisse le moins être question d'un « changement » des jugements de Steiner, d'un « revirement » de ses idées, que bien plus, sa philosophie soit conçue « comme une **saine** substruction de la théosophie », dans laquelle pas même **un** étré sillon ne dût devenir entre-temps indéfendable, c'est ce sur quoi insiste Steiner lui-même (1909) dans la préface de la seconde édition de son petit essai paru en 1888 sur « *Goethe père d'une esthétique nouvelle* ». Celui qui ose cependant affirmer cela et se voit forcer de découvrir des contradictions inconciliables, des revirements et des ruptures, entre autrefois et maintenant, ne peut précisément pas entrer dans le monde universel des idées de Steiner sans idées préconçues, celui-là a d'avance pris Steiner de travers, celui-là devrait le laisser poursuivre son « propre chemin » seul et se rediriger avec **Max Seiling** vers l'Église catholique.

Les écrits de Steiner ne sont réellement pas une nourriture spirituelle pour de « braves chrétiens et philistins » (Steiner), ceux-ci doivent en effet fondamentalement leur pourrir l'estomac. Ce qui s'y trouve est quelque chose dont on peut affirmer, avec le *Zarathoustra* de Nietzsche, (De l'homme supérieur », chapitre 6 : « Mais ceci n'est pas dit pour de longues oreilles. Chaque parole n'appartient pas non plus à chaque gueule. Ce sont des choses fines et lointaines : auxquelles les imbéciles ne doivent pas s'agripper ! » — Mais à quoi les imbéciles ne s'agrippent-ils pas ? — Que l'on considère avec soin à présent, — dit l'adepte détaché Erich Bamler dans son acte d'accusation contre Steiner, — que j'avais joui d'une éducation très chrétienne, et que je m'étais représenté sous le concept de « divin » réellement quelque chose de divin et aucune trame anthroposophique. » Et de Max Seiling, j'en ai déjà parlé dans mon précédent ouvrage, en disant qu'il a surmonté le « pseudo-catholicisme anthroposophique », comme son éditeur désigne la science spirituelle de Steiner, et qu'il est bienheureusement revenu dans le giron de l'Église, hors de laquelle il n'y a point de salut. Il est désormais parvenu à la « conviction », « que le vrai salut n'est à rencontrer que dans l'Église catholique ». Et que cela lui procurait « un grand soulagement libérateur », à la fin de son pamphlet chrétien contre Steiner, de pouvoir confesser ainsi publiquement son « retour au catholicisme ». — L'éditeur de Seiling, Wilhelm Heims, qui s'est distingué aussi comme écrivain dans la chasse à courre lancée contre Steiner, remarque dans la conclusion de Seiling, entre autres : « Sont pareillement tombés dans le mouvement anthroposophique avant d'être repoussés par son faux christianisme, des chrétiens protestants (comme Bamler, un exemple éclatant qui a pris les devants, *nda*) et qui sont revenus ensuite à l'Église protestante avec grand profit. Mais celui qui, ne croit pas pouvoir se priver de spéculations métaphysiques (!), peut rencontrer dans la mystique chrétienne l'accomplissement de son ardente aspiration particulière, sans courir le danger, de tomber dans les

égarements de la théosophique novatrice et récente. » Heims observe encore expressément, qu'à présent Seiling, « après avoir retrouvé, hors de la confusion anthroposophique, le chemin de sa bonne vieille (mère... *ndt*) Église... tout en n'étant pas un opposant au protestantisme », se présente bien « résolument en faveur de ce qu'il caractérise comme le vrai catholicisme ». C'est-à-dire, pour préciser le — jésuitisme! — On peut se représenter la joie des jésuites, au retour de cette brebis qu'ils croyaient perdue. Ce surcroît d'énergie apportait de l'eau au moulin contre Steiner, ce qui a été très perceptible depuis le départ de Seiling. Eu égard à ce pas de clerc de Seiling, on souhaiterait adresser le mot de Hebbel à Steiner : « Quand un homme vulgaire rompt avec toi, il a aussitôt après coup autant de nouveaux amis que toi tu as d'ennemis. » —

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur le cheminement d'évolution spirituelle suivi par Seiling, on y observe quelque chose de très caractéristique, à savoir, qu'à la vérité, il n'est jamais sorti de « l'hésitation » et de « l'étonnement ». Sa première surprise de jeunesse concerne le « maître de Bayreuth », vis-à-vis duquel, l'actuelle pupille jésuite devait effectivement rompre aussi sa loyauté à Spire ; car le christianisme germanique de Wagner, comme l'a souvent démontré Seiling, est inconciliable avec « toutes ses absurdités de la dogmatique d'Église, qui ont même fourni l'occasion à Luther de parler, dans ses propos de table sur la religion chrétienne, comme d'une « extravagance », pour le catholicisme romain [*Qui était Christ?*, 1915, p.52]. Après que Seiling eut rassemblé des « perles de la conception pessimiste du monde » et des « graines de sagesse pessimiste », et qu'il les eut enfilées très proprement sur son cordon comme autant de « sages règles de vie » en vue de sa prochaine réorientation d'esprit en réponse à la question « Que ferai-je demain ? » —, il découvrit un « nouveau messie » dans la personne du philosophe de la région du Main, qui le plongea dans le plus sublime étonnement par son pessimisme pratique et... son suicide ; il ne devint à vrai dire que son apôtre théorique. Alors les esprits spiritistes l'approchèrent et le rendirent de nouveau « tétanisé d'étonnement » ; il devint aussi leur apôtre et les conduisit à Häckel pour une rencontre mortelle, mais qui se déroula parfaitement sans danger... pour Häckel. Qu'il y rencontra Goethe en tant qu'intercesseur spiritiste, cela va sans dire.

Du spiritisme à la théosophie anglaise d'inspiration hindoue il n'y eut alors, tout comme il n'y a aujourd'hui encore, qu'un pas. Mais Seiling, qui fixait toujours son attention sur de grandes choses, se maîtrisa et n'en fit rien. Le tapage de Blavatsky ne pouvait pas lui en imposer. « L'expérience que je fis auparavant au sujet de Madame Blavatsky et de la doctrine défendue par elle, confesse lui-même Seiling [*Théosophie et christianisme, un avertissement pour ceux qui veulent s'instruire sur la théosophie* » 1910.], ne m'a pas incité à m'approcher plus du mouvement théosophique. Je ne fus que **déconcerté** (!) d'apprendre que la direction de ce mouvement en Allemagne avait été prise en mains par le Dr **Rudolf Steiner**. Comme la portée de cet homme était relativement peu connue, qu'il soit dit d'abord l'essentiel sur lui. » — Suit ensuite un hymne de louange à Steiner et à son œuvre. Seiling avait donc de nouveau trouvé un « messie » en Steiner, et il entra fanatiquement dans l'arène comme son apôtre. Seiling honora la grande importance de la science de l'esprit dans le renouvellement des Mystères chrétiens comme quelque chose d'essentiel. « Allumer sur ce point un puissant flambeau », tel était le service de ce grand homme grâce auquel il avait fait (p.37) « l'effort le plus accompli pour surmonter le pessimisme », du « Messie » avec lequel, entre temps, Seiling avait rompu sa fidélité. La phrase de la page 39 résonne curieusement aujourd'hui: « Avec ce qui précède, on ne veut faire aucune propagande en faveur de la théosophie, puisqu'en aucune façon il n'importe à celle-ci d'avoir le plus grand nombre d'adeptes possible, si ceux-ci ne sont pas encore mûrs pour cette conception du monde. On ne voudrait plutôt ne fournir que des éclaircissements et d'un autre côté, à vrai dire, des indications aussi pour celle-ci, qui exigeraient un approfondissement et un consolidation que les religions exotériques, systèmes philosophiques et résultats de la recherche en sciences naturelles seraient capables d'offrir. » Si Seiling s'était d'abord mieux informé, avant d'essayer d'informer les autres, alors cette désillusion avec Steiner lui aurait été épargnée, et il aurait trouvé « l'approfondissement » et la « consolidation », auxquels il aspire, **sur-le-champ** dans toutes les religions exotériques qui veillent pour le mieux au salut égoïste de son âme. Il se serait épargné aussi ce détour qui remue autant de fange sur l'anthroposophie. Lorsque ensuite (en 1915), l'écrit de Seiling « *Qui était Christ?* » parut, par lequel il pensait prendre fait et

cause de manière intensive, de nouveau comme un apôtre, pour Steiner, il fut de nouveau « déconcerté » d'essayer le refus que cet ouvrage fabriqué de toute pièce entraîna de la part de Steiner. Il faut dire qu'en Seiling, transparait toujours et encore comme un fantôme l'ancien spiritiste, qui ne put ici encore se retenir d'expliquer ce qu'on appelle les phénomènes miraculeux, qui sont en rapport avec la personne du Christ, comme de banals phénomènes spirites. Si Seiling s'était lui-même mieux informé sur la science de l'esprit, durant les années où il était allé à l'école de Steiner, il n'aurait pas été possible pour lui de présenter à cet homme sa sagesse spiritiste de 1901 sur le christianisme. Un tel refus, l'inutile et très dorloté conseiller aulique ne put le supporter, cela lui porta « une secousse particulièrement forte » [Voir sa confession: « *Sur le cas Steiner* », qui devrait à la vérité s'intituler plutôt « *Sur le cas Seiling* » dans « *Études psychiques* », janvier 1917], après qu'au cours des ans « il avait vécu en rapport avec le nouveau « Paul », tant de choses « surprenantes » (!). — voilà ce qu'il y « avait tout au fond de l'affaire ».

Mais l'ultime **étonnement**, c'est la « Voix de l'époque », une revue jésuite de 1918, dans laquelle « le jésuite Zimmermann, le mieux instruit, démasquant aux siens dans ses essais l'Anthroposophie comme une hérésie et une voie chimérique et où il déclare finalement: « le catholicisme et l'anthroposophie se comportent l'un vis-à-vis de l'autre pour l'essentiel comme oui et non ». Seiling se vit désormais, après son déraillement anthroposophique qui avait révélé son immaturité pour cette conception du monde, « renvoyé à l'entremise de cautionnements de toutes sortes » qu'il ne trouva « nulle part plus multiples » et « aussi imposants », « qu'au sein de l'Église catholique ». Il considéra « comme une circonstance miraculeuse », qu'un écrit jésuite lui tombât dans les mains alors qu'il était « justement sur le point », de « se détacher totalement de l'anthroposophie ». L'étude de cette nouvelle littérature, « dont la connaissance de fond et l'objectivité de l'auteur déclenchèrent mon **étonnement** (!) », apporta à la brebis anthroposophique égarée « la conviction de plus en plus affirmée que le vrai salut n'est uniquement à trouver que dans l'**Église catholique** ».

15. Personne et cause

Nous sommes restés plus longuement sur ce « cas Seiling », parce que c'est carrément un cas d'école typique qui éclaire de façon éclatante la psychologie des adversaires de Steiner, particulièrement celle de ses « adeptes déchus ». On voit ici comment Seiling n'attribue que bien faussement à Steiner aussi sa **propre absence de fidélité** vis-à-vis d'hommes et d'idées et ses **propres changements**, revirements et ruptures, à un Steiner dont le monde idéal s'est bien sûr significativement élargi et approfondi, mais sans jamais tomber pourtant dans l'extrême d'un passage « de Saül à Paul » comme Seiling souhaiterait le faire accroire à ses lecteurs. Mais, en fait, une **sorte d'esprit** quelque peu **géniale** est nécessaire pour concevoir l'appartenance de la philosophie de Steiner à son anthroposophie, ce lien profond qui existe entre cette saine infrastructure épistémologique avec l'édifice supérieur de science spirituel qui est bâti au-dessus. Cette sorte d'esprit pessimiste-spiritiste-moraliste-philistino-évangélico-catholique des Seiling qui s'égarèrent au sein de la Société anthroposophique pour y vivre en pique-assiettes ne peut naturellement pas rendre justice en aucune façon à un penseur aussi grand et universel que Steiner. Et ces parasites, qui n'ont pas encore totalement disparu dans la Société anthroposophique, aujourd'hui encore, pour autant que cela dure, gardent leur main dans leur poche, à savoir qu'ils tentent comme Seiling [Voir « *Études psychiques* », Année 1917, Cahier 1: « *Sur le cas Steiner* »] de « tenir sans cesse bien séparées la cause et la personne (de Steiner) tant que les circonstances le permettent », et cela veut dire de nouveau une science spirituelle mal comprise séparée de l'investigateur spirituel encore plus mal compris. Ce à quoi cela mène en dernière extrémité, c'est ce qu'a révélé effectivement le « cas Seiling » ; on ne bave plus seulement sur la personne de Steiner, mais on traîne aussi sa cause dans la boue, une situation déjà traitée par **Matthieu 7, 6**. Que dans ces plus hautes régions de la vie spirituelle humaine, la personne et la cause ne soient plus séparables l'une de l'autre, c'est ce qu'on a vu déjà, lors de la discussion du Mystère de Parzival, page 31, auquel nous avons opposé la papauté, et c'est bien ce qu'aurait dû savoir le wagnérien

fanatique Seiling. Le genre spirituel allemand est réellement ainsi conditionné qu'il n'estime digne à la garde du Saint-Graal que la plus **pure et sublime humanité**, alors que, selon la manière de voir romaine, le représentant du Christ sur la Terre, le pape, est lui à peine pris en considération en tant qu'**homme**. La **sainte fonction** est à séparer ici pleinement en effet de l'**homme** profane qui l'assume. Ce n'est que lorsque le pape parle « *ex cathedra-Petri* » et qu'il s'exprime à partir de son siège pontifical qu'il est infaillible ; mais ici aussi, non pas selon sa nature, mais seulement après la proclamation dogmatique à la majorité du Collège épiscopal en 1870. C'est d'une manière la plus aliénable qui soit de se représenter, non pas l'infailibilité et la sainteté d'un être humain, lequel, en tant que tel, sans préjugé de sa fonction, peut être un sac bourré de fautes et de péchés. Ce n'est pas l'**homme**, mais le **siège** sur lequel il est assis, qui est saint ; et c'est le siège qui ensuite rend sain, c'est-à-dire infaillible, l'homme sur lequel il est assis. Ce n'est pas l'homme qui sanctifie le siège, comme pourtant il faudrait l'admettre, mais inversement, le siège sanctifie l'être humain [C'est la même chose avec le sacrement du mariage: l'institution du mariage sanctifie les relations sensuelles réciproques des sexes, ils deviennent alors moraux ; le grand amour n'a pas, par contre, cette énergie sanctifiante, en lui, les relations restent immorales]. L'absurdité romaine de l'exégète de Parzival, Seiling, va si loin qu'il en a fait récemment son fondement existentiel. Qu'en aurait bien dit Richard Wagner ? —

Et ainsi croyait-il donc de tout cœur — sans même pressentir à quel point fortement — cet adepte de Steiner sur le point de se détacher qui s'en tenait toujours aux révélations de l'Église, ainsi croyait-il donc pouvoir séparer à présent ici aussi l'**être humain** de sa **sainte fonction**. Toutefois il devait bien vite en venir à l'idée que les circonstances dans le catholicisme, dont il ne s'était évadé que trop prématurément, ne sont naturellement pas sans plus transposables à l'anthroposophie. Ici la personne et la cause dépendent le plus profondément l'une de l'autre, et l'on n'a pas compris la **cause**, tant qu'on croit devoir trouver encore à redire sur la **personne**. La cause est entièrement remise à la personne de son fondateur, elle tient avec et elle lâche avec. Seiling croyait en la **cause** de Steiner avec exactement le même besoin d'autorité, qu'il croit à présent dans le dogme de l'Église catholique, dans les affirmations des jésuites, aux mains desquels il se trouve maintenant. S'il n'avait pas cru seulement en la **cause** de Steiner, mais s'il **l'avait travaillée en lui par la pensée**, cette cause, comme Steiner le réclame de ses élèves, il n'aurait pas dérapé ainsi sur la mauvaise pente avant de glisser dans l'abîme de l'Église catholique, qui aimerait bien englober la totalité du mouvement anthroposophique, afin que le Mystère du Christ vivant ne devienne pas manifeste.

Que la cause **ici** se tienne et cède avec la personne, Seiling le ressentit bientôt car, plus la personnalité de Steiner lui apparaissait profane, d'autant moins avait-il la capacité de sauvegarder la cause en laquelle il avait cru si loyalement ; il ne lui fut d'abord certainement pas facile de profaner aussi celle-ci, mais après qu'il a trouvé appui et soutien chez les jésuites, les noirs, à présent, ce n'est certainement plus si difficile pour lui « d'obscurcir le rayonnant et de traîner le sublime dans la boue ». Si donc quelqu'un ici a fait le bond de « Paul » à « Saül », pour revenir après à « Paul », c'est bien Seiling lui-même, qui a changé de conception du monde comme de veste. — Le cheminement inverse, à savoir appréhender par la pensée l'intangibilité de la personne à partir du caractère sacré de la cause, qu'elle seule ici peut mener au but, est devenu impraticable pour un penser et un sentiment décadents, comme ceux qui règnent dans le catholicisme, précisément parce que l'Église jésuite a implanté dans le spirituel ce dualisme anti-allemand de la personne et de la cause. Richard Wagner, pour lequel Seiling aurait traversé effectivement le feu — s'il ne brûlait point — a déjà revendiqué ce monisme allemand de la personne avec la cause en tant qu'artiste allemand et cela vaut bien plus pour les Mystiques allemands du Moyen-Âge, comme nous l'avons montré dans les premiers chapitres de cet ouvrage, et encore plus pour l'investigateur spirituel allemand de notre époque. « La séparation de l'artiste de l'homme » — dit Wagner — « est tout aussi impensable que la séparation de l'âme du corps : jamais un artiste ne pourrait être aimé, ni son art ne pourrait être compris, sans que toujours — au moins inconsciemment et involontairement — il fût aussi aimé comme homme et que sa vie fût aussi comprise avec son art ». —

Mais pour comprendre la sorte d'esprit et le caractère surhumains d'une grande et forte personnalité, on ne doit pas utiliser l'échelle de mesure de la moralité moyenne et grégaire, à savoir on doit lui être con-génial, sinon on court le danger, non seulement de trouver petite et insignifiante la grandeur d'une telle individualité, mais même mauvaise et condamnable au plus haut degré. Cette sorte de jugement des grands hommes doit nécessairement mener à leur crucifixion et avec cela à la crucifixion du progrès de la culture et d'un futur meilleur, si ceux-ci, en défiant la « résistance du monde abruti » ne parvenaient pas à toutes fins à conquérir leur place au Soleil. « Pour autant que j'ai compris : si l'on avait rendu la naissance des grands hommes exceptionnels indépendante de l'agrément des innombrables autres hommes (en admettant que ceux-ci fussent quelles qualités appartiennent à la grandeur et, en même temps, et à quels coûts toute grandeur se développe) — eh bien!, il n'y aurait jamais eu un seul grand homme. Que le cours des choses chemine **en toute indépendance** de l'assentiment de la masse, voilà pourquoi quelques rares hommes stupéfiants ont pu se glisser furtivement sur la Terre » [Nietzsche: « La volonté de puissance », IV^{ème} livre, p.885]. Dans les Seilings de notre temps, se répète seulement ce que les pharisiens et les inquisiteurs firent aussi autrefois. Au bourgeois philistin le caractère du **génie** apparaît déjà si amoral en de nombreux points que l'on peut parler avec Nietzsche d'une « amoralité typique au génie » et combien plus encore est-ce le cas de l'**initié**, qui s'élève d'autant plus haut au-dessus du génie que le type de caractère du génie dépasse déjà celui du philistin. La sorte de caractère de l'initié, qui porte en elle « l'amoralité typique du génie », comme les mathématiques supérieures comprennent les mathématiques inférieures, doit pour cette raison apparaître au philistin comme le mal à la plus haute puissance, et c'est la raison pour laquelle il haït donc son porteur de tout temps comme son ennemi mortel et tenta de lui nuire par tous les moyens. Christ dut apparaître aux pharisiens juifs comme amoral au plus haut degré, parce qu'il progressait d'un grand pas au-dessus de leurs concepts moraux qui s'exprimaient dans l'étroitesse de leurs cœurs et de leurs commandements et lois, tandis que Lui franchissait allègrement les chausse-trappes qu'eux avaient posées à sa grandeur surhumaine afin qu'elle s'y empêtrât.

Steiner lui-même distingue deux situations de fait morales, une habituelle et une inhabituelle, à savoir une philistine, qui se trouve en deçà et une géniale qui se trouve au-delà du bien et du mal courant. En se rattachant à un verset de la Bhagavad-Gita qui dit du « sage, qu'il ne peut plus ni se tromper, ni pécher », Steiner explique [*La Mystique*, p.16]: « Semble-t-il se tromper ou pécher, alors ses idées ou ses actions doivent être éclairées d'une lumière devant laquelle plus aucune erreur plus aucun péché n'apparaît comme tel à la conscience ordinaire ». L'erreur apparente ou le péché apparent de l'initié Steiner, que Seiling croit devoir juger comme **réel(le)**, n'est donc telle ou tel qu'elle doit être percée à jour avec justesse seulement par une conscience inhabituelle ou géniale, qui se trouve au-delà du bien et du mal dans lesquels se tient celui qui juge, alors que la conscience ordinaire de l'homme de morale moyenne doit complètement être défaillante ici et qu'elle doit donc autant que possible crucifier ou brûler Steiner.

Dans la seconde des deux situations déjà mentionnées, sur les essais de ses détracteurs, rédigés dans une méprise totale manifestant même de l'hostilité et parus dans « *l'Avenir* », Steiner s'est exprimé parfaitement nettement et clairement dans le sens de sa « Philosophie de la Liberté », sur les « anciens et nouveaux concepts moraux » ainsi que sur les idées et les actes des grands hommes. Sur Steiner lui-même, c'est-à-dire sur ses actes propres au sein de la Société théosophique puis anthroposophique, sur son comportement à l'égard des membres, les phrases suivantes de janvier 1893 rendent tout compréhensible et réhabilitent en même temps la conscience inhabituelle des individualistes éthiques ou des évolutionnistes sociaux. Après avoir caractérisé les divers points de vue et situations moralistes pointilleuses comme unilatéraux, il poursuit le développement de son point de vue individualiste et évolutionniste. Les « individualistes ou partisans socialistes de l'utilitarisme », qui font dériver des normes à suivre de « la nature du détail ou de l'ensemble, commettent les « même fautes » que les sectateurs du concept de devoir : ils ne prennent pas garde au fait que toutes les règles et lois générales se manifestent comme des fantômes sans valeur, lorsque l'homme se trouve à l'intérieur de la réalité vivante (comme au sein de la Société théo- ou anthropo-sophique [les parenthèses sont de l'auteur, *ndt*]) Ces lois sont des abstractions, les actes

s'effectuent, eux, toujours dans des conditions concrètement déterminées. Bien peser les diverses possibilités et choisir, le cas échéant, la plus pratique (c'est-à-dire la plus féconde et non la plus morale), cela nous convient quand il s'agit d'agir. Une personnalité individuelle se trouve en face d'une situation parfaitement déterminée et doit prendre une décision pertinente selon la mesure de la chose. C'est alors que dans ce cas-ci une action se révélera parfaitement juste parce que égoïste, pour ce cas-là, au contraire parce que altruiste ; parfois on prendra en compte l'intérêt de l'individu, une autre fois celui de la communauté. Ceux qui s'adonnent unilatéralement à l'égoïsme, ont tout aussi tort que les panégyristes de la compassion. Car ce qui se trouve plus haut que la perception du propre bien-être ou de celui de l'autre, c'est l'examen qui permet de savoir si l'un ou l'autre est le plus important dans les circonstances données. Lors de l'action, ce n'est absolument pas le sentiment qui importe en premier lieu, ni ce qui est personnel, ni ce qui est altruiste, mais c'est le **jugement** juste sur ce qu'il convient de faire. Il peut se présenter que quelqu'un considère une action comme juste et qu'il la réalise en opprimant les plus fortes émotions de son sentiment (comme le chirurgien en pleine opération ou l'initié devant l'épreuve et les épreuves qu'il a à faire subir à son élève). Comme à présent, un jugement absolument juste, cela n'existe pas, mais que toute vérité n'a qu'une validité conditionnée, qui est indépendante du point de vue de celui qui l'exprime, aussi le jugement d'une personnalité sur ce qu'elle a à faire de mieux dans un cas déterminé, correspond-il aux relations particulières qu'elle entretient à ce moment-là avec le monde. (Mais étant donné, à présent, que la personnalité d'un initié se trouve dans une relation parfaitement extraordinaire avec le monde, elle devra également avoir un jugement parfaitement inhabituel ou extraordinaire, sur ce qu'elle doit faire dans un cas déterminé.) Dans exactement la même situation deux hommes agiront donc différemment, parce que sous l'effet de leur caractère, de leurs expériences et de leur culture, ils se feront des concepts différents sur ce qu'est leur devoir dans une situation donnée. (Cela signifie que l'homme supérieur devrait se faire un concept entièrement différent, sur ce qu'est sa tâche dans un cas donné que celui que s'en fera un homme du troupeau de ses adeptes qui croient en lui et qui, tôt ou tard, se détachera de lui.) Celui qui considère que le jugement sur un cas concret est ce qui fait autorité en matière d'action ne peut parler qu'en faveur d'une conception individualiste de l'éthique. Pour la formation d'un tel jugement seul aide le regard juste dans une disposition donnée et aucune norme (morale) déterminée et fixée. Les préceptes généraux ne peuvent être que dérivés des faits par lesquels l'action (féconde) de l'être humain ne devient d'abord que des actes **réalisés**. »

Et l'on doit rendre justice aux seuls esprits révolutionnaires qui peuvent être à l'origine de ces faits en tant que nouvelles créations au sein de la culture spirituelle et de celle du caractère, alors que les âmes réactionnaires ne pourraient que se briser leurs dents pourries en s'y risquant.

16. Anthroposophie et catholicisme

La parution en 1916 du mensuel « *Das Reich* », édité par l'élève catholique de Steiner, Freiherr von Bernus, donna le premier choc à la confrontation entre anthroposophie et christianisme, une opportunité aussitôt saisie par le jésuite Zimmermann, contre laquelle le boursier Ludwig Heilmaier prit à son tour position dans la « *Allgemeine Rundschau* ».

Bernus, le Schell anthroposophe, qui aurait trop volontiers lié fraternellement son catholicisme à l'anthroposophie et celle-ci de nouveau avec son catholicisme, non pas seulement pour lui, à titre privé, ce à quoi il n'y eût rien à redire, mais pour tous, catholiques et anthroposophes, Bernus, donc admit la réclamation de Heilmaier et réaffirma dans le numéro suivant (Livre 3, 1916) son catholicisme anthroposophique ou bien son anthroposophisme catholique de la manière suivante : « La science spirituelle n'apporte rien qui contredise fondamentalement le système de l'Église catholique. Sinon que là où l'Église exige simplement la foi, la science spirituelle va plus loin et indique la voie vers une connaissance au-delà des sens. » —

Que Heilmaier, au nom de son Église, doive énergiquement s'opposer à ce manque de discrétion anthroposophique et catholique mal orienté de Freiherr von Bernus, et qu'il ne veuille ni ne doive

rien savoir d'une telle confédération, cela va bien sûr de soi pour qui connaît cette affaire. Car les affirmations de Bernus prouvent qu'il s'est mépris, soit sur la science spirituelle, soit qu'il n'a aucune connaissance du système doctrinal de l'Église catholique, ou bien encore qu'il se fait des idées entièrement fausses sur les deux. Par contre, Heilmaier, sait ce qu'il veut, lui, comme le cardinal Rauscher et le jésuite Zimmermann selon lequel, en connaisseur bien orienté de son Église catholique, ces deux directions spirituelles sont les plus extrêmes qui soient surtout imaginables. Bernus dit : « le système doctrinal de l'Église catholique », cela, je vous prie d'y faire bien attention. Mais cet « édifice doctrinal » de l'Église renferme pourtant la doctrine de la condamnation éternelle aux enfers des incroyants et la béatitude céleste éternelle des croyants, après cette vie terrestre-ci ; la doctrine de la virginité physique de la mère Marie ; la doctrine du pardon des péchés par le premier bon prêtre venu ; la doctrine de l'immortalité personnelle ; la doctrine de la représentation du Christ sur la Terre par le pape et l'éternelle illumination de celui-ci par l'Esprit saint, lequel le préserve, à tout moment, de l'erreur dans tout son enseignement de la foi et de la morale ; la doctrine de la transformation du pain et du vin en corps et sang du Christ par le prêtre lors de la messe ; la doctrine de l'absence de l'esprit en l'être humain, qui fut proclamée lors du huitième grand concile œcuménique de Constantinople, en 869, et qui a ainsi apporté le matérialisme, non seulement dans la religion, mais aussi dans la philosophie et les sciences naturelles, et ainsi de suite, pour ne citer que quelques-unes parmi la centaine de doctrines erronées tirées du système doctrinal de l'Église catholique. Donc, la science spirituelle qui, pourtant, enseigne la réincarnation constante de l'**esprit** et seulement un cours passage dans les *kama-loka* et *devachan*, après chaque vie terrestre, qui refuse le plus résolument aussi les enseignements doctrinaux erronés de l'Église, mentionnés plus avant et qui a essentiellement d'autres connaissances à mettre à leur place, cette science spirituelle donc, ne se tiendrait pas fondamentalement en contradiction avec la doctrine de l'Église ? — Cela donne encore à penser. Et tous les orthodoxes, les anthroposophes, infectés par le catholicisme, réagirent alors avec étonnement à cette toute dernière révélation de Freiherr von Bernus. Là où l'Église donc, exige « simplement la foi », à savoir dans tout ce qui dans cette doctrine est une insulte à la connaissance de la science spirituelle, là, la science spirituelle, elle, montre le « chemin vers la connaissance suprasensible » de cette même doctrine. Voici donc, en bon français, le contenu concret et limpide de cette proposition bernusienne.

Mais voici maintenant que l'on assiste à un petit menuet de funambule. Herr von Bernus peut en effet parfaitement « sauter », de l'Église catholique décadente et de son édifice doctrinal corrompu, il saute, donc, par une astucieuse proposition aux : « mystiques, voyants et initiés de tout temps et tous peuples ». Les partisans de Seiling, au sein de la Société anthroposophique ont alors sauté de joie eux-aussi avec lui et ils ont trouvé tout cela parfaitement en ordre. Mais pour celui pour qui la théorie de la connaissance et la « Philosophie de la Liberté » sont un jour passés dans sa chair et son sang, comme, l'auteur de cet ouvrage, pour celui-ci donc cet art de la cabriole dans des questions aussi sérieuses et aussi graves, est insupportable et là-dessus il ne peut pas se taire particulièrement quand Bernus poursuit : « Mais ce qu'elle (la science spirituelle) découvre sur ce chemin de connaissance, est la même chose, que — (le « ce que l'Église représente dans son édifice doctrinal », pense-t-on, devrait à présent suivre, mais il suit quelque chose de tout différent, voire d'opposé) — ce que les mystiques, voyants et initiés de tout temps et tous peuples ont découvert derrière le voile du monde sensible ». À vrai dire c'est la même chose, ou pour le moins approchant, car si c'était exactement la même chose, alors nous n'aurions pas besoin aujourd'hui d'un Steiner, alors effectivement, un Sankaracharya Bouddha ou un Zarathoustra, un Lao-Tseu, un Hermès ou un Moïse, un Jésus, un Paul ou un Maître Eckhart ou même les « guides » vers ces choses, nous auraient suffi, mais ce n'est absolument pas le cas car la réanimation de ces momies culturelles sans vie ne pourrait plus aujourd'hui nous faire avancer d'un seul pas sur notre chemin. Mais qu'ont-elles même à faire ces connaissances des anciens mystiques, voyants et initiés, avec l'édifice doctrinal de l'Église catholique actuel absolument décadent et corrompu, que Schiller, dans une clarté sur laquelle il ne faut pas se méprendre, appela « l'édifice pourri de la sottise », dans lequel, selon Goethe, ne pouvait prendre place qu'une « masse bornée ».

Bernus ne savait-il donc pas que c'était, et c'est toujours justement l'Église catholique qui, avec son édifice doctrinal, a mené et mène toujours un combat d'anéantissement contre les mystiques, voyants et initiés de tous les temps et de tous les peuples et que ces mystiques, voyants et initiés, quant à eux en menèrent un pareil à l'encontre de l'édifice doctrinal de l'Église et moururent en martyrs ou bien furent condamnés à l'excommunication ? — Ces esprits héroïques apportèrent vraiment beaucoup de choses qui vinrent contredire fondamentalement l'édifice doctrinal de l'Église catholique, ils eurent le courage et la bonne conscience morale, de dire leurs quatre vérités aux représentants de cette Église et de leur jeter au visage les hérésies les plus radicales, tandis qu'ils se mettaient ainsi gravement en danger. Bernus ne savait-il donc pas réellement que l'Église combat avec Lucifer et Ahrimane contre le Christ vivant ? Le catholique bien orienté Ludwig Heilmaier avait pour cela bien raison quand il disait, que la revue « *Das Reich* », si elle se fixait les objectifs de la science spirituelle, deviendrait le « théâtre des batailles d'hérésies d'un autre âge », au cours desquelles l'Église catholique finirait par avoir raison par des « combats spirituels de centaines d'années ». Un coup d'œil sur l'histoire de l'Église catholique l'aurait simplement bien renseigné là-dessus. Pourtant il poursuit: « L'Église catholique ne doit rien chercher dans la science spirituelle qui s'oppose à elle, mais bien plus, ce qui l'apparente profondément avec elle, l'alliance singulière la plus forte et la plus solidaire contre le matérialisme du temps présent ». — Schell avait aussi dit la même chose: « Est-il donc irréal maintenant, à notre époque de réaliser l'alliance féconde de la philosophie élargie, progressiste et approfondie des temps modernes, avec la foi en la révélation ?! » Une telle alliance entre anthroposophie et catholicisme n'est pas « féconde », mais carrément « effrayante » [jeu de mot en allemand entre « *fruchtbar* » (fécond) et « *furchtbar* » (effrayant, effroyable, terrible, redoutable), ndr].

Si la science spirituelle veut se rendre absolument impossible dans les cercles cultivés, elle ne pourrait rechercher meilleure alliée que celui-ci. Combatte le matérialisme avec lui, alors que la catholicisme a sur la conscience l'introduction du matérialisme depuis 869, cela voudrait dire chasser réellement dehors le diable avec Belzébuth, étant donné, comme Steiner nous l'a communiqué, que s'active pernicieusement, précisément en elle, la plus mauvaise et la plus dangereuse sorte de matérialisme qui soit. Une Église catholique, qui depuis maintenant déjà mille ans a ôté par décret l'**esprit** de l'être humain organisé dans sa triple configuration de corps, d'âme et d'esprit et ne reconnaît plus que les deux composantes corps et âme et a de ce fait donné aussi le signal à la science pour que celle-ci procède désormais à la suppression de l'**âme**, de sorte que, finalement, il ne dût rester que le **corps** seul. Et ainsi l'Église le **voulut**-elle, elle repoussa la science **consciemment** sur le plan matérialiste, en ne lui accordant encore que le droit de s'occuper du corps et ne toléra pas qu'elle eût la prétention de s'occuper de l'âme, que l'Église considère comme son domaine à elle. De cette manière, elle tenta de briser à temps la puissance de la science, afin que son autorité restât sans être ébranlée pour l'éternité. Parce qu'elle voulait être **seule maîtresse** des âmes, pour cette raison, elle renvoya et circonscrit la science au domaine du corps, ce par quoi celle-ci devait tomber dans le matérialisme le plus grossier.

La science moderne, qui avec Copernic, Kepler, Bruno, Galilée et Goethe, fut promue **conformément à l'esprit**, l'Église la ressentit comme une hérésie, elle interdit la recherche de ces hommes, tout aussi exactement qu'elle avait interdit dans les premiers siècles, l'investigation spirituelle des gnostiques et, au Moyen-Âge, l'investigation pratiquée par les mystiques. Elle ne toléra pas ce qui, dans cette investigation était **conforme au spirituel**. Des investigateurs de l'esprit et de la nature comme Origène, Maître Eckhart, Bruno et Galilée, furent opprimés durement en conséquence, brûlés et torturés. Et lorsque, plus tard, la science naturelle, par Newton, Darwin et Häckel, fut interprétée de manière matérialiste, l'Église adopta une attitude plus conciliante. — Cette science absolument ahrimanisée, que l'Église a voulu placer à côté de sa religion absolument luciférisée, n'est plus jugée aujourd'hui par elle comme hérétique, elle est absolument prise au sérieux. C'est caractéristique pour le « christianisme » de cette Église de ne reconnaître comme justifiée que la science matérialiste qui se trouve **en dessous** d'elle et qui est une pure production ahrimanienne. L'élément d'âme, se trouvant au-dessus de la matière, **au-delà** de la matière, dans un antagonisme inconciliable avec elle, l'Église veut le délimiter comme son domaine autonome de

croissance, contre toute intrusion scientifique de quelque côté qu'elle puisse venir. Du côté de la science, l'Église n'a plus à redouter une telle intervention dans son domaine luciférien sanctifié, car la science reste, pour ainsi dire, hors d'état de nuire pour ce qui est de l'âme. Comme on jette à un chien un gros os, qu'il se met à ronger ensuite satisfait dans un coin, l'Église jeta aux chercheurs de la nature la **matière** la plus grossière, pour qu'ils y plongeassent leurs dents et en oubliassent l'**âme pendant ce temps-là**, sur laquelle, effectivement, avec l'aide de la prêtrise, elle fut seule en situation de pouvoir et de devoir aller chercher des explications. Ce **dualisme** d'une science matérialiste et d'un mysticisme religieux, l'Église le revendique, c'est son œuvre ; malheur à qui tente de le surmonter et lui opposer le **monisme** d'une **science spirituelle** qui règle définitivement son compte, non seulement au matérialisme ahrimarien, mais aussi au mysticisme luciférien de l'âme.

Häckel n'aurait jamais pu donner une empreinte matérialiste aux **sciences naturelles**, si auparavant l'**Église** n'avait pas interprété la **Bible** d'une manière matérialiste. Le matérialisme scientifique est loin d'être aussi toxique pour la culture, que le matérialisme religieux, un matérialisme qu'a provoqué l'Église par son interprétation dépourvue d'esprit et même contraire à l'esprit des Mystères chrétiens. Que l'Église, par ce partage du travail pour ce qui est du traitement de la nature et de celui de l'âme, dût nourrir un opposant, qui pourrait s'avérer un jour dangereux pour elle en décrétant le rejet de l'élément de **vie en l'âme**, cela elle ne l'avait pas encore laissé échapper. Ainsi le mal s'est-il creusé sa propre tombe. Mais bien loin de cette science de la nature, qui se limite au corps, l'Église a bien plus à redouter d'une science spirituelle, qui s'élève dans les hautes sphères de l'esprit d'une manière expérimentale et consciente ; car celle-ci pénètre dans le vivant depuis le haut d'une manière bien plus radicale. Si aujourd'hui l'**esprit** se redresse contre l'**Église**, après que celle-ci l'eut supprimé et l'eut cru mort, c'est qu'elle doit naturellement sombrer dans une bien plus grande affliction que dans le cas où elle dut se défendre contre la matière. Contre celle-ci, il se peut que son art de combattre, de style jésuitique puisse encore tenir bon ; dans le combat avec la science de l'esprit, par contre, avec les forts opposants « d'en haut », ses armes émoussées de la foi doivent entièrement échouer. Par cela, s'éclaire donc la campagne de mensonges et de dénigrement, rapidement organisée et entreprise sous la direction jésuitique, contre Steiner et son œuvre gigantesque, en luttant côte à côte avec la science matérialiste, dans laquelle l'Église a recherché une alliance et s'est aussi découverte « très profondément en sympathie avec elle, bref, une alliée des plus puissantes et des plus particulières dans la lutte commune » contre la **science spirituelle** du présent. Tous deux se dressent également décidées contre la pénétration concrète de la science spirituelle dans les mondes spirituels, au sujet desquels on ne doit que spéculer en sommeillant sentimentalement dans des abstractions mystiques « *per analogiam* » ou bien alors se taire complètement. Ce maquignonnage avec Ahrimane devait aussi entrer dans les vues de Lucifer, pour qu'ils se protègent de leur plus puissant et leur ennemi commun le plus fort, voire mortel, le Christ. Et que l'on se représente devant son âme maintenant d'une manière vraiment vivante cette absurdité, tenue possible par Bernus, d'une alliance anthroposophique et catholique: l'alliance de la **plus réactionnaire** qui soit, l'Église catholique romaine infectée par Ahrimane et Lucifer, dans laquelle, non seulement « la plus aveugle foi du charbonnier relève la tête hardiment » (Steiner), mais plus gravement encore, dans laquelle sont à l'œuvre des forces empoisonnant la culture, ne doit rien rencontrer de contraire dans la **plus révolutionnaire qui soit**, à savoir la science spirituelle inspirée dans le Christ et dans le courant allemand rosicrucien, « mais plutôt quelque chose de profondément apparenté, l'alliée la plus forte et la plus singulière contre le matérialisme du présent », que l'Église a elle-même fait pousser comme un bouillon de culture. Non, les « représentants de cette Église « ne renoncent pas » à « marcher main dans la main avec le plus grossier des matérialisme, quand cela vaut le coup, pour combattre la science libre des temps modernes, s'appuyant uniquement sur l'observation et la raison (qui atteint son sommet dans la science spirituelle) » (Steiner).

Le jésuite Zimmermann finit par avoir raison : « Catholicisme et anthroposophie se comportent l'un vis-à-vis de l'autre pour l'essentiel comme oui et non. » Il a, de ce fait la justesse de confirmer sa phrase ronflante: « L'Église ne connaît aucun progrès ».

17. Le triomphe de la cause

Après que Freiherr von Bernus eut démontré, avec une clarté sur laquelle on ne peut se méprendre, son affinité et celle de ses coreligionnaires avec l'esprit et l'édifice doctrinal de l'Église catholique, il déclara tout à coup deux ans plus tard (*Das Reich*, 3^{ème} année, livret 4) cette affinité comme étant abolie. Freiherr von Bernus a mis du temps pour reconnaître ce qu'il aurait dû reconnaître depuis longtemps, en tant qu'anthroposophe, et qui était « patent » pour tout penseur qualifié, pour ainsi dire, à l'époque de Luther et de Goethe déjà. Il écrivit alors : « Confession et Église **n'ont pas** résisté à l'épreuve la plus difficile et ultime que le tournant du siècle leur a imposée (ce qu'il était pourtant suffisamment évident de prévoir, et c'est aussi la raison pour laquelle la science spirituelle entra en lice autour de 1900 pour prendre leur relève, justement, *nda*) leur insuffisance et leur être mort sont aujourd'hui patents (pour Steiner cela était déjà évident dans les années quatre-vingts). C'est pourquoi, même si la papauté ne s'effondre pas, suite à un mouvement émanant d'une entente des Loges, dans un délai qui n'est peut-être pas si éloigné, l'Église catholique n'éprouve que le destin mérité par l'entremise du matérialisme, un destin qu'elle s'est préparé elle-même, au bout du compte, par son compromis avec ce dernier... Son *karma*, la loi de répercussion cosmique, semble être de ne plus trouver en son sein l'élan pour le surmonter (et accueillir l'impulsion de la science spirituelle, *nda*).

Cette présentation devrait donc donner raison à la conception précédemment défendue par nous. On pourrait penser, à présent, que Bernus retirerait ses précédentes déclarations contraires et qu'il admettrait son erreur ou son fanatisme religieux. Mais pas du tout, au lieu de se frapper courageusement la poitrine, d'en appeler au « *mea culpa* » et de prier ses opposants critiques de bien vouloir lui pardonner, il change son fusil d'épaule et vitupère contre « l'esprit faible » de tout un chacun. À savoir, il donne l'explication suivante en note de bas de page : « Il est à espérer en cet endroit que notre conception de l'Église catholique soit suffisamment clairement exprimée, afin qu'un imbécile ne vienne pas saisir l'occasion de déclarer comme nous l'avons fait nous-mêmes auparavant : d'écrire « rien de contraire... », etc. dans la revue « *Das Reich* » : cette conception brûle pour de bon, « main dans la main » avec l'édifice doctrinal de l'Église catholique (que l'on fasse attention au langage imagé de cet écrivain : main dans la main avec l'édifice!! — de Bernus), d'entrer en lutte contre les sciences modernes et les efforts éthiques ». Puisse ce polémiqueur refermé sur lui-même, sur la base de nos exposés ci-dessus, saisir l'opportunité de rectifier conformément à cela son opinion quelque peu erronée sur l'étendue et la profondeur de notre prise de position vis-à-vis de l'Église catholique. » —

À présent, si Monsieur von Bernus n'avait voulu qu'être, **à la fois** plus clair et plus conséquent, dans sa prise de position aux yeux de ce didacticien refermé sur lui-même, alors cette petite opinion erronée, que l'on devait se faire sur la base d'explications inextricables sur le rapport entre anthroposophie et catholicisme, n'aurait pas pu s'installer, alors toute polémique inutile aurait été évitée. Monsieur von Bernus ne se sent pas gêné par sa « tête faible », lui, dans la conclusion de sa dissertation, deux phrases plus loin, pour prendre le parti de la fraternité chrétienne et d'en appeler aux paroles du Christ : « Celui qui est fâché contre son frère et dit : toi, bouffon que tu es, tu mérites les flammes de l'enfer. » Étant donné que « bouffon » et « tête faible » signifient la même chose, et puisque Bernus, dans sa fierté de seigneur et son manque d'autocritique, impute d'une manière injuste à un autre ce dont il aurait dû s'attribuer le tort courageusement lui-même, il mérite donc doublement à son tour les flammes de l'enfer. Le langage imagé de son opposant est à vrai dire quelque peu malheureux, mais Bernus, le poète des contrepèteries et des vers de cornet à piston, par lesquels il entonne son « prélude aux temps nouveaux », est assis de ce point de vue lui-même très bien dans une serre, pour pouvoir oser, jeter la pierre aux autres. —

Pour finir que soit encore soulignée ici la position de Bernus sur le protestantisme : « celui-ci est fini depuis longtemps » et « il n'est plus existant au plan de l'esprit », — dit-il — tandis que l'Église catholique, par contre, « aurait encore la possibilité » de se « laisser féconder à neuf » par la science

de l'esprit. Bernus dit cela sur la même page dans laquelle il évoque son « insuffisance » et son « être mort » en parlant de l'Église catholique. On voit que Monsieur Bernus ne se remet pas de la destinée de sa sainte Église ; son sang coule et il caresse des espérances cachées. Mais les faits disent autre chose. Justement du protestantisme surgissent récemment des individualités, qui « à partir des révélations et impulsions affluant de nouveau aujourd'hui par vagues spirituelles et qui se laissent féconder par la gnose du présent renaissante dans la science de l'esprit », que soient seulement nommés les pasteurs protestants les Drs. Friedrich Rittelmeyer, Christian Geyer et Hermann Heisler, dont les écrits sur Steiner sont parmi les meilleurs de ceux qui ont été produits jusqu'à présent par la science de l'esprit, avec lesquels les produits de Monsieur Bernus ne peuvent en aucune façon se mesurer. Qu'on nous montre aussi **un** seul prêtre catholique, qui soit capable de se confronter d'une manière aussi objective avec Steiner, que ces trois pasteurs protestants, qui n'ont donc même pas besoin de la sommation, qu'adressa Bernus **en vain** aux prêtres catholiques : « C'est avec une grande joie que nous aurions saluer le fait que fût écoutée par l'Église catholique cette voix d'un homme si rompu à la discipline ésotérique et si expert sur le cheminement de connaissance mystique — il doit même prendre la parole dans la revue *Das Reich* — et nous ne doutons pas que nous nous entendrions avec lui. Car la science spirituelle n'apporte rien qui contredise l'édifice doctrinal de l'Église catholique. » Malheureusement, Monsieur Bernus n'a pas pu partager cette joie, parce que la voix vivement désirée d'un tel homme ne s'est pas laissée percevoir jusqu'à présent et on ne l'entendra jamais. Mais à partir du protestantisme, des voix se font entendre que l'on ne peut plus ne pas entendre aujourd'hui. Ce fait prouve seulement que justement le catholicisme est « fini depuis longtemps » et que depuis 869, il « n'existe plus ». Quand Boos, Rittelmeyer et d'autres nouveaux élèves de Steiner parlent [*Dreigliederung des Sozialen Organismus* », 2nd année, n°7: « *Jésuites* » par le Dr. Roman Boos.] de cette « très contestable revue « *Das Reich* » sous bien des égards », dans laquelle « tout n'est pas réjouissant » [Dr. Friedrich Rittelmeyer: « *De la théosophie de Rudolf Steiner* », 1919], ils ont d'abord en vue les douloureux déraillements de ce catholicisme anthroposophique parfaitement intenable de l'éditeur. Mais ce qui trouva ici en l'occurrence une expression littéraire publique, cela suinte en maintes circonstances dans les communautés privées et cela penche plus ou moins vers le sectarisme au cœur sec et la dogmatique, à l'égard desquels Steiner avait si souvent mis en garde, mais qui aujourd'hui en est à sa toute dernière extrémité, après qu'autour de Steiner un état major de collaborateurs s'est formé, qui prend les devants à tout égard et de manière exemplaire et fait honneur à son maître. Concernant cette immaturité de nombreux adeptes, ou partisans, Rittelmeyer déclara sur la Société anthroposophique qui s'est détachée en 1913 de la Société théosophique, qu'elle sera « certes un organe bien meilleur mais rien moins que parfait pour sa [à Steiner] volonté. Qu'il y ait aussi en elle de la faiblesse humaine, cela ne serait aucune preuve contre elle [*De la vie et l'oeuvre de Rudolf Steiner. L'espoir d'une nouvelle culture* », p.27-28]. Rittelmeyer y renvoie (pp.40-41) également à la nécessité d'une « élaboration triplement fondée » de l'œuvre de Steiner, qui ouvre des « perspectives » à l'être humain, qui « révolutionnent toute son intériorité ». Si celui-ci ne rencontrait pas cette élaboration, alors, de cette « science spirituelle, la plus vaste pensée qui ait existé à ce jour, — il en ferait la dogmatique d'une âme ». Le Dr. Karl Unger s'exprima dans le même sens: « Qu'il soit ajouté, que des soi-disant adeptes dans la défense de la cause n'ont pas toujours eu la main heureuse et en cela maintes choses contribuèrent ainsi à faire naître un jugement sans pensée, philistin, il s'agit tout simplement d'un quelconque sectarisme. » Mais à présent « de nouvelles tâches se profilent pour un mouvement anthroposophique, qui ne sont plus seulement l'occasion d'une « adhésion partisane » de quelque manière définissable, mais entièrement matière à la plus grande ouverture qui soit ».

Si maintenant Steiner, en tolérance de cette engeance de partisans souvent compromettante pour son œuvre, est allé jusqu'aux extrêmes limites possibles, c'est qu'il y avait de bonnes raisons à cela, car lui aussi « il avait eu besoin de l'homme pour son grand objectif » ; « beaucoup d'eau » furent donc aussi nécessaire, pour faire tourner son « moulin » et comme celle-ci n'affluait que très chichement des réservoirs de nos cercles d'hommes imprégnés de culture scientifique, il avait eu besoin d'appui, « en obéissant à la nécessité, et non à sa propre nature », il avait dû s'accommoder de ce

qui lui venait de l'eau de cette mer de la vie religieuse, autrefois refusée par lui, qui inclinait fortement au dogmatisme dans la sécheresse du cœur, à l'atmosphère sectaire et au fanatisme. Qu'avec cela, en retour, des ombres épaisses tombassent sur le sérieux, la dignité et la grandeur de son but, cela allait de soi ; pourtant elles ne représentaient que le petit mal par rapport au plus gros, celui qu'il y aurait eu à Dornach, suite à la non-réalisation de la « Société anthroposophique » et au renoncement à la construction du « Goetheanum ». Car cet édifice remarquable est de la plus grande importance pour la vie du christianisme qui est en train d'éclorre dans sa troisième phase, déjà mentionnée [Cette « vie » fut à la vérité « tuée dans l'oeuf » par l'incendie du premier Goetheanum à la Saint Sylvestre 1922, car c'est de cet édifice du premier Goetheanum qu'il s'agit ici, soit un an après la parution de l'ouvrage de Boldt. *ndt*]. Cette phase est représentée par Jean, le Témoin de l'Apocalypse, pour cette raison c'est la phase dite « johannique » [Le premier nom du Goetheanum était pour cette raison : « *JohannesBau* », *ndt*] qui à l'avenir fera prévaloir le christianisme puisant son inspiration de la science spirituelle.

C'est dans l'intérêt de ce nouveau devenir, exigé par les lois de l'évolution spirituelle et esquissé dans le plan de ce processus culturel ascendant, que Steiner doit aujourd'hui frayer la voie, comme le fit Luther en son temps, en provoquant les profonds bouleversements de son époque; en œuvrant de manière désintéressée à cette grande tâche, il devait se servir du matériel humain et gérer les ressources en **énergies** qui se mettaient librement à sa disposition. Qu'il fût alors nécessaire, de ne pas y regarder de trop près, parfois, et de louvoyer à l'instar de celui qui fait voile et poursuit son but contre le vent, et que cette myopie apparente et cet égarement apparent hors de son chemin, devaient en retour donner l'occasion de malentendus pénibles et funestes, à l'intérieur comme à l'extérieur de la Société anthroposophique, c'est là quelque chose de profondément tragique pour la personnalité de Steiner, qui fit ici un grand sacrifice au service de sa cause et de sa mission. Il s'exposa par son attitude intérieure ici ou là à des attaques apparemment et extérieurement justifiées, contre lesquelles il pouvait à peine se défendre, puisque alors il se trouvait renvoyé de toute façon à la coopération d'une « engeance partisane, en quelque sorte définissable ». Et ceux de ses novices, qui s'étaient alors chargés de cette défense, et qui avait pris fait et cause pour lui tout à fait adroitement, n'avaient pu produire leurs effets qu'à **moitié**, en n'allant chercher que les opposants extérieurs, les opposants haineux, et pas ceux de l'intérieur, ces partisans fanatiques, qui portaient plus ou moins innée en eux la mentalité du déserteur. Ainsi parfois l'homme de lettre, surgissant comme l'opposant à la cause, semblait-il avoir eu en vue plutôt les faits et gestes de ses « partisans » fanatiques que l'œuvre de Steiner proprement dite. Il se peut donc que nos opposants n'eussent pas eu totalement tort sur tout et en tout point, ils auraient dû prendre mieux fait et cause pour nous, sous maints rapports, que certains partisans qui se sont montrés en maintes occasions les pires ennemis de notre cause. Cet état de fait devrait être toujours plus envisagé par ceux qui écrivent parmi les novices de Steiner, qui veulent le défendre d'une manière convaincante, et produire tout un travail pour ce faire, contre les « bruits d'ailes de chauve-souris » de ces opposants, ce à quoi se sont attelés déjà Rittelmeyer, Boos, Unger et Uehli [« *Pansophie et Anthroposophie* » dans le journal « *Dreigliederung des sozialen Organismus* », 2nd année, N° 14: « Celui veut faire croire à d'autres, certes déjà après très peu d'efforts, ou le plus souvent même sans aucun effort, qu'il fait profession d'anthroposophie, celui-là a déjà mangé à la cuiller la sagesse qui mène à la vérité, mais à vrai dire c'est un partisan, ou encore une nullité, une charge. La question du culte de la personnalité doit être également traitée sans sentimentalité. Or des « adeptes » nourrissent le culte de la personnalité. »]

Mais ce flot de nature partisane et sectaire qui avait si rapidement « monté » au début, et auquel on devait s'accommoder autrefois, puisqu'il aidait à faire fonctionner le moulin, ce flot de post- et pseudo-théosophisme, donc, au sein de la Société anthroposophique a déjà bien baissé et c'est à peine s'il peut toucher, à présent, l'Alliance pour la Tripartition Sociale (*Bund für Dreigliederung*, *ndt*). Car le but visé est atteint ; et comme la fleur passe quand le fruit pousse, comme l'échafaudage est démonté quand la maison est finie, alors toute « engeance partisane définissable d'une quelconque façon » s'écroule d'elle-même avec tout ce qui est lié à sa nature et vient troubler la cause. Ainsi le grand œuvre de Steiner va vers son accomplissement et les esprits de l'époque

peuvent déjà ressentir une autre impression de la grandeur et de la sublimité de cet œuvre, alors que les esprits du passé récent n'en voyaient encore et toujours que l'échafaudage et l'édifice en cours de construction, et les premiers devraient se sentir plus attirés, par ce qui vit et trame en lui de pur esprit, cette noble cause dépassant largement tout ce qui ne relève que de la personnalité, que les seconds étaient repoussés par ce qui en gâchait encore la cause surhumaine d'une manière si désagréable autrefois, cet élément humain trop-humain, personnel trop-personnel. L'élément décisif dans ce mouvement, c'est qu'il s'est détaché de son chaos passé d'échafaudages et de chantiers, de personnes et d'affaires, de pelures et de noyaux, pour rayonner finalement dans toute sa pureté et qu'il est resté victorieusement maître du terrain.

18. Celui qui écrase tout et celui qui renouvelle tout.

L'esprit allemand, qui est un esprit de la Réforme, un esprit de la Révolution et de l'Évolution, a une mission ardue et difficile, une mission au niveau mondial, pour laquelle il s'est préparé depuis Charlemagne (800) et qu'il mènera à bonne fin à présent, au vingtième siècle [l'auteur écrit en 1921., néanmoins il faudrait malheureusement repousser l'échéance escomptée... *ndt*].

Autour de l'an 1500, se produisit la première grande attaque contre Rome et tout ce qui vivait selon l'esprit romain en Allemagne, elle aboutit à la Réforme bouleversant le monde. Trois siècles plus tard, à un degré plus élevé, eut lieu la seconde attaque menée par nos grands classiques, cette fois contre l'esprit français, ce qui mena politiquement à la libération du joug napoléonien et, par la suite, à la fondation de l'Empire allemand uni. La troisième et dernière attaque, l'esprit allemand l'inaugure à présent avec Rudolf Steiner et son état major général contre le matérialisme anglo-américain du côté occidental et contre le mysticisme hindou-russe du côté oriental. Que cette puissante attaque contre le matérialisme, d'un côté, et contre la phraséologie religieuse de l'autre, doive être portée par la force la plus élevée et la plus purement spirituelle, par cette force du Christ, si elle doit réussir, c'est évident : car le plus vil requiert la force du plus sublime pour être vaincu. Toutes les forces du mal, aussi bien celles profanes que celles spirituelles, se sont à présent conjurées contre l'Allemagne et contre l'essence spirituelle allemande ; il s'agit à présent de les briser sur toute la ligne. Et ce briseur des forces du mal universel et de la phraséologie universelle qui émanent de la disposition de l'esprit réactionnaire, ne peut être qu'un homme d'esprit le plus révolutionnaire qui soit, dont le regard réaliste embrasse l'étendue et pénètre toute la hauteur et la profondeur du monde. Et cet homme, c'est **Rudolf Steiner**.

On avait autrefois appelé Kant le « broyeur universel », mais c'est totalement à tort. Car qu'a-t-il broyé ? Rien ! C'était l'esprit le plus réactionnaire qui soit ; il tentait de mettre définitivement en lieu sûr, pour tous les temps, au moyen de ces doctrines scolastiques, le vieil héritage de la religion et de la morale face aux effractions de la raison, qui voulait les réduire, parce qu'il tenait lui pour impossible, à cause de son impuissance spirituelle, la création d'un nouveau bien spirituel qui eût correspondu à la progression de son époque. La soi-disant « aventure de la raison », devant laquelle Kant recula avec effroi, Goethe, lui, l'assuma courageusement. Pourquoi ? Non pas parce qu'il se laissât éveillé de « l'assoupissement dogmatique », par des penseurs anglais comme cela était advenu pour Kant, mais parce que l'esprit allemand agissait puissamment en lui, un esprit éveillé de tout temps. Et c'est à cette « aventure de la raison » de Goethe que se rattacha Steiner, pour la reprendre et la conduire jusqu'à ses ultimes conséquences. Kant était donc un préservateur et un conservateur universel, puisqu'il mettait métaphysiquement en salaison et embaumait donc l'ancienne vie spirituelle expirante.

Et c'est avec cet « esprit de salaison », que Rudolf Eucken veut être, pour nous aujourd'hui, un « précurseur, un prophète du nouvel humanisme ». Les « partisans » de ce « meneur spirituel de notre temps » ont fondé une « Ligue-Eucken », qui pourrait tout aussi bien se nommer « Ligue-grandes phrases » ; car il s'agit ici de la production et de la vente massives de grandes phrases culturelles de qualité bourgeoise authentiquement décadente. Ce que Eucken, le « Réformateur » de

notre époque, veut maintenir et préserver, pour nous fournir avec cela un nouvel élan de vie, bien qu'il nous ait conduit au chaos, Steiner, lui, en vient à bout jusque dans ses ultimes conséquences et le pulvérise sur toute la ligne. Il **pouvait se permettre** cela, parce qu'il est le « puissant d'en haut », qui selon une prophétie bien avant « 1932 », devait laisser sourdre une « vague d'énergie spirituelle » sur le peuple allemand, qui offrait un succédané mille fois supérieur à ce bien spirituel de nos pères, s'effondrant sur lui-même et par surcroît corrompu entre temps. Ce révolutionnaire **pulvérisant tout** se présente à présent à nous comme l'un des plus productifs et des plus activistes **Rénovateur** de tous les temps, car « qui doit être un créateur dans le bien et le mal : en vérité, celui-là, doit d'abord être un destructeur et un briseur de valeurs » (Nietzsche- *Zarathoustra*) [Il va de soi qu'une telle « lumière » s'accompagna de la zone d'ombre horrible que représente la nazisme, à la même date. *ndt*].

Ce « Fort d'en haut », qui réduisit donc à néant pour créer, les faibles eux l'ont toujours persécuté et haï d'en bas, parce qu'ils croyaient en l'inaltérabilité de leurs biens et de leurs maux, et ne voulaient jamais rien savoir du fait que ces acquis devaient être renouvelés par eux-mêmes sans cesse de l'intérieur. Ce triomphateur, ce « **Créateur** qu'haïssent » les esprit retardés et improductifs qui veulent conserver l'ancien héritage de leurs pères, « le plus souvent : celui qui brise les Tables et les anciennes valeurs, le Briseur, — celui-là ils l'appellent donc le Criminel - *Zarathoustra*).

Sur des professeurs du type de mentalité d'un Eucken, Steiner devait nécessairement jeter le discrédit de « matérialistes » parce que, selon une méthode conforme à l'expérience, il pénétrait lui-même dans un monde spirituel, sur lequel eux ne pouvaient que croire et spéculer, car ils considéraient le seul monde de la matière comme accessible à l'expérience. « Une expérience » dans le monde spirituel, selon Eucken cela n'existe pas ; qui l'affirme néanmoins, celui-là « matérialise » le monde spirituel et doit par conséquent être combattu comme une « dangereuse vermine culturelle ». Les jésuites disent effectivement aussi la même chose. Ils veulent tous, de concert avec Lucifer et Ahriman, refermer le monde spirituel, qui fut ouvert en grand pour nous par le Christ, Goethe et Steiner. Eucken met aussi en évidence Steiner en le taxant « d'activiste » ; il a dû le faire pour cacher avec force sa passivité souffreteuse qui se dissimule derrière sa phraséologie. Steiner ne s'est pourtant jamais caractérisé comme « activiste », mais son activité inépuisable est effectivement de **l'activisme à la plus haute puissance**. Que l'on aille donc à Dornach et à Stuttgart, alors on pourra voir de ses yeux et saisir de ses mains les « utopies » que Steiner crée sur cette Terre, sur la base de sa propre expérience dans les mondes spirituels. Qu'ont mis, à côté de ces plus hautes productions culturelles, les « activistes » Eucken et comparses ? — du verbiage creux ! —

Les pangermanistes, qui interprètent maintenant cette prophétie du « Fort d'en haut » au sens d'un chauvinisme national et qui attendent un second Bismarck ou Hindenburg ou même un troisième Guillaume, se tromperont lourdement dans leurs calculs, comme les juifs décadents qui croient aujourd'hui encore en la venue de leur messie politico-national [Attention, nous sommes en 1921, pas d'amalgame avec notre époque, S.V.P : les événements vécus par l'Europe depuis cent ans sont clairs quand il s'agit de savoir où est l'erreur !, *ndt*]. Comme ils ne reconnurent pas le vrai Messie, qui était un sauveur universel, mais virent bien plus en lui un esprit subversif et traître à l'État, car il voulait en effet révolutionner de fond en comble leurs âmes et leurs esprits, ainsi les Allemands sont en train de prendre le meilleur chemin pour méconnaître leur grand guide et le crucifier moralement comme « traître à la germanité » et le brûler spirituellement comme « charlatan scientifique » et hérétique, parce qu'il veut, lui, plus que le simple « national » et ne se contente pas du « métaphysique », car, en tant que **Rénovateur du monde**, il veut révolutionner de fond en comble à partir de l'**esprit allemand** les âmes réactionnaires et les esprits, non seulement des Allemands eux-mêmes, mais aussi des peuples contemporains « ennemis » et qu'il veut faire naître sur ce **nouveau fondement spirituel** son organisme social d'humanité triplement organisé [*Dreigliederung*, *ndt*], qui doit apporter la **paix des peuples**, vers laquelle ne pourront jamais conduire « l'alliance des peuples » d'un Wilson ou d'un Harding ou la « Révolution mondiale » économique d'un Lénine, parce que celles-ci abjurent l'**esprit**, l'**énergie du Christ** qui l'organise. La **germanité** que défend Steiner et pour lequel il se bat, n'est donc pas celle, politique, des impérialistes ni non plus celle, économique, des capitalistes, mais bien celle, **spirituelle**, des

Idéalistes allemands. Mais qui sont en Allemagne ces « idéalistes allemands » ? — Leur « idéalisme allemand » n'est-il pas devenu phrases creuses ? — N'ont-ils pas apparu à sa place l'impérialisme économique anglo-américain et le jésuitisme romano-russe et le bolchevisme ? — Les idéalistes allemands, que Steiner veut appeler à l'aide dans son combat contre les puissances des ténèbres dans le monde, auquel l'Allemagne fait aussi partie, se trouvent partout ; des individualités de haute valeur, qui sont tournées d'une manière juste et concrète vers le spirituel, il en existe partout dans le monde et pas seulement en Allemagne. Telles sont celles qui prennent la défense de l'esprit allemand. Car l'esprit allemand, dans lequel agit l'impulsion vivante du Christ, est un **esprit mondial** universel. Mais ceux qui, en Allemagne, renient l'esprit dans sa primordialité, ceux qui avec Eucken et Keyserling se contentent d'en parler avec de grandes phrases ronflantes, et qui, au fond de leurs cœurs, n'aspirent qu'à la restauration de la puissance politique, économique et jésuitique ; tous ceux-là sont les vrais « traîtres à la germanité » et « dilettantes scientifico-culturels », parce que chez nous ils prennent des allures, mises à part leurs envolées de grandes phrases ronflantes, non pas d'idéalistes allemands, mais de xénophobes français, de bolchevistes russes, de papistes et jésuites romains, d'utilitaristes anglais, de matérialistes américains, de mysticistes hindous, et de kantianistes chinois surannés et de capitalistes juifs ne visant que le profit. —

Mais la **germanité** cela veut dire la **plus haute humanité**, qui a certes ses racines et son tronc en Allemagne, mais qui développe ses branches, rameaux, feuilles, fleurs et fruits, dans tout l'espace international du monde. Nourrir et cultiver ce pur humanisme allemand, à savoir supranational, et l'équiper pour combattre ce qui n'est pas digne de l'allemand, le sans esprit, le contraire à l'esprit, l'inhumanité et le contraire à l'être humain dans le monde, y compris dans le Centre de l'Europe, en Allemagne même, dans lequel il fait croître en effet ses fleurs empoisonnées, c'est la grande mission universelle de l'esprit allemand, pour laquelle entre en lice son plus puissant inaugurateur, Rudolf Steiner. Mais, étant donné qu'un renouveau de la vie aussi bien du côté politique que du côté économique ne peut partir que d'un énergique **renouveau de notre vie spirituelle**, Steiner met en avant celui-ci comme la primauté de son action, sans perdre pour cette raison ce regard aigu, conforme à la réalité, sur les autres deux domaines. Un vrai renouveau de la vie, dans toutes ses ramifications, s'appuie sur une révolution totale et une destruction de l'ancien, dont on ne doit rien laisser passer dans l'époque nouvelle, qui doit reposer sur elles-mêmes et sur sa propre force. Et cette force parle aujourd'hui dans la personnalité libre de l'être humain, à travers son individualité remplie d'esprit. **Libre**, elle doit être du ballast de toute tradition, dont les germes de maladie et de mort voudraient infecter la vie nouvelle et l'anéantir. Est ainsi répondu à la question de Nietzsche : « Libre de quoi ? ». Mais c'est dans la clarté de son regard que Steiner annonce toujours la réponse à l'autre question : « Libre pour quoi ? » — Pour une nouvelle création ! —

La « Philosophie de la Liberté » de Steiner est le fondement moderne, sur lequel repose cette personnalité libre, cette individualité créatrice de l'être humain allemand. Les « Lettres sur l'éducation esthétique de l'être humain » de Schiller, qu'il écrivit, voici 130 ans, au Duc d'Augustenburg, sont également baignées du même esprit allemand que celui de l'œuvre principale de Steiner. De même les 95 thèses, que Luther afficha sur le portail de l'église fortifiée de Wittenberg, ainsi que ses écrits adressés « À la noblesse chrétienne de la nation allemande, au sujet d'une réforme de la disposition chrétienne » et sur « La liberté d'un homme chrétien », ont été dictés par cet esprit. Le processus de longue haleine de la révolution de nos âmes et de nos esprits, qui a commencé avec Luther, le Protestant, et qui s'est poursuivi au travers de nos classiques, qui tous étaient protestants, est à présent radicalement accompli par Steiner d'une manière telle que tout homme doté d'une disposition d'esprit positivement progressiste ne peut qu'en avoir le cœur en liesse. Luther révolutionna les âmes et les esprits de ses contemporains, en les appelant à une protestation contre Rome ; nos classiques firent de même en mettant en positionnant l'esprit allemand contre « l'*Esprit* » français ; mais à présent Steiner procède de la manière la plus radicale en nous appelant tous à combattre tout ce qui dans le monde n'est pas digne d'un allemand et que nous avons déjà mentionné. —

C'est ainsi et pas autrement que « l'idée allemande dans le monde » deviendra vivante et achèvera son œuvre, à laquelle nos Luther et Lessing, Herder, Goethe et Schiller oeuvrèrent si infatigablement. Nous avons ici à faire à une révolution des esprits, d'une ampleur telle qu'elle n'a jamais été entreprise auparavant. L'événement puissant de la Guerre Mondiale [La première, que l'on croyait dernière à l'époque... *ndt*] **l'exige**, avec la plus implacable gravité, comme une compensation. L'ancienne vie de l'esprit, qui ne put empêcher ces assassinats de peuples, qui les a même beaucoup plus provoqués, a ainsi documenté la défaillance de son énergie culturelle créatrice et elle a par là même perdu également toute justification d'existence ; elle doit donc céder la place à une autre vie spirituelle. Les âmes et les esprits des ressortissants de tous les peuples qui sont tombés, et qui montent à présent de cette ceinture de tombes qui borde l'Allemagne, agissent de toute l'énergie qu'ils ont laissé derrière eux dans ce monde pour secouer nos âmes et nos esprits, afin que nous nous éveillions de notre sommeil harcelé de terribles cauchemars que nous appelions la vie et que nous continuons d'appeler ainsi, mais qui est pire que la mort. Et comme les âmes et les esprits de ceux qui sont tombés et qui maintenant **savent**, ainsi Steiner, **celui qui sait**, secoue également nos âmes et nos esprits, afin qu'ils s'éveillent du sommeil culturel ahrimkien et luciférien, matérialiste et métaphysique, et qu'ils tournent leur regard intérieur vers le Christ vivant qui, tel le Soleil spirituel du monde, à la fois les illumine, les réchauffe et les renforce, afin de les rendre aptes au grand acte social universel.

III — L'esprit de l'Évolution

« L'esprit allemand n'a pas encore accompli
Ce qu'il a à produire dans le cours de l'univers.
Dans les soucis de l'avenir, il s'anime et espère.
Et attend des actes futurs remplis de vie.
Aux profondeurs de son être il ressent, intense,
Ce qui, dissimulé, doit encore y agir et mûrir.
Puisse-t-il, incompris dans l'hostile puissance,
Vivifier vers son terme ce à quoi il aspire
Aussi longtemps que la vie lui révèle
Qu'aux racines de la vie il doit s'en tenir.
Rudolf Steiner.

19. Nature et esprit

Des penseurs modernes, ne peut venir aucun autre être aussi proche de la philosophie et de l'anthroposophie de Steiner que le gnostique de Budapest, Eugen Schmitt, qui s'appuie également sur Häckel et Nietzsche, et duquel Steiner devait dire : « Ses opinions prirent progressivement une forme qui se tient aussi proche que possible de mon monde idéal. » (*Magazin*, 1898, N°43 *Un vrai disciple de Zarathoustra* »). Steiner apprécie ici l'ouvrage de Schmitt « *Friedrich Nietzsche à la frontière des deux âges du monde* », qui « appartient à la plus éclatante des étoiles du matin au firmament de l'univers des idées modernes... Cela fait bien longtemps que je n'avais lu un livre qui répandît une atmosphère spirituelle aussi libre autour de lui que celui-ci. Eugen Heinrich Schmitt voit à partir de la même perspective que celle du monde des représentations de Nietzsche, et par laquelle j'ai moi-même récemment considéré celui de Goethe (Voir mon ouvrage sur *La Conception du monde de Goethe*)... Le fait d'existence d'un tel livre est pour moi une main tendue à des lieues de distance d'ici. Sur le rapport de l'homme moderne aux grandes énigmes de l'existence, E. H. Schmitt a la même conception que moi. Il connaît aussi le chemin sur lequel nous pouvons parvenir seulement à harmoniser la connaissance de l'univers avec une grande sensibilité et une grande vision du monde, sous-tendue d'une grande idée dans la conduite de la vie, dont les Grecs des époques plus anciennes étaient naturellement dotés sous une forme naïve et purement ingénue ». Immédiatement à la suite de ce texte, Steiner caractérise la disposition profonde de l'âme, qui différencie si essentiellement l'homme moderne du Grec ancien : « Les Grecs des époques plus anciennes vivaient dans la nature sensible, leur essence humaine était pour eux un fragment de la nature. Et lorsque l'image de la grande Créatrice surgissait devant leurs regards, celle-ci renfermait toujours en elle également l'être humain dans sa totalité, sa plénitude. Puis vint Socrate, puis vint Platon. Ils exprimèrent la grande vérité que quelque chose vit en l'être humain qui est supérieur à la nature : l'esprit. Et cet esprit humain, qu'une génération antérieure avait encore perçu dans sa communauté limpide avec la nature, fut soudainement arraché ainsi hors de la totalité du monde. Tel un monde se tenant à côté et au-dessus de la nature, ainsi apparut désormais cet esprit devant le regard de l'homme. Le monde des idées de Platon était un esprit arraché hors de la nature, qui planait désormais au-dessus des eaux. Cet esprit devint une création d'ombres, au moment où il perdit sa relation d'avec les sucs nourriciers chauds et humides de la nature. C'est une vie réelle que le christianisme voulut donner à cet esprit. Mais il ne retrouva jamais le chemin du retour vers la nature, ce chemin que Socrate et Platon avaient parcouru dans l'autre sens, pour aller au-devant de l'esprit. Il transposa donc l'esprit dans un royaume distinct ; et ce que Platon appelait monde des idées : les chrétiens l'appelèrent Dieu et anges. Mais Dieu et anges n'étaient plus des entités naturelles, au sein de la substantialité de ce monde. Et comme ils furent transposés dans l'au-delà, on jeta le discrédit sur l'en deçà, que l'on se mit à appeler la vallée des larmes. [Voir Goethe : « L'espace illuminé de la Terre de Dieu / ils l'obscurcirent en vallée de larmes / En cela nous découvrons rapidement / Combien ils agirent eux-mêmes pitoyablement. »]

Le chemin du Ciel vers la Terre doit être retrouvé. (Voir aussi le mot de Steiner, au chapitre 9 de cet ouvrage : « Le héros ne veut pas entrer dans l'au-delà, mais il veut tirer l'au-delà à lui et le contraindre à devenir l'ici-bas ! »). Car la Terre elle-même a l'esprit, le Ciel, en elle ; et les hommes n'ont fait que désapprendre à trouver l'esprit également sur la Terre, duquel ils ont acquis la connaissance. Nous ne pouvons pas en revenir à la manière de voir le monde des Grecs, car nous avons appris à voir l'esprit dans sa propre forme. Mais nous pouvons laisser vivre cet esprit en nous, nous pouvons nous laisser pénétrer par lui. Et si nous l'avons vraiment contemplé et qu'ensuite nous tournons de nouveau notre regard sur la nature : alors nous voyons que la lumière, qui s'est illuminée dans notre tête comme esprit, est la même que celle-là même qui rayonne dans la nature. Nous regardons en nous et l'esprit s'y illumine ; et notre regard, à l'instar du Soleil, voit le même esprit dans la nature.

« Nous devons nécessairement faire un détour, qui n'était pas nécessaire pour les Grecs. Nous devons d'abord voir l'esprit en nous, pour le retrouver du regard dans la nature. Les Grecs ne savaient rien de l'esprit en eux, puisque celui-ci s'illuminait en venant à leur rencontre dans la nature. Et l'être humain qui comprend qu'il a à faire ce détour, de la nature à l'esprit et de nouveau de l'esprit vers la nature : cet homme, **Goethe**, en a eu l'intuition dans ses meilleures années ; en puisant à cet esprit, il s'est élevé au sommet de son évolution de poète et d'investigateur de la nature. Et Nietzsche a proclamé cet esprit comme le « surhomme ». Dans cette connaissance, E. H. Schmitt et moi nous nous retrouvons tous deux, car j'ai développé cette même interprétation du « surhomme » dans mon ouvrage : *Friedrich Nietzsche, un lutteur contre son époque*. »

Dans la conférence de Steiner parue en 1888 : « *Goethe, père d'une esthétique nouvelle* », nous retrouvons aux pages 12 & 13 un parallèle très intéressant et très éclairant, auquel le lecteur peut se reporter lui-même. Comme si souvent, Steiner y caractérise l'orientation moniste de son esprit dans la même direction que celui de Goethe. Steiner repousse résolument le monisme matérialiste de nos atomistes : « lesquels voient déjà unies dans l'entité la plus simple (l'atome) les deux entités matière et esprit », dans le troisième chapitre de sa « *Philosophie de la Liberté* » et lui oppose son monisme conforme à l'esprit, qui résout cette opposition originelle et fondamentale de la matière et de l'esprit comme une « question de conscience » :

« Aussi vrai que (suite à l'éveil de notre spiritualité individuelle, par notre conscience du je, *nda*) nous nous sommes rendus étrangers à la nature, nous ressentons que nous sommes en elle et que nous lui appartenons. Ce ne peut être que son action propre qui vit en nous. Une simple réflexion peut nous mettre sur cette voie. Nous nous sommes certes arrachés de la nature ; mais nous devons bien avoir emmené quelque chose d'elle en notre être propre. C'est cette essence de la nature que nous devons rechercher en nous, alors nous retrouverons l'accord avec la nature. Le dualisme s'illusionne sur ce point. Il tient l'intériorité humaine pour quelque chose de complètement étranger à la nature, qu'il tente de rattacher à elle. Pas étonnant qu'il ne puisse trouver l'élément de jonction. Nous ne pouvons trouver la nature à l'extérieur de nous si d'abord nous ne la connaissons pas en nous. Son pareil, en notre propre intériorité nous servira de guide. Nous ne voulons pas mettre en place aucune spéculation sur le rapport réciproque de l'esprit et de la nature. Mais nous voulons descendre au plus profond de notre être pour y retrouver ces éléments que nous avons sauvés de ce côté-ci, lors de notre fuite hors de la nature. »

Les anciens Grecs se tenaient donc encore totalement **liés à la nature** dans la **mythologie**, qui fut donc surmontée par la philosophie des **investigateurs en esprit** que furent les élèves de Socrate et de Platon, ainsi nous avons des **modernes**, dont les pères s'enracinaient encore dans la **philosophie**, et à présent nous avons à surmonter, avec Steiner, de nouveau cette philosophie par l'**anthroposophie**, que préparait Steiner systématiquement depuis 1883, comme on l'a montré. Nous avons ainsi devant nous trois degrés d'évolution de l'humanité : le degré moniste et grec de nature mythologique, le degré du Moyen-Âge dualiste et philosophique, et celui moderne de nature moniste et anthroposophique. Nul autre que notre **Schiller**, que nous avons pourtant laissé de côté, en courant le guilledou avec de faux dieux étrangers, a partagé ce point de vue de la connaissance anthroposophique. Dans ses écrits littéraires posthumes publiés par Otto von Leixner, se trouve un

aphorisme très intéressant et emblématique, quoique parfaitement inconnu qui est intitulé : « Trois degrés d'évolution de l'humanité », il précise en effet :

1. L'objet se trouve complètement (aux plans à la fois sensible et spirituel, dans l'époque de la mythologie, *nda*) devant nous, mais dans un ordre confus et se confondant sans cesse.
2. Nous séparons quelques caractéristiques et différencions (conformément à l'intelligence, dans l'époque philosophique et des sciences naturelles, *nda*). Notre connaissance est intelligible mais particularisée et bornée.
3. Nous relient ce qui est séparé (synthétiquement, *nda*), et la totalité (ce qui est sensible et ce qui est spirituel, *nda*) se tient une fois encore devant nous (de manière clairvoyante, à l'époque de l'anthroposophie, *nda*), mais cette fois-ci sans confusion, mais éclairée (par la science de l'esprit, *nda*) de tous les côtés possibles.

Dans la première période (mythologique), c'étaient les Grecs, dans la seconde (philosophique) c'est celle dans laquelle nous sommes. La troisième (la période anthroposophique ou synthétique, *nda*) est encore à espérer (Schiller part de l'an 1800) et alors on n'aura plus besoin de ressentir un quelconque regret à l'égard des Grecs. » —

À présent, ce qui autour de 1800 était encore à espérer, ce fut introduit par Rudolf Steiner autour de 1900 et cela recèle la plus grande importance et la plus grande portée pour le présent et l'avenir. Nous n'en resterons plus à regretter les Grecs encore si liés à la nature, ni le Moyen-Âge spéculatif, ni non plus le monisme matérialiste de notre époque, mais nous devons faire naître *de novo* la conception du monde de l'avenir, comme le fondement positif de notre organisation de vie individuelle et sociale. Sur le vaste horizon universel de la mythologie devait surgir la clarté conceptuelle dialectique de la philosophie, qui ne pouvait effectivement se développer que dans un rétrécissement immense jusqu'à l'horizon individuel. Ou bien inversement : la clarté conceptuelle dialectique doit pénétrer dans l'obscurité profonde et confuse, qui règne dans les espaces et profondeurs de la mythologie, afin de les éclairer. Au fur et à mesure que l'homme devenait de plus en plus individuel, son horizon de vue se rétrécissait, son regard n'en devint que plus précis sur les détails. Appréhendait-il d'autant, autrefois la totalité dans une profonde léthargie, comme dans un sommeil peuplé de rêves, qu'il connaît aujourd'hui les parties clairement et précisément dans sa conscience de veille. À présent, il lui faut apprendre à transposer cette clarté et cette précision pleinement consciente du Je, par lesquelles il connaît aujourd'hui les parties, sur la totalité qu'il appréhendait autrefois dans sa profonde léthargie, ou bien inversement il lui faut pénétrer cette totalité par la clarté de l'énergie du penser liée à la conscience de soi. Et ainsi entre-t-il alors dans le domaine de l'anthroposophie.

20. La nature de la gnose

Tout ce que nous avons à dire jusqu'à présent sur les préalables épistémologiques et éthiques de l'anthroposophie, coïncide pour l'essentiel absolument avec la philosophie gnostique de Schmitt, laquelle se détourne pareillement et résolument, d'une part, de toutes métaphysiques dualiste, mystique sentimentale et théologique et, d'autre part, du matérialisme moniste, de l'agnosticisme et de l'athéisme. Il est extrêmement réjouissant de suivre l'envol des pensées de ce penseur avisé et conséquent et de s'élever dans la pureté conceptuelle des sphères du monde suprasensible, qui possède pour lui le même degré d'objectivité et de réalité que le monde sensible matériel.

Originellement, il s'agit, avec la « Gnose », d'une connaissance des relations internes d'un monde de représentations religieuses et idéelles, afin d'en saisir le noyau ésotérique de la religion, au contraire de la « pistique », la croyance populaire exotérique, « l'édifice doctrinal » dogmatique de l'Église. Il y a eu des « gnostiques » païens, c'est-à-dire préchrétiens. Les manichéens étaient des gnostiques, les Mystères de la Perse antique étaient associés à la doctrine chrétienne occulte. De même qu'il existait des gnostiques juifs, grecs, syriaques et égyptiens, selon les Mystères respectifs, dont ils faisaient l'objet de leurs investigations. La Gnose n'était certainement pas une philosophie

de la religion dans notre sens actuel du terme, mais bien une élaboration philosophique en tant que telle, étrangère à toutes suggestions ou révélations religieuses, en bref, elle recherchait à pénétrer l'expérience religieuse au niveau des pensées.

En général, dans le langage conceptuel, le concept de « Gnose » ne caractérise strictement que « la science occulte chrétienne » des trois premiers siècles, telle qu'elle fut cultivée par le plus marquants des Pères de l'Église, Clément d'Alexandrie (mort vers 250) et son élève Origène (184-254). L'Église romaine, qui apparaît au contraire de tendance plus exotérique et impérialiste, tenta d'étouffer dans l'œuf ce mouvement spirituel éminent ; car elle poursuivit ses adeptes comme hérétiques de la manière la plus tranchante. Clément ne pouvait mieux caractériser la vraie nature de la gnose chrétienne qu'en la désignant du terme de « **tradition ésotérique** », qui « avait été transmise oralement de manière ininterrompue directement des apôtres à quelques-uns. » Mais le « gnostique chrétien » n'était pas seulement un être **connaissant**, c'était aussi un être **agissant** conformément à ses connaissances, ce dont le noble Origène fut de nouveau un exemple éclatant. Un gnostique n'avait rien de la nature du « valet d'Église » fidèle et croyant, c'était beaucoup plus un être « qui en appelait à la liberté », au sens de Paul, Luther, Goethe et Steiner, et un « chrétien qui était parvenu en homme à une liberté conquise », qui ne se laissait donc pas guider, ni par la peur de l'enfer, ni par l'espérance céleste, ni non plus par la morale et les prescriptions morales abstraites, mais exclusivement par « l'**amour** de l'objet », qu'il voulait « réaliser dans ses actes ».

C'est à cette vraie vertu ou « libre moralité » que s'efforçaient les gnostiques des trois premiers siècles. L'Église romaine, qui ne pouvait avoir recours qu'à des âmes de valets, dut naturellement entrer vigoureusement en lutte contre de telles aspirations aussi élevées. Le même esprit qui poussa l'empereur Decius à persécuter les chrétiens, au second siècle, vivait encore dans l'Église romaine à l'encontre des ses fils les plus éminents. L'évêque Démétrius stigmatisa Origène comme l'un des hérétique les plus répréhensibles ; le synode qu'il convoqua, bannit durablement le noble gnostique de la ville d'Alexandrie et l'excommunia. Qu'un vrai esprit chrétien fut à l'œuvre en Origène, c'est ce que révélèrent les bonnes paroles qu'il prononça à l'encontre de ses persécuteurs : « Ayez grande pitié d'eux plutôt que de les haïr, priez pour eux, mais ne les maudissez point ; car nous avons été bénis par la grâce. » L'Église, au contraire, s'en tint plutôt à la malédiction. Le gnostique banni et excommunié eut encore à endurer, ensuite sous Decius, la prison et la torture.

Ainsi la gnose fut-elle dès cette époque combattue par tous les moyens de deux côtés à la fois, par l'État païen et par la puissance naissante de l'Église « chrétienne ». Celle-ci n'aurait pu montrer d'une manière plus frappante qu'elle commençait, bien qu'encore si jeune, à succomber déjà aux forces anti-christiques. Origène était bien loin de vouloir combattre ses opposants chrétiens ; il obéit à leur égard à la même tolérance à laquelle il eut recours pour elle, ce qui motiva que « les diverses directions au sein du christianisme n'étaient qu'une preuve de la richesse spirituelle qui lui était inhérente, et qui se manifeste au travers d'elle ». De cette richesse spirituelle, l'Église de l'époque, qui avait déjà sombré dans la pauvreté spirituelle, ne voulut rien savoir. Et justement maintenant, que par l'investigation spirituelle de Rudolf Steiner des connaissances sont retrouvées, ces connaissances que Origène, en son temps et à sa manière, répandait en puisant à la « Tradition ésotérique », Steiner s'attire la haine et la persécution de « son frère en Christ ». Le juif baptisé et élevé à la fonction d'évêque, Épiphane de Canstantia [île de Chypre, *ndt*], accusa d'hérésie l'investigateur en Mystères chrétiens Origène, comme le plus dangereux propagateur de fausse doctrine, lequel jugement fut confirmé officiellement au cinquième Concile général de Constantinople en 553.

Ainsi dès cette époque, l'esprit exotérique de l'Église se mettait à renier, dénaturer, trahir et combattre, le christianisme en association avec Ahrimane, en opprimant l'investigation chrétienne de l'esprit ésotérique de la gnose chrétienne. Cela n'entrava pas ce noble esprit de continuer à vivre au sein de divers « sectes hérétiques », puis dans les mystiques allemands qui le transmirent ensuite à nos grands classiques, par lesquels il nous est à présent parvenu pour trouver en E. H. Schmitt son plus modeste annonciateur. Mais le gnostique Schmitt n'est lui-même, à son tour, à considérer seulement comme le point de départ, le barreau le plus bas de l'échelle, qui mène dans les hauteurs de la gnose moderne. Le gnostique moderne est un homme qui a l'ambition de partir en quête de la

connaissance de la vérité. Mais comme il ne peut découvrir cette vérité qu'en lui-même, sa connaissance de la vérité se fonde sur la connaissance de son propre Soi, qu'il amplifie et étend jusqu'à la connaissance du « Soi du monde », qui lui apparaît comme le plus énigmatique et c'est la raison pour laquelle il ressent comme besoin le plus pressant celui de déchiffrer cette énigme. La gnose moderne, dans le sens le plus vrai du mot, est une **connaissance du Soi sur le chemin de la liberté**. Mais à présent que notre vrai Soi est de nature spirituelle et divine, la gnose est également une connaissance de l'esprit ou connaissance de Dieu. Et comme seul ce qui est de nature identique se reconnaît, il s'agit donc, avec la gnose d'aujourd'hui, de la connaissance de Soi de l'esprit ou bien du Dieu en l'être humain. Dans cette mesure, la gnose moderne est identique à la science spirituelle ou sagesse divine, avec la sagesse [savoir, *ndt*] de l'esprit ou de Dieu en l'homme par lui-même, avec la **théosophie** devenue **anthroposophie**.

Eût-il exister à présent de tout temps de tels gnostiques, de tels sages ou érudits connaissants, c'est à peine si l'on pouvait comprendre pour quelle raison ils ne devraient pas y en avoir également à l'œuvre maintenant dans notre monde. Cela aurait été franchement vraiment inquiétant pour nous et pour le monde, si ce courant de la vie spirituelle avait été vaincu et que nous nous vissions renvoyés à la religion officielle, à la science officielle, aux Universités et Églises officielles, dans lesquelles la vie spirituelle a bel et bien expiré. C'est pourquoi il n'y a jamais eu aucune autre époque comme la nôtre, où l'on a jusqu'à présent atteint un tel éloignement de l'esprit ou de Dieu, et dans laquelle il soit donc devenu si nécessaire de faire attention à ces gnostiques. Jamais le besoin d'une gnose de nature scientifique ne devait autant prévaloir que justement maintenant ; et aucun peuple autre que le peuple allemand, dans toute sa prédisposition d'impulsion à la connaissance faustienne, n'y était autant prédéterminé. Le gnostique allemand veut reconnaître « ce qui maintient au plus profond la cohérence du monde », il veut « contempler tout germe et énergie de volonté » et « sortir du fatras des mots ». Il n'est pas dans sa nature de déclarer sans cesse, selon la prescription de Kant, « à la sueur de son front » « ce qu'il ne sait pas » et donc de faire de l'agnosticisme ou de l'ignoramus-ignorabimus le dogme fondamental de la science. Il doit par « la vertu et le pouvoir de l'esprit », porter à la connaissance du public les mystères de l'existence, c'est pourquoi il s'est livré à la magie ou à l'investigation occulte, afin que celles-ci lui permettent de pénétrer les « mondes spirituels » qui « ne sont plus fermés ».

C'est là vraiment l'effort gnostique allemand sur lequel l'Allemagne fonde sa mission de guide spirituel parmi les peuples de la Terre, et sur lequel repose sa grande mission cosmique, sa mission mondiale pour l'Europe après cette guerre. Nous avons à saisir par l'esprit la gnose moderne dans toute sa gravité et dans toute sa profondeur, si nous voulons la reconnaître un jour comme E. H. Schmitt. Nous devons la suivre jusque dans ses dernières conséquences, et ne pas en rester à mi-chemin dès les premiers pas engagés.

Les besoins de l'âme humaine, qui jusqu'à présent, indépendamment de la science, recherchaient leurs satisfactions dans la religion et ne peuvent plus en trouver de telles aujourd'hui, se tournent à bon droit vers la science, dont la tâche sacrée est de s'élever à ces sphères lumineuses à partir desquelles ces âmes peuvent aller à la rencontre de toutes énigmes brûlantes de l'existence, pour lesquelles la religion, par l'Église et à sa manière devenue insuffisante, tenta de répondre ; mais désormais les solutions de ces énigmes peuvent être abordées d'une manière nouvelle, à savoir d'une manière plus conforme à l'époque et donc scientifique, en satisfaisant à la fois le cœur et la raison. Avant tout la plus brûlante et la plus actuelle de ces énigmes, celle de l'immortalité de l'esprit humain, pour laquelle, comme on l'a déjà rapporté, depuis le cinquième concile général de Constantinople de 553, l'Église catholique a donné une solution entièrement fautive ; car jusqu'au quatrième siècle inclus, l'enseignement de la réincarnation de l'esprit, fut défendu particulièrement par le Père de l'Église Origène, sans opposition de la part de l'Église.

Nous serions vraiment de mauvais gnostiques, de mauvais êtres connaissants, s'il ne nous était pas permis de descendre dans ces profondeurs mystérieuses de notre propre soi ; cela voudrait dire vraiment: « fouiller de nos mains avides de trouver des trésors » et de nous réjouir seulement des vers de terre que nous pourrions rencontrer. Dans son excellent ouvrage « *L'énigme de l'être humain* » (Reclam, N° 2978), le Dr Carl du Prel, anciennement professeur de philosophie à

l'Université de Munich, prend position contre l'agnosticisme de notre temps et dit très justement qu'il devrait être « caractérisé comme un scandale, que l'homme, qui constitue le sommet de la création terrestre, ne soit pas au clair à l'égard de lui-même un jour. Nous disposons, bien avant l'animal, de la conscience de soi ; mais c'est tout juste si nous pouvons nous vanter de cela, tant que notre Soi reste une énigme pour nous ». — Sans la connaissance de l'entité vraie de l'être humain et de sa vocation, on peut être, à vrai dire, un grand érudit, mais oui, et même encore le représentant infallible du Christ sur Terre, mais jamais, au sens le plus profond du mot, on ne peut être un **homme**.

Il va de soi que ce texte de du Prel paru en 1892, en comparaison de la science spirituelle de Steiner doit avoir l'air parfaitement primitif, mais considéré dans son ensemble, il répond absolument aux exigences et méthodes d'une vraie science, même s'il ne s'est pas encore libéré totalement, comme la gnose de Schmitt d'ailleurs, de la vie des représentations matérialistes de notre temps. Seul un penseur ou un chercheur moderne tout à fait extraordinaire peut se soustraire à l'influence d'Ahrimane par une intensification particulière et une métamorphose de ses forces de connaissance. Mais du Prel brise énergiquement le dard de l'affirmation irréfléchie, selon laquelle la science de l'occulte ne serait qu'une nouvelle croyance fondée sur des dogmes religieux, en insistant: « Les sciences occultes, dans leur forme moderne, ne doivent pas persuader à croire, mais elles doivent préparer un nouveau savoir et, déjà en cela, elles ne renvoient plus dans un passé (religieux), mais vers un futur (scientifique) déjà lointain. Pour la conception du monde à venir, dont la formation s'amorce aujourd'hui déjà, elles sont appelées à fournir cette partie constitutive importante qui concerne donc la résolution de l'énigme humaine. » —

21. Gnose ou Anthroposophie

Parmi les gnostiques modernes, il existe à présent deux écoles : l'une qui se cantonne, comme telle, plutôt sur le terrain élémentaire d'une globale **investigation littéraire des sources** et d'une intellectualité brillante, et l'autre qui, en tant que telle, possède la capacité de pénétrer dans les domaines les plus élevées de l'existence, principalement à cause d'une **investigation spirituelle clairvoyante** directe, structurée et basée sur une **spiritualité** dûment formée et entraînée. La première école possède son représentant typique en la personne du Dr Carl Eugen Schmitt, la seconde est représentée par le Dr Rudolf Steiner. — gnose ou anthroposophie, connaissance scientifique ou sagesse à acquérir par la force de l'esprit humain, c'est ce qui est recherché par ces deux hommes de science et qui a aussi été bien découvert déjà dans une riche mesure. Les deux hommes se sont efforcés en effet à édifier une conception du monde et de la vie qui englobe de manière synthétique, au sein d'une unité supérieure, la science, la religion et l'art. Cette conception du monde, vers laquelle du Prel contribua, à sa manière, à frayer la voie, ne veut absolument pas, comme il le dit lui-même « être limitée à une caste d'érudits, comme l'est notre philosophie actuelle, mais elle veut se tenir intimement reliée à notre vie culturelle ; parce qu'en elle, l'être humain pourra recevoir une définition approfondie et nouvelle, et, conséquemment, elle lui fera reconnaître de nouvelles finalités de l'existence et de nouveaux objectifs aux aspirations humaines. Bien éloignée de toute velléité réactionnaire, elle est bien plus appelée à rajeunir l'ensemble de notre vie culturelle. » —

Que la gnose moderne se tienne dans la parenté la plus étroite avec l'anthroposophie, au point d'en être pour ainsi dire absorbée, c'est ce que démontre, ne serait-ce que sur le plan extérieur seulement, la réunion de deux revues. Jusqu'à la fin de l'année 1903, parurent, en effet, indépendamment l'une de l'autre à Vienne et à Berlin, deux revues mensuelles, « *Die Gnosis* » [La Gnose, *ndt*] publiée par Georg Kohler et « *Lucifer* », rédigée et publiée par Rudolf Steiner. Et en janvier 1904, parut alors le numéro 8 de *Lucifer* réuni à *La Gnose*, dont Steiner assura dès lors seul la parution sous le titre de « *Lucifer-Gnosis* », une forte association en vérité ! — Car Lucifer est en effet cet ange gigantesque, qui enflamma le flambeau de la connaissance au cœur de Dieu, pour l'apporter à l'être humain, ce par quoi il souffrit de la chute dans l'abîme, duquel il remontera vers les hauteurs spirituelles, par

l'effort même de connaissance de l'être humain, pour venir prendre place aux côtés de Dieu. Dans son « Introduction » à cette double parution Steiner déclare : « Les deux revues s'efforçaient toutefois de servir une conception du monde et de la vie qui représente une unité supérieure de la science, de la religion et de l'art. Un tel objectif ne peut pas espérer se réaliser aujourd'hui, si les forces engagées se dispersent, mais seulement si elles agissent ensemble en bonne intelligence... » Autrement dit : si la revue moderne « *Gnosis* » veut prendre au sérieux ses propres principes, alors elle doit s'unir à la revue « *Lucifer* » et devenir ainsi « anthroposophie ».

Si, à présent, les gnostiques de l'école de Schmitt veulent en rester pourtant, dans leurs efforts élevés et modernes de connaissance et de moralité sur le parvis intellectuel d'une connaissance de l'âme réelle et directe, et qu'ils n'ont donc pas la capacité de pénétrer dans le « saint des saints » de celle-ci, cela est à ramener à la « culture de l'entendement du dernier siècle » qui « opprime encore leurs énergies spirituelles » (Voir Rudolf Steiner : « *Lucifer* », Tome 2 : « La culture du présent dans le miroir de la théosophie ». Ces numéros 1-35 sont épuisés depuis longtemps et un recueil des nombreux essais substantiels qui y ont paru serait cependant à souhaiter).

Cela, le gnostique de l'école steinerienne ne doit en aucune façon se retenir de laisser sans cesse venir à soi ce privilège ; « il admire en effet la force avec laquelle ces forces luttent pour parvenir à la vérité, il admire souvent la témérité, sans prévention, avec laquelle elles partent à l'assaut de tous les préjugés de leur entourage ». Sur une telle base et sur un tel terrain, on peut bâtir. Même si les gnostiques en restent actuellement encore à mi-chemin, l'investigateur spirituel, lui, peut se promettre beaucoup sur l'avenir de leurs aspirations gnostiques. Il est convaincu « que leurs efforts collaborent à un avenir qui se trouve dans la direction qu'il suit, qu'ils préparent des représentations et des conceptions qui produiront, même si ce n'est éventuellement pas chez eux-mêmes mais chez d'autres, d'authentiques connaissances spirituelles ». Dans cette acception, elles n'agissent pas « en vain » ; car elles sont au plus près sur la voie du royaume des cieux.

Qu'à présent le gnostique de l'école de Steiner ne puisse attendre le gnostique de l'école de Schmitt pour ce futur, qu'il anticipe aujourd'hui déjà dans ses grandes lignes une authentique connaissance de l'esprit et qu'il la voit nécessaire dès à présent, cela repose dans les circonstances de l'époque qui exigent purement et simplement une telle avancée. Ce que tout gnostique moderne conquerrait lentement, en suivant le cheminement propre à la progression des cultures — à condition que ces cultures ne meurent pas d'inanition spirituelle avant — le chercheur en science spirituelle, lui, doit aujourd'hui déjà l'anticiper sous une forme conceptuelle ou concentrée, ce à quoi il se rend apte au moyen d'une intensification de ses forces d'âme, des forces de l'âme qui lui permettent une plus grande capacité de perception spirituelle. L'élément suprasensible, dont le gnostique intellectuel reconnaît parfaitement l'objectivité, mais qu'il ne saisit qu'au plan de l'idée et donc conceptuellement et de manière schématique et abstraite, après qu'elle lui a été communiquée par la contemplation clairvoyante ou mystique. Cet élément suprasensible, qu'il laisse pareillement prévaloir, est pour l'investigateur spirituel Steiner un objet tout aussi réel, un objet de perception ou de contemplation spirituelle, comme le sensible l'est pour le simple physicien.

Schmitt lui-même et son école ne peuvent parvenir aujourd'hui à cette perception supérieure, à un point telle qu'il la reconnaît parfaitement chez un grand nombre de personnalités historiques importantes, à partir desquelles il se laisse transmettre effectivement un **contenu** du penser. Il pénètre leurs visions spirituelles avec un penser logique, et parvient ainsi à une connaissance scientifique et donc à une gnose moderne. Mais sans le « parchemin » qui nous est parvenu de ces voyants historiques, il **ne peut pas** arriver à sa gnose moderne, ce qu'il concède d'ailleurs lui-même sans plus. Nous avons ici, pour ainsi dire, une division du travail : là-bas, dans le passé, la vision mystique concrète, ici, dans le présent, la pensée logique et abstraite. La synthèse des deux c'est la gnose moderne. Cette philosophie gnostique ne peut pas se priver du voyant, elle est pour le moins aujourd'hui renvoyée à ses documents : les « parchemins », ce sont pour elle la « sainte source » à laquelle elle doit étancher sa soif de savoir. Une perte éventuelle de ces documents issus de l'activité des voyants déroberait à ces gnostiques le contenu conceptuel suprasensible ; ils devraient se contenter des seules sciences naturelles sensibles.

L'investigateur spirituel moderne, Steiner, par contre, est devenu lui-même un clairvoyant du spirituel, il réunit en lui les deux fonctions ; en pénétrant lui-même ses propres perceptions spirituelles avec l'énergie de son penser logique, il parvient à la plus moderne et actualisée des gnoses, à une science spirituelle d'orientation anthroposophique. Au « parchemin » cet investigateur de l'esprit n'est plus renvoyé, parce qu'il troque les sources simplement littéraires contre la vie qui afflue vers lui directement de la « Chronique de l'Akasha » depuis les plus hautes sphères, depuis ces riches pensées vivantes de Dieu et de leur plénitude idéale. Même si disparaissaient aujourd'hui tous ces documents, qui rapportent des faits suprasensibles, ou que leurs contenus devinssent oubliés, ce gnostique très moderne ne tomberait plus dans l'embarras ; car il est en mesure de restaurer, à tout moment, le contenu spirituel dans toute sa plénitude et toute sa richesse, et même tel qu'il est *à l'origine*, car le clairvoyant a la capacité de puiser à la même source primordiale de toute existence et devenir, là où, autrefois, puisait le voyant lui-même, à cette « chronique akashique ». —

La **propre perception** et le **propre penser** restent donc, comme toujours, ces deux piliers porteurs de sa **connaissance** ; il n'a pas abandonné ainsi le terrain assuré de l'**expérience** et ne l'a pas non plus outrepassé, en aucun point, comme le font constamment la philosophie spéculative et la métaphysique, ces soi-disant sciences transcendantales, raison pour laquelle elles ne devraient pas être estimées comme des sciences. Car une science sans fondement expérimental, c'est du dilettantisme, du charlatanisme. La science spirituelle moderne de Steiner ne doit absolument pas être confondue, pour cette raison, avec cette philosophie transcendantale dilettante, qui n'est absolument pas scientifique, ou cette métaphysique, qui aujourd'hui encore, dans ses formes malades remontant à Kant, sévit en répandant tous ses abus depuis nos chaires universitaires. L'investigation spirituelle moderne, qui a surmonté cette « division du travail » de la gnose de Schmitt, répond dans tous ses actes aux exigences d'une théorie de la connaissance sans prévention et d'une science exacte, et certes plus encore dans un sens supérieur, que ce n'est le cas pour les autres investigations scientifiques, lesquelles, soit insistent *a posteriori* trop fortement sur le principe de la perception sensible concrète ou de l'expérience, et doivent nécessairement trouver un refuge dans de vagues théories et hypothèses, dont l'exemple est la science naturelle moniste ; soit encore que la fonction du penser abstrait, le principe de la spéculation métaphysique, recouvre tout, *a priori* et unilatéralement, au point d'aller s'égarer dans le brouillard de la philosophie dualiste, à laquelle la base de l'investigation suprasensible fait totalement défaut.

Là où à présent le monisme d'un côté, et la philosophie spéculative de l'autre, arrivent à leurs limites, et face à la vie et à la réalité de la vie, doivent se dérober, c'est précisément là qu'entre en jeu la gnose, en défendant, largement au-delà des deux, une conception idéale et spirituelle de l'âme. Mais cette gnose aussi trouve des limitations, devant lesquelles elle doit s'arrêter ; et là où elle parvient au bout de sa sagesse, c'est l'anthroposophie qui maintenant entre en jeu, en défendant largement au-delà de la gnose une connaissance vraie de l'âme et de l'esprit qui pénètre directement dans leur saint des saints. —

Le passage de la gnose à l'anthroposophie se rattache par conséquent à la formation d'une capacité perceptive plus élevée et différenciée, alors que la discipline du penser n'en reste qu'à une approche de cette dernière. De même que la collaboration de la **perception sensible** et du **penser logique** mène à la **connaissance de la nature**, ainsi résulte-t-il, de l'enchaînement de la **perception suprasensible** d'avec le **penser logique**, la vraie **connaissance de l'âme et de l'esprit**, telle qu'elle est aujourd'hui cultivée par l'initié Steiner. La Sophia de l'Anthropos, la sagesse de l'être humain qui se connaît lui-même dans sa spiritualité et sa divinité, est donc le degré le plus élevé d'une éventuelle gnose moderne ou connaissance de science spirituelle, dont les facteurs, perception et penser, ont la capacité de tenir bon face à la plus sévère inspection des théories de la connaissance [épistémologie, *ndt*].

Si, à présent, le gnostique Schmitt avait fait preuve d'autant d'intérêt objectif à l'égard de l'anthroposophe Steiner, qu'il en a fait montre à l'égard des anciens voyants et mystiques du Moyen-Âge, alors la recherche spirituelle de cet insigne **penseur moderne**, n'aurait pas été résumée en quinze lignes dans un paragraphe qui, en gros ne dit rien (Vol. II, 399-400), ni non plus en un

chapitre sur le « théosophie indienne », mais il lui aurait consacré un chapitre en propre, rempli d'un riche contenu conceptuel qu'il aurait pu intituler : la « science spirituelle allemande ». Et si maintenant, Schmitt était encore capable, en 1907, de ne pas voir toute la richesse des contemplations spirituelles de cet immense mystique et occultiste, parce que Steiner n'avait encore publié que peu de matériau à cette époque, et qu'il se trouvait encore dans un rapport, plutôt lâche d'ailleurs, avec Annie Besant et Adyar, alors la situation, jusqu'à la mort de Schmitt en 1916, se serait fondamentalement modifiée et elle se serait clarifiée. — On peut douter que Schmitt eût rattrapé sa négligence toutefois dans une seconde édition de sa « Gnose » ; car nous sommes déjà que trop bien habitués, hélas !, à voir honorés et estimés les grands morts aux détriments des grands vivants ; nul n'est prophète en son pays ni dans son époque. Ce phénomène doit particulièrement être pris en considération ici.

22. Orient et Occident

Parmi les plus jeunes chercheurs qui s'activent et se démènent, au sein de la gnose, en engageant de puissantes énergies en faveur d'une conception du monde vaste et conforme à l'esprit, reposant sur des fondements scientifiques modernes, on distingue tout particulièrement **Karl Jellinek**, professeur de chimie à l'École polytechnique de Danzig. Dans son ouvrage de grande envergure « *Le Mystère du monde* » (F. Enke, Stuttgart, 1921), Jellinek s'efforce, à l'appui d'une vaste connaissance de la littérature, et sur la base de sa spécialité, d'atteindre une « union harmonieuse des sciences naturelles, de la philosophie, de l'art et de la religion ». (un ouvrage basé sur 16 cours, donnés devant les 1100 élèves de l'École populaire polytechnique fondée par lui.)

L'impulsion la plus importante pour rédiger son ouvrage, Jellinek la doit au professeur de philosophie et sciences naturelles de Cologne, le Dr Hans Driesch, à qui l'ouvrage en question est d'ailleurs dédié. D'autres suggestions fondamentales lui vinrent aussi du théosophe, le Dr Franz Hartmann, du Brahmane Vivekananda et du mystique Maître Eckhart. Mais du docteur Rudolf Steiner, Jellinek n'a pu emprunter jusqu'à présent que son fruit social et culturel, la « *Dreigliederung* de l'organisme social », auquel il consacre presque la totalité de sa 15^{ème} conférence. Mais, même cette *Dreigliederung* n'y a été aucunement conçue, ni présentée dans la pureté de son concept, mais à partir de ses propres points de vues absolument anti-sophistes, au point même qu'elle en a été corrigée et élargie en de multiples points, si bien qu'il en résulte dans l'ensemble une espèce de caricature pénible. On ne doit donc absolument pas confondre cette *Dreigliederung* de Jellinek avec l'œuvre sociale et culturelle de Steiner. Car de la « démocratie cosmopolite » (p.428), de l'État unitaire à visage humain, dont Jellinek affabule l'existence utopique, l'idée de Steiner sur la *Dreigliederung* est, en effet, très éloignée, de la même manière qu'elle l'est aussi de la fraternité populaire de l'humanité ou de la culture mondiale sur des bases espérantistes, utopie avec laquelle Jellinek sympathise pareillement et vivement. [Et pourtant l'*esperanto* simplifierait bien les choses !, y compris ce présent travail... *ndt*]. La science spirituelle de Steiner dispose d'assez d'énergie enracinée en elle-même pour produire de manière juste l'idée organique d'un organisme social saint ; elle n'a besoin ici d'aucune corrections mutilantes, ou « d'élargissements », provenant d'une vie spirituelle en plein dépérir, laquelle a été portée en terre depuis longtemps par la science spirituelle de Steiner.

Sur cette science spirituelle, qui occupe donc une position centrale, Jellinek ne s'est limité qu'à quelques idées générales et quelques références de la littérature (Celles-ci, à elles seules, sont déjà caractéristiques de la position de Jellinek vis-à-vis de la science spirituelle de Steiner. On remarquera, en particulier, les « notes caractéristiques » par lesquelles les titres des ouvrages sont pourvus, « afin d'orienter le lecteur ». Alors que les théosophes d'orientation indienne ou hindoue, sont toujours : « profonds », « splendides », « uniques », « clairs », « puissants », « admirables » et « entraînants », Steiner, lui, excusez du peu, n'est que « fondamental », « difficile » et « dogmatique », ou bien parfois le silence de Jellinek n'est que politesse à son égard.), en passant sous silence, ce qui est effectivement compréhensible, lorsqu'on observe les « héros », derrière

lesquels « on s'efforce de suivre péniblement les chemins qui s'élèvent à l'Olympe ». Sur un bord, il y a donc les grands professeurs modernes Driesch, Scheler et Becher, sur l'autre bord du chemin, les grands gnostiques des anciens Hindous, Perses, Égyptiens, Chinois et Grecs, jusqu'à Jésus et ses apôtres et les mystiques moyenâgeux jusqu'à Blavatsky, Besant, Hartmann et le Brahmane récemment décédé, son « très honoré et adoré Swami Vivekananda » (p.361) « qui occupe la même position prééminente parmi les penseurs, que l'Himalaya parmi les autres montagnes », raison pour laquelle il dût se retrouver aussi pénétré de la « mission universelle de l'esprit indien ». Si Jellinek ne souscrit pas en vrac aux paroles de Vivekananda, paroles très fières d'ailleurs, mais bien inutiles et d'une grande ignorance, jugez un peu : « Si l'Occident veut apprendre quelque chose de l'âme, de l'esprit, du sens et du mystère de l'Univers, alors il doit s'asseoir aux pieds de l'Orient » (p.333), il n'en sympathise pas moins fortement avec lui, au point qu'il ne se rend pas compte du certificat d'indigence que l'autre en vient ainsi à délivrer aux penseurs de l'Occident et, en particulier, à **l'esprit allemand**.

Même si la parole fière, mais fondamentalement arrogante, de Vivekananda était juste et que la science européenne, ou bien même carrément allemande, l'acceptait, voire même en partie, ce à quoi Jellinek encourage à faire malheureusement, alors on aurait une banqueroute complète de notre vie spirituelle européenne, et en particulier allemande. Et pour autant qu'il s'agisse de la vie spirituelle de nos Universités et de nos grandes Écoles, Vivekananda a bien raison ; et dans cette mesure, la sympathie que ressent Jellinek à l'égard de cette « parole forte » de son « penseur gigantesque » a son entière justification. Ne serait-ce que comme conséquence de la faillite spirituelle de nos organes universitaires, de telles sympathies peuvent venir, qui conduisent nos professeurs à s'incliner devant les « fausses idoles étrangères », tandis qu'ils crucifient leurs propres dieux, les brûlent ou, pour le moins, les ignorent.

Schiller n'a-t-il pas déjà mis en garde contre cette absence de foi de l'Allemand en lui-même et en ses propres énergies, ainsi qu'attiré l'attention sur la **mission universelle de l'esprit allemand** (Voir son poème « À l'occasion de l'année 1800 » qui vaut encore aujourd'hui. Les deux derniers vers :

« L'oeil rempli de convoitise de l'Esprit allemand
Sur les trésors morts des Britons et des Francs! ».

On pourrait les parodier aujourd'hui de cette façon :

«Honte éternelle de l'Allemand,
Lequel, de sa noble naissance
la couronne royale méprise,
Pour s'incliner devant les faux dieux
Et l'œil rempli de convoitise
sur les trésors de sagesse

De l'Inde et vers les Romains! ») ; malheur à lui s'il ne la reconnaît pas maintenant et croit devoir spirituellement attendre de l'Inde ce que, politiquement et économiquement, il se vit contraint d'obtenir en le mendiant à l'Amérique. Non seulement Wilson et Harding ne nous ont pas aidés mais, par leur supercherie et leur lâcheté, ils nous ont enfoncés encore plus profondément dans le malheur. Et rien d'autre, à vrai dire, ne peut nous arriver, lorsque nous nous tournons vers l'Ouest extrême et l'Est extrême, dans la fausse illusion que la « lumière », qui va nous « éclairer, nous vient de là-bas ». C'est la fantasmagorie luciférienne qui scintille devant nos yeux de là-bas, à laquelle il ne faut pas nous fier, de même que pour le matérialisme ahrimaniens de l'Ouest qui nous regarde en ricanant. Si nous ne pouvons pas compter sur nos propres forces pour construire dans l'affliction spirituelle, économique et politique dans laquelle nous sommes, alors nous sommes un peuple sur le déclin et un peuple qui mérite son déclin; alors il ne pourrait même plus être question de la mission de l'esprit allemand. Mais qu'avec le déclin du peuple allemand, le « déclin de l'Occident » aille de pair, en dépit de Vivekananda et de la chimérique mission universelle de son esprit indien, c'est un fait que l'initié occidental de la Rose-Croix a reconnu et qu'il tente d'écarter en faisant des efforts énormes. Le Levant ne peut **en rien** y contribuer! —

Les Allemands seraient donc purement et simplement parvenus à la faillite de leur propre vie spirituelle, si nous nous étions identifiés avec les représentants de nos institutions **académiques, si, en dehors de cette science officielle, méprisé et proscrit par elle**, Rudolf Steiner n'avait pas disposé quelque chose dans sa **science spirituelle**, par quoi l'Occident révèle une sagesse **bien plus profonde** « de l'âme, de l'esprit, de Dieu, du sens et du mystère de l'Univers », que la sagesse des mystères indiens décadents de Vivekananda, auxquels il s'abandonne à rêver. La « Société théosophique » s'est fixée comme tâche, en 1875, de contribuer à remettre sur pied la vie spirituelle en pleine faillite de l'Occident, par adduction d'un capital spirituel qui n'a plus cours depuis longtemps. Tel un résultat des vingt-cinq ans d'activité diligente de cette société, avait pris naissance un engourdissement sentimental de phraséologie remplie de morgue et de bovarysme spirituel, dont le caractère totalement répugnant avait été percé à jour par l'œil éveillé de Steiner dès le début, à savoir, durant sa « période matérialiste ». S'il se rattacha pourtant à ce mouvement en 1902, il ne le fit que pour pouvoir y travailler à l'encontre, en étant à l'intérieur, et ceci d'autant plus intensément et efficacement, afin de lui porter le coup mortel, ce qui d'ailleurs arriva tout à fait systématiquement et dans la connaissance parfaite des fins auxquelles il visait, conformément à la devise: « Si tu veux vaincre le dragon, tu dois te glisser dans sa peau, et tu dois saisir le taureau par les cornes. » La présidente de la Société théosophique, l'Anglaise Annie Besant, n'avait pas tardé à comprendre que le héros spirituel allemand, au sein de cette société, **suivait son « propre chemin »** ; c'est pourquoi elle l'en exclut d'une manière dictatoriale après que Steiner lui remontra que l'Occident n'avait nullement besoin de « s'asseoir aux pieds de l'Orient » et de s'en laisser conter par lui, parce qu'il avait la capacité de puiser **à partir de lui-même** une sagesse plus profonde, plus vaste et plus vivante que celle orientale ! — Par Annie Besant, l'anglaise tombée dans l'hindouisme, Steiner fut calomnié comme « jésuite » et exclu de la Société théosophique. L'exclusion plus tardive de l'Allemagne hors de la Société des Nations, qui fut effectivement et également justifiée par des calomnies sans mesure, ne fut qu'un phénomène parallèle à cette exclusion de la vie spirituelle allemande hors du mouvement théosophique mondial. Le grand événement politique et économique avait ici déjà projeté dans le **spirituel** son ombre anticipatrice. Jellinek, qui se tient proche du mouvement théosophique, et qui s'en laisse fortement suggérer par lui, rapporte de manière erronée, en précisant que la « Société anthroposophique » fondée et dirigée par le Dr Steiner est l'une des « deux branches allemandes » de la « Société théosophique » (p.455-456). Il est évident, à partir de ce qu'on vient de dire, que la Société anthroposophique n'a aucune relation avec la Société théosophique, et qu'elle ne peut donc pas en être une « branche » ; c'est bien plutôt un arbre qui croît tout seul sur le **terrain spirituel et originel allemand** et qui **s'enracine dans** le penser moderne et scientifique, celui des sciences de la nature, et qui déploie dans toutes les directions **ses branches vivantes**, en pourvoyant tout l'Occident de ses fruits mûrs, au point que celui-ci peut parfaitement se passer de la sagesse indienne; car la Société anthroposophique dispose de groupes de travail actifs dans tous les pays d'Europe et d'Amérique. Et s'il devait arriver, un jour, que l'un dût apprendre de l'autre, alors l'Orient devrait venir s'asseoir aux pieds de l'Occident ». Ceci n'est pas dit par orgueil spirituel, mais à partir de la connaissance exacte et précise des lois de l'évolution, que malheureusement Jellinek n'a pas percées à jour; d'ailleurs il ne pourrait pas aussi intensément en revenir à l'héritage spirituel de nos Pères, et promettre la remontée de notre culture à partir d'une réanimation des vieilles conceptions du monde ; il ne pourrait sûrement pas non plus être « pénétré » de la conviction que « notre religion de l'avenir naîtra d'une fusion de la mystique orientale avec celle occidentale » (p.333).

Ce que Jellinek, à la page 456, dit de la « Société théosophique », à savoir qu'on s'y laisse aller « souvent au penchant vers la procédure dogmatique, acritique, d'une matérialisation des choses de la vie de l'âme et de l'esprit, et qu'il y manque souvent le contact avec la science moderne et la philosophie moderne, en un mot, « avec la vie spirituelle moderne », cela il saura aussi en faire le reproche à Steiner et à sa « branche » anthroposophique. L'affirmation de Steiner de la perceptibilité suprasensible de la vie de l'âme et de l'esprit en couleurs et sons, ainsi que « l'incorporation de celle-ci », du fait de la terminologie employée pour les corps éthérique et astral, autorisent Jellinek, comme Eucken, à parler d'une matérialisation du spirituel par Steiner. Contre la

« Société théosophique », les autres reproches de Jellinek peuvent aussi valoir, mais à l'encontre de la « Société anthroposophique », ces défauts ont été impitoyablement corrigés par la façon strictement scientifique par laquelle Steiner procède. Celui qui n'a pas l'œil à cela, on peut déjà désigné son agissement comme parfaitement acritique et dogmatique, si l'on veut éviter une plus mauvaise caractérisation. Le soi-disant pont « critique », que Jellinek jette entre sa soi-disant « science » et la théosophie, à savoir vers le bouddhisme et le brahmanisme, vers le judéo-christianisme et le mysticisme, a bel air sur le papier, mais, dans la réalité de la vie, il n'a aucune force portante et ce pont ou cette passerelle n'est absolument pas praticable pour cette raison. Jellinek tombe dans les mêmes erreurs que la Société théosophique, dont la guide donnait fortement la préférence aux religions pré-chrétiennes ou bien, *last, but not least*, elle la positionnait au même rang que le christianisme. Que le christianisme se distingue absolument de toutes les autres religions, et qu'il prenne, dans cette mesure, une place à part, étant donné qu'il est la **religion de l'humanité**, alors que les autres religions ne sont que des **religions de peuples**, cela n'a pas été reconnu ni par les théosophes, ni par Jellinek. Il dit (p.455) : « Du brahmanisme et du bouddhisme, deux confessions qui se trouvent aussi élevées que celle judéo-chrétienne, j'ai le plus souvent parlé et j'ai lu des essais de leur littérature ». Comme si la littérature importait pour le christianisme. Tout comme dépourvue de sens s'avère, en effet, cette synthèse, visée par la Société théosophique et lui, de ces trois religions soi-disant équivalentes quant à leur valeur, parce que le christianisme est déjà lui-même l'accomplissement mystique ou la synthèse occulte de toutes les religions des peuples préchrétiens ; elles accèdent toutes **organiquement à une vie nouvelle** dans le christianisme, lequel, par l'apport rosicrucien, dont les mystères sont aujourd'hui représentés par Steiner, reçoit également son fondement **scientifique** moderne, conformément à l'époque. Quand Jellinek dit (p.457) : « Tout le mouvement théosophique travaille à une synthèse entre le judéo-christianisme, d'une part, et le brahmanisme et le bouddhisme de l'autre », ainsi ne fait-il que caractériser par là que cette faute cruciale, combattue par Steiner, dans laquelle il tombe lui-même (Jellinek, *ndt*). L'étude **comparative** de toutes les religions et philosophies, qui est aussi poursuivie de manière intense au sein de la Société anthroposophique, a mené ici précisément à la connaissance que ces religions ne sont absolument pas **de même valeur** et que le christianisme a englobé en lui toutes les énergies motrices des anciennes religions. Ce qui en est resté, ce sont des momies, dont la réanimation artificielle dans quelque sens qu'on le tente devrait être anti-culturelle. Ce par quoi, encore une fois, cette synthèse philosophique artificielle entre vivants et morts, et même carrément entre mort, comme le « judéo-christianisme » que Jellinek a en vue, est donc **historiquement** et pareillement **morte**. Le christianisme **vivant** est déjà une synthèse naturelle entre les anciennes impulsions motrices puissantes, qui sont bien mortes à présent et donc devenues caduques, de ces **religions des peuples** de l'Antiquité et de l'**énergie divine** rédemptrice, qui fut immédiatement active dans le *Christ-Jésus* de 30 à 33 ans. — Et ce **christianisme vivant**, y compris les pulsions motrices des anciennes religions populaires, apparaît aujourd'hui dans les « Mystères de la Rose-Croix » comme dans son foyer, porté par l'esprit scientifique de l'époque et se manifestant en une **force unitaire d'impact**. Les anciennes religions ne peuvent donc plus avoir pour nous, pleinement hommes au sommet du vingtième siècle, qu'une importance **historique** mais elles ne peuvent plus avoir de valeur **culturelle** ; celle-ci repose purement et simplement dans le **christianisme vivant**, dont il vaut aujourd'hui de reconnaître le vrai noyau, le vrai cœur. La connaissance et l'acceptation de l'impulsion vivante du Christ par l'esprit de la Rose-Croix, telle est la **tâche la plus capitale** que nous avons à assumer aujourd'hui, sur laquelle nous devons concentrer tous nos efforts ; car c'est d'elle que dépend la mission universelle de l'Allemagne. Le mouvement théosophique est passé devant cette tâche sans la voir ; il a mal compris le second de ses principes, en remplaçant l'étude comparative des religions par son étude nivelante des religions. En effet, il n'a même plus honte de propager aujourd'hui en Europe le brahmanisme et le bouddhisme missionnaires, comme des puissances culturelles religieuses, et d'estropier ainsi le vrai cœur du christianisme d'une manière inouïe. C'est le service exclusif rendu par Rudolf Steiner que d'avoir mis fin à cette intervention dilettante sur le domaine le plus saint et le plus sublime de notre vie spirituelle et d'avoir conçu le christianisme vivant dans toute sa profondeur universelle. Jellinek

aurait, par conséquent, mieux fait de s'orienter sur l'initié rosicrucien moderne Steiner, plutôt que sur Annie Besant et Franz Hartmann, pour le vrai cœur du christianisme ; dans ce cas, il ne lui aurait pas été possible de parler sans cesse du « Juif », Jésus de Nazareth et d'un christianisme judéo-chrétien, car le centre de gravité du christianisme vivant ne se trouve ni dans le juif Jésus, ni dans le judéo-christianisme, mais uniquement dans l'**individualité divine du Christ**, qui transcende toutes les races, tous les peuples et tous les hommes.

Devant ce « Christ-Jésus » vivant, comme Steiner appelle cette entité solaire divine, Jellinek est passé sans le voir. Ainsi l'ensemble de son ouvrage imposant, bien qu'il ait été rédigé avec autant de bonne foi que de sagesse, sur toute la ligne, aussi bien dans la méthode que pour ce qui est du contenu, s'en va directement échouer sur la rive où s'est déjà échouée depuis bien longtemps la Société théosophique. Le **nouveau monde** de notre culture spirituelle à venir, il ne l'a même pas aperçu de loin, puisqu'il a dédaigné de s'orienter sur le phare illuminant à longue portée de la science spirituelle de Rudolf Steiner. Pour s'orienter en effet, plus aucun chercheur moderne ne peut plus se dispenser de ce penseur et clairvoyant du présent vraiment « gigantesque », s'il veut réellement se tenir à l'apogée de son époque et mener un travail culturellement fécond. La parole arrogante de Vivekananda est ainsi à remplacer par l'expression fière de Paracelse, que Steiner peut reprendre aujourd'hui aussi à son compte: « Celui qui veut suivre la vérité, doit entrer après moi dans ma monarchie...; moi, pas vous », Eucken, Keyserling, Müller, Jellinek ! « Après moi, et c'est moi, pas vous ; vous tous de « Iéna, Berlin et Danzig, et de ceux qui se trouvent en Allemagne ; «Et vous, îles dans la mer », Toi, Angleterre, Toi Italie, Toi France, Toi Russie, Toi Inde, « Toi israélite, après moi ; moi, pas vous ! ma monarchie est mienne! » —

23. Spéculation ou contemplation de l'esprit

Dans mon premier ouvrage (N°19 de cette collection: « *Rudolf Steiner, un lutteur contre son époque* ». 1921.), j'ai déjà montré qu'il n'est absolument pas indispensable que tous les ouvrages philosophiques ou scientifiques doivent être aujourd'hui écrits sous le point de vue de la science de l'esprit de Steiner ; ce que j'affirme, et que je tente aussi de prouver, c'est que ces nouveaux chercheurs, que l'on n'a plus à convaincre sur la « nécessité des nouvelles méthodes de connaissance » en tant « qu'exigences du temps présent », ne peuvent plus trouver de point d'appui solide, sur lequel appliquer leur levier spirituel pour soulever et faire tomber hors de ses gonds le monde pourri, afin de permettre une ascension vers de nouveaux horizons.

Même la méthode de connaissance de Jellinek est vieille par principe, comme celle de Schmitt, ce que tous deux concèdent d'ailleurs eux-mêmes, à la fois par leur stagnation dans l'intellectualisme et par leur retour aux anciens mystiques et fondateurs de religions. Certes, Jellinek laisse entrevoir à présent, au contraire de Schmitt, en divers endroits de son ouvrages, qu'il ne se confronte pas seulement par la pensée avec les résultats de la contemplation spirituelle du mystique, mais qu'il est lui-même un mystique, un contemplatif. « L'idéal », qui le guide cependant dans son effort cognitif, « n'est pas la **pure philosophie théorique**, mais la mystique, c'est-à-dire l'union de la contemplation la plus claire, transparente comme le cristal, et de la plus pure des actions pratiques ; son idéal n'est pas le philosophe d'université, mais le mystique, pas Kant ou Schopenhauer, mais Lao-Tseu, Bouddha, Zarathoustra, Socrate, Jésus de Nazareth, Paul et Maître Eckart ». — (p.3) Le « penser gigantesque et titanesque », qui « sommeille en chacun de nous » et qui chez le mystique « est éveillé », Jellinek croit que ce penser est également éveillé en lui, ce qu'il avoue même directement à la page 11: « Les résultats, dont j'ai donné un aperçu dans notre cours, ont été découverts à partir de l'expérience extérieure et intérieure. Les sages et les saints de tous les peuples et de toutes les époques les ont découverts de la même façon et ils ont montré également, le chemin et la méthode, comme je l'ai déjà mentionné. »

À cela il faut répliquer à présent, que ces sages et saints de tous les peuples et de toutes les époques ne seraient pas allés bien loin dans leur connaissance, s'ils avaient réellement suivi la méthode que Jellinek s'attribue faussement comme la sienne. « L'expérience intérieure », qui mena à **leur** sagesse

occulte, alla bien plus loin, en effet, que ce que Jellinek appelle (pp.312-314) « l'intuition » et qui conduisit, par exemple, Leibniz à la découverte du calcul différentiel et Newton à la découverte de la loi de la pesanteur. Si l'on place au même niveau que cette sorte « d'intuition », l'expérience intérieure des anciens fondateurs de religions et mystiques, cela veut dire qu'on se méprend totalement quand on croit devoir la caractériser comme une « contemplation spirituelle » ou une « clairvoyance ». Ce que ces chercheurs modernes connaissent sous la forme « d'intuition », cela n'existait absolument pas encore sous cette forme chez les anciens, car c'est un sous-produit de notre intellectuel qui devra être surmonté avec elle de nouveau.

Que Jellinek ne soit absolument pas un « contemplateur », mais bien un homme profondément religieux, certes, et absolument aussi un penseur spéculatif, c'est lui-même qui nous le confirme de nouveau en d'autres endroits de son livre. L'éther suprasensible, ou corps de vie, tout comme le corps astral des plantes, animaux et hommes, que le voyant Steiner peut **observer** par sa capacité de perception supérieure, en contemplant, de la même façon que le peintre contemple le corps physique de son modèle, cette nature suprasensible donc du corps de l'entité vivante, Jellinek lui, doit l'**inférer** de manière purement spéculative : « Lorsqu'après un examen théorique (!) et expérimental (!) le plus exact de l'état de la chose, j'en viens à la conclusion (!) que, dans le règne du corps de vie sont à l'œuvre des forces intelligentes et que j'en infère, à présent, d'après les expériences quotidiennement bien connues, des intelligences autonomes qui l'édifient et le dirigent (!), cela revient à dire que j'avance résolument plus scientifiquement que si je prête aux atomes et aux molécules cette même intelligence. » (p.167). De même à la page 169, concernant le corps animique, qu'il **prête** également aux plantes : « Nous nous élèverons la prochaine fois dans le règne de l'animique ». Naturellement pas à l'aide de la contemplation « la plus claire, transparente comme le cristal », mais purement et simplement de manière spéculative. « Nous serons initiés, à partir des mouvements, perceptibles sensiblement, des hommes, des animaux et des plantes, à leurs âmes, qui feront face autonomes aux corps, avec sûreté (spéculative intellectuelle). » Et donc toujours pas de « contemplation » spirituelle. Et ainsi pour l'entièreté du fondement spirituel du monde, sur lequel Jellinek doit « échafauder des métaphysiques de plus en plus hardies » (p.257), ainsi pour le « réel », qui repose « au-delà de notre conscient », mais qui projette des « ondes » ou des « signes » dans cette conscience (perception sensible, penser, sentir et vouloir), serons-nous dans cette perspective des ondes ou des signes, « et avec une plus ou moins grande vraisemblance, initiés... » (p.256). Là contre, il n'y a bien sûr rien à rétorquer, cela reviendrait à reprocher à un aveugle de devoir « toucher » tous les objets du monde sensible qu'il ne voit pas. Mais la manière dont Jellinek peut identifier cet attouchement, cette initiation ou induction, par une **contemplation** spirituelle immédiate, claire comme le cristal, est inconcevable et n'est explicable que par sa non-connaissance de la vraie nature de cette contemplation. Par exemple, de savoir que par les Hiérarchies spirituelles, ou bien par le Christ vivant, ou je ne sais quoi encore qui nous envoie ses ondes depuis les mondes éthérique, astral et spirituel dans notre conscience, et que par cette conscience des ondes de Jellinek, on peut en être « initiés, induits ou contemplés », il se peut que Jellinek le décide lui-même, mais nous, nous devons absolument lui contester cela résolument.

Que par ses conclusions analogiques, transposées, à partir de ce qui est connu sur ce qui est inconnu (p.278 et 283-284), il en vienne déjà dans la connaissance du monde organique seulement jusque l'hypothèse métaphysique générale des « constructeurs intelligents », qui construisent les corps vivants et qu'il est ainsi parvenu à la fin de sa sagesse, Jellinek l'admet lui-même (p.285) : « Quant à ce qui en est des corps de chaque race humaine... je ne sais pas (!). Je laisse ce détail d'investigation à des chercheurs plus évolués ». Puisse Jellinek concevoir seulement que Steiner est justement cet investigateur plus évolué et qu'il possède en ces choses une **connaissance plus sûre**, qu'il laisse utiliser comme hypothèse de travail insigne à la conscience pensante, aussi longtemps que la conscience **clairvoyante** n'est pas développée. Notre science officielle ferait de tout autre progrès, si ses représentants, au lieu d'aller à l'école indienne dilettante du phraseur Swami Vivekananda, allaient à celle de l'investigateur spirituel compétent Steiner. Personne n'a besoin d'accorder quelque crédit en tant qu'élèves, à cet homme extraordinaire ; il devrait plutôt rendre honneur à l'esprit et au caractère de l'érudit allemand. Il devrait montrer qu'un prophète à présent,

dans ce tournant d'époque et du destin d'une gravité énorme, n'existe nulle part ailleurs que « dans son pays natal et chez lui parmi les siens ». — (Marc, 6, 4).

Ce que Jellinek dit ensuite sur le sommeil et le rêve, tout comme sur la réincarnation et le destin, n'a pas été déduit « *per analogiam* » (p.283) par lui, mais par le voyant, en partie par Steiner, lequel l'a consciemment perçu et vécu, révélé et élaboré par le penser. Ce qu'il caractérise (p.364) comme ses « contemplations spirituelles intimes » et « perspectives », ne sont que des thèmes maîtrisés d'une manière purement intellectuelle de la littérature anthroposophique et théosophique portant sur cette question. Sans cette littérature, cette soi-disant « contemplation » ou « vision-savoir » « **au-delà de la mort** », n'aurait certainement pas été possible pour Jellinek et n'aurait jamais apparu dans son ouvrage. Même sa « connaissance » est absolument, comme celle de Schmitt, un résultat de la division du travail : le chercheur moderne Jellinek ne peut pas se passer des anciens voyants du passé, il est en effet renvoyé à leurs documents, desquels il puise ses contenus suprasensibles de penser. Mais ici aussi Jellinek ne sort pas des points de vue généralement empruntés à la littérature théosophique, ici aussi il concède loyalement son absence de savoir et doit effectivement abandonner l'investigation des détails aux chercheurs plus évolués.

Toutes les questions difficiles qui concernent, par exemple, les « rapports entre les âmes de l'homme, des animaux et des plantes », de savoir si les « âmes humaines doivent passer d'abord par le règne végétal et par le règne animal » ou inversement, à savoir, si les âmes des plantes et des animaux doivent s'élever aux âmes humaines, Jellinek doit les laisser sans réponse, même avec l'aide de ces anciens voyants et mystiques, auxquels il a si systématiquement recours, ainsi qu'à la littérature moderne. « À toutes ces questions, moi je ne peux tout simplement pas répondre » (p.388). Même pour ce qui est de la question de la race, Jellinek admet son absence de connaissance (pp.390-392). Lorsqu'il donne néanmoins des informations là-dessus, elles ne reposent que sur des impressions personnelles et des acceptations subjectives, et donc sur un fondement antiscientifique et dilettante. « **Quant à savoir si une relation existe principalement entre la race d'un être humain... et ses facultés animiques et spirituelles, je n'en sais rien. En particulier, je ne sais même pas si l'on peut en dire quelque chose...** Il me semble (!) que ce n'est pas le cas, il me semble plutôt (!) que **selon moi surtout, pour cette question, je n'ai aucune expérience à partir de laquelle je puisse affirmer quoi que ce soit...** » et ainsi de suite.

De tels détours non-scientifiques, comme ils apparaissent chez Jellinek, on n'en rencontrera jamais dans l'œuvre écrite et les conférences de Steiner, quoique — ou bien précisément parce qu'il ne reprend jamais l'héritage de nos pères, et qu'il va chercher en lui-même les contenus suprasensibles de son penser. Il n'est pas en peine de savoir, même si les anciens voyants et mystiques ne voulaient plus rien donner, même si leurs documents et parchemins étaient pressés comme des citrons. Steiner n'a aucun besoin d'eux pour réaliser ses connaissances ; et c'est précisément pour cela qu'il peut répondre entièrement à toutes ces difficiles questions de détails, parce qu'il est lui-même un **voyant**, un vrai **visionnaire**, un initié, qui se situe au sommet de son époque. Car « l'inconscient » ou le « sur-conscient », s'enracine dans les sphères de toutes ces « réalités agissantes », qui envoient leurs rameaux et leurs feuilles dans notre conscience de jour limitée ; ce **fondement spirituel originel lui-même**, et pas seulement les « résultats de son action », les « ondes » et les « signes », Steiner l'a accueilli au sein de sa conscience élargie. Il a vraiment élargi son « Soi » au « Soi de l'univers », en lui est réellement mise en œuvre « l'expérience cosmique », dont Jellinek, exactement comme Franz Hartmann et Swami Vivekananda, Omar al Raschid, Bey, BoYim Ra (ces deux derniers d'ailleurs n'étant ni turc ni indien, mais parfaitement allemands de l'Europe centrale), Rudolf Eucken, Graf Keyserling, Joh. Müller, et les mystiques religieux autour de Diederich, ne fait que parler qu'en termes généraux et vagues (p.4). C'est donc **lui, Steiner**, que nous devrions prendre comme guide suprême.

Les anciens guides, que Jellinek nous recommande, parce qu'ils nous enseignent selon l'ancienne sagesse « à nous plonger comme une goutte d'eau dans la mer » et à nous dissoudre dans « l'extase » sans Je, dans le « Logos » (p.360), nous devons les repousser résolument en tant que guides, parce qu'ils ne peuvent que nous conduire dans les culs-de-sac lucifériens et dans les hauteurs de la phraséologie religieuse. Contre cette tendance anti-culturelle de la Société

théosophique, de prendre comme guides, par exemple Bouddha, ou Maître Eckhart, Steiner a toujours pris énergiquement position, parce qu'elle contredit en plein les lois d'évolution spirituelle de notre époque et de notre culture. La mission de l'Occident actuel, au contraire du bouddhisme, se trouve justement dans le plein développement du Soi, dans le renforcement le plus élevé du Je, dont nous ne devons pas nous « débarrasser » ou que nous ne devons pas « oublier », parce que « trop limité », ce à quoi exhorte Jellinek, mais que nous devons **maintenir** dans toute la plénitude de ses forces et **élargir** au « Soi du monde », ce à quoi Steiner a contribué au **maximum**, c'est pourquoi nous avons aussi à reconnaître en lui notre vrai guide. Pour lui, il n'existe pas non plus « d'inconnu », lequel par le « connu » devrait être « approché à tâtons » ou « déduit » intellectuellement, qui ne soit pas directement connu en esprit par la contemplation, de la même façon que les choses sensibles sont perçues par les sens.

Si Jellinek possédait donc lui-même aujourd'hui l'expérience intérieure, ou bien la contemplation spirituelle, de ces anciens sages et saints, il ne répondrait même pas encore aux graves questions de l'époque, comme nous l'avons montré, comme il ne pourrait pas non plus accomplir aucun progrès pour le monde d'aujourd'hui. « L'énigme de l'univers » ne pourrait même pas être résolue de cette manière. Il est bien sûr plus facile d'entreprendre, avec Vivekananda, un essor fantaisiste vers le « Logos » et vers la « divinité supra-individuelle » et, conformément au sentiment, se griser en elle, que de percer à jour avec précision et correctement les fonctions vivantes de l'organisme terrestre. Et c'est précisément cette investigation occulte concrète du détail, conforme à l'expérience, qui se place absolument dans le cadre de « l'expérience cosmique », qui est aujourd'hui plus importante et plus précieuse que la relation abstraite, spéculative et sentimentale, d'avec le « Logos » ou d'avec le « Parabrahma », nous bluffant dans les hauteurs et trônant au-dessus de Lui. Il va de soi que la conscience pensante et contemplative de Steiner s'élève aussi à ces hauteurs, mais s'il se refuse alors à s'en extasier, ou à jacasser sur son contenu en se laissant obnubiler par le sentiment, comme cela est usuel dans les milieux théosophiques, c'est certainement parce que cela ne se produit que sous l'effet de la vénération ressentie devant la sainteté et la sublimité de Dieu, dont il ne veut ni citer en vain ni mésuser du Nom.

24 — Le renouveau de la sagesse des Mystères.

Jellinek possède et conçoit d'autant moins la manière de voir des Anciens, qu'il possède et conçoit d'autant moins la manière de voir de l'occultiste moderne, car dans la cas contraire, à la page 9 de son ouvrage, il aurait remplacé « Maître Eckhart » par « Maître Steiner » ; car celui-ci se situe absolument dans le prolongement de cet autre esprit. Mais, de tous les temps, on a effectivement loué les morts au détriment des vivants. Ne se situe avec justesse dans son époque que celui qui, en dehors de l'estime historique rendue aux grands morts, pour laquelle Steiner lui-même s'est présenté comme un bon exemple d'ailleurs, comprend qu'il faille honorer aussi pleinement les grands Vivants. Comme aucun autre, Steiner a rendu justice à ses prédécesseurs ; comme aucun autre, il a souligné et rehaussé leurs puissantes productions pour l'évolution de l'humanité (Voir le cycle de conférences de Rudolf Steiner, déjà paru dans *Die Drei* : « *L'Orient à la lumière de l'Occident. Les enfants de Lucifer et les Frères du Christ* », Munich, Été 1909.), ainsi qu'il a perçu à jour leur nature occulte et leur sagesse des Mystères ; c'est la raison pour laquelle comme aucun autre avant lui, Steiner peut donc être aujourd'hui pour nous un « guide dans la sagesse chinoise et japonaise », un « guide dans la sagesse de Zarathoustra, de Bouddha, du Brahmanisme, de Jésus de Nazareth et de la Mystique chrétienne » (Voir Jellinek : « *Le mystère du monde* »), parce que, comme aucun autre avant lui, il est lui-même familier de l'essence même des Mystères d'où puisèrent, en leur temps, ces guides de l'humanité historique, et dans laquelle lui-même s'enracine. Gardons-nous bien, pour cette raison, de tomber dans la faute des Pharisiens et des Scribes qui voyaient leurs actions les plus élevées dans le fait de vouloir en rester précisément à « Moïse et aux prophètes » et marquaient du sceau de « blasphémateur de Dieu » celui qui voulait les « conduire » à un niveau plus élevé de leur évolution, parce qu'il dépassait ses prédécesseurs. Celui qui veut

aujourd'hui honorer réellement un être humain du vingtième siècle, enflammé et soulevé par l'enthousiasme du Saint-Esprit de l'évolution, celui-là renoncera en effet de le mesurer à l'aune de nos Pères (**Matth. 23**, 29-32).

Comme tout dans le monde s'écoule, ainsi la nature humaine s'est substantiellement transformée dans le temps et l'espace, en passant par Sankaracarya, Bouddha, Zarathoustra, Lao-tseu, Socrate, Jésus, Jean, Maître Eckhart. A cette nature humaine modifiée correspondent aussi d'autres méthodes de connaissance, vis-à-vis desquelles l'ancien est devenu caduc. Cela nous éloignerait bien loin du présent sujet, si l'on entrait ici dans le détail des écrits de Steiner se rapportant à ce point et qui le clarifient à suffisance. On se contentera ici d'en indiquer l'orientation. Ces méthodes de connaissance nouvelles, qui se trouvent à la culmination de notre époque, ont été préparées dès le quatorzième siècle pour le vingtième par Christian Rose-Croix et elles ont été complétées, adaptées et mises en relation avec les sciences naturelles modernes par l'Initié-Rose-Croix du temps présent, Rudolf Steiner. Celui qui est en effet convaincu de l'existence des Mystères, en les recherchant non seulement au début de l'Antiquité, mais encore au Moyen-Âge, et qui tient pour possible leur évolution vivante jusque dans notre époque présente, celui-là devra reconnaître de plus en plus que ce ne sont pas des Driesch, Scheler ou d'autres professeurs d'Université, que peuvent venir ces nouveaux Mystères, mais il sera obligé d'admettre que leurs gardiens et envoyés devaient être d'une tout autre trempe que celle de ceux-là. En tout cas, ces gardiens doivent se trouver vis-à-vis des « penseurs proéminents du temps présent », dans un rapport semblable — lequel n'est rien moins que « saillant » d'ailleurs — à celui où se trouvaient, par exemple, Jésus, Socrate, Bruno et Galilée, eux-mêmes vis-à-vis de ceux qui parmi leurs contemporains donnaient le ton à leurs époques respectives.

Et comme la nature humaine, la science humaine change aussi. C'est pourquoi l'on peut dire que Steiner, sur la base de sa nature humaine totalement modifiée, telle qu'elle est requise aujourd'hui et le sera encore par l'esprit du temps pour de plus en plus d'hommes dans un futur proche, a fondé de fait une nouvelle science, qu'il a appelée d'une manière très pertinente, pour caractériser son originalité, du nom de « science de l'esprit d'orientation anthroposophique ». Celle-ci n'a rien à voir avec la « science de l'esprit » académique, qui relève même encore du domaine de la simple philosophie et que Steiner a largement dépassée. L'affirmation selon laquelle Steiner n'aurait inventé aucun moyen ou instrument par lequel un chercheur pût effectuer des recherches, est basée sur une ignorance totale des œuvres de Steiner, ou pour le moins sur un manque de connaissances profondes de celles-ci. Les méthodes, ou moyens, avec lesquelles Steiner travaille, aucun Bouddha, aucun Zarathoustra, aucun Jésus et aucun Eckhart, ne les a ni connues ni utilisées, puisqu'elles étaient encore parfaitement impossibles pour les époques et peuples concernés ; elles sont foncièrement à concevoir comme un produit de l'esprit du temps et du peuple allemand. Ces grands personnages du passé sont arrivés, à vrai dire, à des connaissances analogues à celles de Steiner par des méthodes devenues à présent impossibles ; mais pour autant qu'elles puissent être analogues aux siennes, si on les considère superficiellement, elles n'en restent pas moins essentiellement loin derrière. L'Esprit de l'Évolution n'exige pas seulement, en effet, un dépassement de ces anciens mystères, mais il requiert un renouvellement total de leur forme. **Reconnaître** la nécessité de l'évolution et **vouloir** ce progrès **dans la liberté**, telles sont les deux grandes tâches qui se sont posées à Steiner durant les quarante années de son infatigable activité et qu'il a aujourd'hui magistralement accomplies.

Ces anciennes connaissances sont toutes, dans la forme transmise par la tradition, des « résidus de culture », que l'on ne peut plus proposer aujourd'hui aux « personnes cultivées » de notre époque comme des « acquis moraux universels de l'humanité », ce qui signifierait réellement d'ailleurs pour elles, « les engourdir pour la sensibilité aux phénomènes de fermentations de l'époque et les rendre inaptes à collaborer aux tâches du futur immédiat », comme le déclarait Steiner lui-même, dès 1892. « L'ancien », à savoir la « sagesse des anciens Mystères », est bel et bien « pourri », c'est pourquoi il doit être dépassé, si une nouvelle sagesse conforme à l'époque doit prendre sa place. Steiner n'est pas seulement celui qui a radicalement surmonté le passé, il est aussi le créateur génial de la Sagesse nouvelle. Il signifie, pour la culture d'aujourd'hui, ce que signifiaient, pour leurs temps,

Sankaracarya, Bouddha, Zarathoustra, Lao-tseu, Socrate, Jésus (mais attention, pas le Christ !, *nda*), Jean, Maître Eckhart : à savoir des rénovateurs des Mystères. Comme Steiner et sa cause devront être un jour dépassés par un initié ultérieur, peut-être même d'ailleurs par lui-même dans sa prochaine incarnation, parce que l'anthroposophie sera alors devenue à son tour un « vieux résidu culturel », et ainsi de suite. Il n'existe aucune vérité absolue ou morale valant pour toutes les époques ; chaque époque doit sans cesse en engendrer une, à partir de sa spiritualité et l'adapter à son degré d'évolution.

Même le concept de science cardinale synthétique, à laquelle Jellinek aspire dans son ouvrage, et aussi vaste qu'il puisse être, ce concept est néanmoins resté embourbé dans l'intellectualisme philosophique de son époque. Notre vie spirituelle malade qui, d'une part, s'est divisée en science, art et religion, avant de sombrer unilatéralement dans chacun de ces trois domaines, lesquels, d'autre part, ne serait-ce que par la spécialisation des branches isolées de la recherche, les orientations données à l'art et les confessions, étaient précédemment tombés dans l'anarchie sauvage, Jellinek croit pouvoir aller au devant d'elle et lui apporter la guérison au moyen d'une synthèse philosophique. Et pour aussi honnête et sensé qu'il soit de se mettre ainsi à l'œuvre — et on doit lui reconnaître sans plus que, sur son propre chemin, il est allé aussi loin qu'il était possible d'aller — la vérité conforme à l'époque et culturellement féconde, à la recherche de laquelle il a donc consacré son sérieux le plus saint, et pour laquelle il a donné le meilleur de son cœur, il ne l'a pourtant pas atteinte, parce qu'elle ne se trouvait pas dans la **direction** de son chemin. La chaleur du cœur, avec laquelle on écrit un livre, ne se porte pas toujours garante, en même temps, du bien-fondé et de la perfection de cet ouvrage.

Le devoir de la philosophie est de produire la synthèse de toutes les autres sciences spécialisées et de parvenir ainsi à une conception du monde qui satisfasse la raison et le cœur. Mais la philosophie elle-même n'est à son tour qu'une branche, un petit extrait et un phénomène transitoire, dans la vie spirituelle de l'humanité et peut donc, elle-même, être considérée seulement comme une pierre parmi d'autres pierres (art et religion) de la synthèse planifiée par Jellinek. Si la philosophie elle-même, n'était qu'une discipline de l'esprit humain n'outrepasant pas un certain niveau, une sorte de supra-philosophie ou supra-science, serait alors indispensable pour produire « l'énorme synthèse entre toutes les sciences et toutes les sciences de l'esprit (celles cultivées de manière académique) et plus loin, la synthèse entre science, philosophie (art ?) et religion » (S.III). Jellinek « ose » cette synthèse sur la base de sa spéculation religieuse à connotation philosophique et métaphysique et de son « intuition ». Il est parvenu à en jeter les grandes bases ; car il a introduit dans son système, non seulement des résultats de recherches scientifiques des sciences naturelles et spirituelles spécialisées, mais aussi le profond contenu des Mystères, même s'ils ne sont que résumés entièrement et ne restent que superficiels. Mais avec ce grand coup, il n'en est resté sur toute la ligne que d'autant plus bloqué dans l'ancienne science de l'esprit qui pousse à l'anarchie ; car il a utilisé les anciennes disciplines des pensées métaphysiques et spéculatives et des méthodes de connaissances de l'investigation matérialiste (Voir à la page 246 de ce livre des passages cités de la page 167 chez Jellinek), sur des contenus provenant des anciens Mystères, qui ne sont absolument, dans leurs formes transmises par la tradition, que de « vieux résidus culturels », des cadavres des Mystères, des fossiles spirituels, des exhumations pétrifiées, desquels personne ne peut plus éveiller aucune vie nouvelle, même en y consacrant le meilleur de son cœur qu'il puisse y consacrer. Et à ce réveil de la mort, Jellinek n'y est pas parvenu ; car la récapitulation, la réunion « harmonieuse », même celle des momies culturelles les plus vénérables, avec l'esprit du chercheur métaphysique et matérialiste de notre temps, que ce soit par la force de l'intellect, de la raison ou aussi de l'intuition, n'engendre ni ne met au monde aucune **vie nouvelle**, c'est bien ce qu'il faut prendre en compte. Ce genre de synthèse est quelque chose d'artificiel, de machinal, elle ressemble à « ce genre de cornue », au moyen de laquelle Wagner veut faire « se cristalliser » un homme dans le *Faust* ; car ce qui importe pour lui, dans sa composition, c'est « la mixture », au contraire du Faust-Steiner, pour lequel ce qui importe c'est de produire de la **matière organique vivante** [telle qu'elle est physiquement et quantitativement produite, par exemple, en agriculture et en jardinage par les préparats bio-dynamiques ajoutés au compost, *ndt*].

La synthèse, que **nous**, nous avons en vue, et que Steiner produit aujourd'hui, est d'une tout autre nature, elle ressemble à celle de Jésus de Nazareth par rapport à l'ancienne religion populaire ; on peut l'appeler naturelle ou organique, parce qu'elle enfonce ses **racines** dans ces anciens Mystères, qui se sont pareillement transformés avec le cours du temps et ne se trouvent par conséquent plus en aucune connexion avec les fruits produits alors, des fruits qui ont entre-temps pourri, en effet, ils se sont pétrifiés, ils sont devenus tels qu'on nous les transmet dans les herbiers de la littérature religieuse, par leurs documents jaunis et leurs parchemins craquelés. Il nous faut des fruits frais et goûteux, pour notre nourriture de l'âme et de l'esprit, qui ne peuvent absolument pas être remplacés par les légumes historiquement desséchés, même dans les meilleurs mélanges possibles. Avec ces nourritures-ci, nous devrions nous-même nous dessécher et nous pétrifier, tandis que nous pouvons nous maintenir éternellement jeunes, plastiques, souples et transformables, quitte à nous exposer au reproche de nous faire « Steinériser » [*ver-Steiner-n*, jeu de mot en allemand, ndt]. C'est pourquoi nous **avons besoin** du grand rénovateur de la sagesse des Mystères, qui est descendu dans le chaos et à partir de ce chaos, comme à partir d'une fontaine de jouvence, a réalisé la grande synthèse organique de tout le bien spirituel acquis jusqu'à aujourd'hui. La science spirituelle d'orientation anthroposophique de Steiner s'est révélée une « supra-philosophie » se révélant nécessaire, en raison de la nature même de la chose, ou encore « supra-science », qui a seule la possibilité d'assainir réellement notre vie spirituelle allemande, et avec elle, celles européenne et humaine, en accomplissant « l'énorme synthèse » de la juste manière et en la réalisant de fait. Et ainsi en face de ce qui est ancien, mort, se tient à présent un quelque chose de neuf et vivant, qui seul peut empêcher le « déclin de l'Occident », qu'on ne peut plus éviter simplement par la synthèse mécaniste et philosophique.

Steiner aussi est philosophe et il a épuisé cette discipline du penser jusque dans les ultimes profondeurs de cette science. Mais ce n'est pourtant que dans sa fonction la plus inférieure qu'il est philosophe, quelque peu de la même façon qu'un être humain, qui est en soi une entité d'âme et d'esprit, et possède un corps physique comme membre le plus inférieur. C'est pourquoi Steiner pouvait être naturellement aussi, en tant que philosophe, le plus grand synthétiseur de tous les temps et de tous les peuples, mais ce n'est pas en cela que repose sa puissance ; celle-ci culmine exclusivement dans sa qualité et sa nature d'adepte supra-philosophique en lui, en tant qu'occultiste, initié et rénovateur, de la sagesse des Mystères.

•

25. Ahrimane, Lucifer, Christ

Tout ce qui a été disposé au Moyen-Âge par l'esprit de la Réforme, en tant que culture allemande, ce qui fut porté à la plus somptueuse floraison, en cette période de renaissance allemande, par nos grands classiques en cette seconde moitié du dix-huitième siècle, tout cela parvint à son meilleur état de fructification dans la philosophie et l'anthroposophie de Rudolf Steiner. Et de même que l'activité réformatrice de Luther ne s'est pas épuisée en Allemagne, mais donna aussi des impulsions et fraya la voie pour tous les peuples civilisés de l'Europe, ainsi la science spirituelle de Rudolf Steiner, avec ses conséquences sociales et politiques, deviendra de plus en plus active depuis l'Allemagne en se répandant dans toute l'Europe et même plus loin encore dans toutes les cultures fécondées avec bonheur par l'esprit de l'évolution.

Celui qui comprit son siècle, et reconnut les besoins réels et indispensables de son peuple, fut plus apte et appelé plus qu'aucun autre à collaborer aux tâches du futur. — Et il nous revient simplement à nous d'emprunter le « chemin propre » de cette mission difficile, lentement mais constamment, un chemin ouvert par ce réformateur de notre conception du monde et de l'organisation de notre vie sociale, et de le suivre depuis le début, les yeux grands ouverts et d'entrer ainsi sans prévention dans son monde idéal universel. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut devenir pour nous et pour l'humanité, ce qu'il veut pour elle : un libérateur et un rédempteur du joug insupportable des anciennes traditions et des lettres mortes, mais en même temps celui qui apporte une nouvelle connaissance plus vaste et

plus vivante laquelle, en étant portée par l'esprit scientifique de notre époque, a la capacité de résoudre d'une manière correcte « l'énigme du monde ».

L'esprit allemand qui, en Luther, Lessing et Schelling, lutta pour un christianisme « tel que le Christ lui-même l'aurait enseigné », atteint aujourd'hui, avec Steiner, une culmination qui n'a jamais été atteinte auparavant. Si Luther « nous a libéré du joug de la tradition », comme le dit Lessing, alors nous avons en Steiner le « grand homme méconnu » qui, à l'appel angoissé de Lessing : « Qui nous libèrera du joug insupportable de la lettre ? » répondit par son esprit vivant. Le cri de désespoir de Lessing lancé au génie Luther : « Qui nous apportera enfin un christianisme, comme tu nous l'aurais enseigné, comme le Christ Lui-même nous l'aurait enseigné ? » a trouvé son écho dans le génie Steiner, lequel quarante ans durant lutta dans cette direction et pour cet objectif. Et ainsi nous a-t-il de fait apporté le « christianisme johannique », que nous apporterait aujourd'hui le Christ lui-même, et sur lequel Schelling déjà attirait notre attention lorsque, voici cent ans, il déclarait qu'Il était « en approche », et qu'Il surmonterait à la fois le catholicisme reposant sur Pierre, tout comme le protestantisme reposant sur Paul, pour lesquels le temps est irrémédiablement échu aujourd'hui. « Renaissance de la religion par la plus haute science », disait Schelling, tel est véritablement la « mission de l'esprit allemand, le but déterminé de tous ses efforts » (Qu'est-ce qu'a bien pu véritablement avoir en tête Eucken, lorsqu'il cita ces paroles de Schelling [Le porteur de l'idéalisme allemand] ? C'est très net ; jusqu'ici mais surtout pas plus loin ! — Nietzsche, qui ressentait très souvent et très péniblement ces sortes d'érudits, contre lesquels il avait une dent, a percé à jour, à la manière d'un clairvoyant, leurs pensées secrètes. Il savait pourquoi ceux-là qui avaient à faire avec ces « grands précurseurs » et s'y agrippaient à toute force : « Parce qu'ils ne veulent pas que la grandeur naisse : leur moyen c'est en effet de dire, « voyez, la grandeur est déjà là ! ». En vérité, la grandeur qui est déjà là et celle qui naît les concerne aussi peu l'une que l'autre, et leur vie en porte témoignage. L'histoire monumentale est le masque dans lequel ils dissimulent leur haine qu'ils exercent à l'encontre des puissants et des grands de leur époque, au profit de leur admiration saturée des puissants et des grands des temps passés, sous lequel ils camouflent le véritable sens de toute manière d'observer l'histoire et qu'ils ont, eux, bouleversé et retourné dans son contraire ; qu'ils le fassent sciemment ou pas, ils se comportent toujours comme si leur slogan était : « Laissez donc les morts enfouir les vivants ! » — (*De l'utilité et de l'avantage de l'histoire pour la vie*, 2., un parallèle à cela : « *David Strauß* », 2.)

Et cette « plus haute science » n'est autre que la science spirituelle d'orientation anthroposophique de Rudolf Steiner. Et si nous éclairons par cette science de l'esprit l'effort synthétique de l'esprit allemand, son combat pour un équilibre des extrêmes de la culture matérielle et de celle spirituelle, alors nous devons y rattacher les considérations qui suivent.

La grande mission spirituelle universelle de l'Allemagne, culmine dans le dévoilement du mystère des trois puissances cosmiques et sa mise en application dans la vie, le mystère de **Lucifer**, d'**Ahrimane** et du **Christ**. Lucifer et Ahrimane sont les deux puissances qui règnent unilatéralement et respectivement sur l'Est et sur l'Ouest. L'effort de l'homme vers une culture religieuse et spirituelle unilatérale est inspirée par Lucifer ; la lutte vers une culture purement matérialiste et scientifique est inspirée par Ahrimane. Ces deux forces ont leur pleine justification et sont à envisager comme les deux facteurs nécessaires de l'évolution du processus universel ; ce serait stupide pour nous de vouloir les repousser de manière méprisante ou de prétendre les « surmonter ». Ce sont en elles et par elles des forces bienfaisantes, seulement elles ne doivent pas franchir certaines limites et nous dépasser. Elles doivent être bien plutôt placées dans un équilibre juste et réciproque. C'est à cela que nous aide la troisième force cosmique, celle du **Christ vivant**. Il repousse Lucifer et Ahrimane dans leur domaine respectif et met leurs influences en équilibre harmonieux au centre de l'Europe. C'est donc la mission cosmique allemande de surmonter le « *ex oriente lux* », le spiritualisme religieux qui afflue de l'Est, tout comme le matérialisme scientifique affluant de l'Ouest, en créant et en les mettant dans la situation (géographique aussi, *ndt*) de l'état d'équilibre mutuel.

La puissance luciférienne se fait partout prévaloir là où une tendance originellement spirituelle et bonne veut être « clouée et fixée », pour ainsi dire, pour tous les temps à venir et ne veut rien avoir à

faire avec l'esprit de la Réforme, de la révolution, et même de l'évolution qui provoque des changements déterminés. C'est le cas de l'orthodoxie religieuse de l'Église qui, de l'Orient, fait irruption en Allemagne, au travers de la Russie, et renforce au sens le plus fort notre christianisme d'Église. C'est dans le catholicisme et dans le jésuitisme que cette puissance luciférienne est la plus puissamment active. Ces éléments ce sont retournés le plus violemment et le plus longtemps contre l'esprit de la Réforme et aujourd'hui encore, ils ne sont pas encore enclins à l'accepter ; ils ne connaissent justement aucun progrès. Mais le protestantisme orthodoxe se cramponne aussi à Luther ; la puissance luciférienne l'empêche également d'avancer avec l'esprit de la révolution et de l'évolution.

Le combat de nos deux Églises confessionnelles n'est pas seulement dirigé contre les tendances matérialistes de notre science — celui-ci aurait en effet par ailleurs sa justification, s'il était mené avec des armes justes — mais ce combat se tourne aussi avec encore plus d'exaspération directement contre les tendances spiritualisantes de notre science de l'esprit, des tendances qui autorisent la réalisation d'une investigation du monde spirituel et le dévoilement des profonds mystères du christianisme. Ainsi Lucifer est-il le véritable inspirateur du fanatisme religieux ; il dépeint aux yeux des croyants une image parfaitement fautive des origines primordiales de l'existence et il invertit en leur contraire les mystères chrétiens. Il en appelle pour cela fortement à l'égoïsme de ses croyants ; il les berne de l'illusion qu'après cette **seule** vie terrestre, peut-être douloureuse, ils seront dans les ravissements célestes et baigneront dans la béatitude éternelle. De telles perspectives sur l'après-terrestre sont naturellement plus sympathiques que celles que place la science de l'esprit devant le regard de l'être humain et qui vont d'autant moins correspondre à son égoïsme psychique. Porté sans mesure aux plus hauts sommets, parce que transposé dans la vie de l'âme et dans l'éternité, cet égoïsme personnel est placé à la base de cette chimère d'éternité. Il est par conséquent compréhensible que de telles personnes « pieuses » reculent de frayeur devant les idées de réincarnation et parlent des « monstrueux fardeaux » que la science de l'esprit impose ainsi par « l'anathème du retour terrestre » (Comme le dit le professeur de théologie protestante de l'Université Erlangen, le Dr. Bachmann dans sa conférence sur *Théosophie et modernes succédanés du christianisme*, Munich, décembre 1913). On devrait alors pourtant se poser la question de savoir si cette « malédiction de la condamnation éternelle », qui pèse donc sur toutes ces personnes pieuses durant leur unique vie terrestre, suite à leur foi erronée ou par leur incroyance ne deviendrait pas encore plus insupportable. Quand avec Goethe (Lettre du pasteur « x » au pasteur « y ») : « On admet que la doctrine de la damnation des mécréants » est l'une de ces doctrines sur lesquelles on doit se hâter de passer « comme sur du fer en fusion ». Quand est-ce que, par esprit de justice et de miséricorde, on tombera enfin d'accord avec Goethe « sur un retour » (réincarnation) et que l'on se sentira « secrètement consolés de cet enseignement » ? — Quand laissera-t-on avec Goethe « tous les incroyants à l'amour éternel qui leur sera restitué » ? — alors que le « petit peuple » des « bons croyants » commençait à pressentir le « Diable » luciférien, celui-ci les avait déjà bien solidement « pris au collet ».

La puissance ahrimaniennne de son côté s'exprime partout là où une tendance matérielle, le cas échéant même bonne à l'origine, est poussée exagérément et unilatéralement à l'extrême, de sorte que tout ce qui est de la nature de l'âme et de l'esprit apparaisse irréal, ou inconnaissable et non expérimentable, en bref, comme une idéologie ou une fonction de la matière. C'est le cas avec la science matérialiste et les raffinements techniques de la vie, qui depuis l'Ouest, depuis l'Amérique, par l'Angleterre et la France, vient faire irruption en Allemagne et pénètre pareillement fortement notre culture. Cette puissance ahrimaniennne est d'autant plus forte dans nos sciences de la nature et notre technique, d'une part, qu'elle imprègne également, d'autre part, notre impérialisme et notre capitalisme. Si Häckel, au lieu de suivre Huxley, Locke et Darwin, qui interprétèrent de manière matérialiste la théorie de l'évolution, avait suivi Goethe, qui défendit une métamorphose conformément aux lois de l'esprit, et s'il en avait fait son maître, alors nos sciences naturelles seraient allemandes et ne seraient jamais devenues matérialistes, à savoir anglaises. On peut dire la même chose de Kant, lequel par Locke, Berkeley et Hume, se laissa réveiller de son « sommeil dogmatique ». Par lui, le matérialisme a aussi envahi notre philosophie, car le dualisme cassant de

Kant est une floraison du matérialisme anglais. Une surévaluation de ce qui est physiquement palpable et un mépris pour ce tout qui relève de l'idéal, y compris la transposition de ce dernier dans un au-delà de notre conscience, ou de notre expérience, restant éternellement inaccessible (métaphysique), voilà donc l'objectif auquel Ahrimane, ou Méphistophélès, veut conduire l'homme ; il voudrait totalement le soustraire en effet à ses « sources spirituelles originelles » et « lui donner à manger », avec « envie », de sa « poussière » ou matière.

Le combat de notre science matérialiste n'est donc pas dirigé seulement contre la foi en la révélation — celui-ci serait, en effet, s'il était mené par elle avec justesse, parfaitement justifié — ce combat se tourne aussi décidément, et effectivement même bien plus résolument encore, contre la science spirituelle qui s'enracine dans l'esprit allemand de Goethe. Ainsi Ahrimane est-il l'inspirateur du matérialisme scientifique ; il ébauche devant l'être humain une fausse image du monde, car il le leurre en lui faisant croire que ce monde matériel est le seul existant, dans lequel il peut seulement mener ses expériences, en lui dérobant tout espoir d'une vie post-mortem dans l'esprit. Ainsi ce « petit peuple-là » aussi de ces « gens bien éclairés » ne pressent absolument pas non plus que le « diable » **ahrimanien** le tient déjà bien fermement « au collet ».

Nous le répétons : les puissances lucifériennes et ahrimaniennes incarnent en elles-mêmes des forces importantes pour le processus de l'évolution de l'humanité, ce sur quoi Goethe, le rosicrucien qui était très conscient de cela, attire également l'attention à plusieurs reprises dans son *Faust*. Il ne s'agit que de percer correctement à jour ces forces et de les placer en équilibre mutuel, et ne pas vouloir que l'une « domine ou surmonte » au profit de l'autre. Car celui qui prend unilatéralement position contre l'élément ahrimaniens-matérialiste, en est d'autant plus facilement possédé et succombe d'autant plus vite au mysticisme nébuleux de l'élément luciférien et celui qui ne veut rien avoir de commun avec Lucifer, ne fait que retomber d'autant plus rapidement dans la servitude ahrimaniens. On peut même succomber aux deux, au matérialisme et au mysticisme en même temps, lorsque, en tant que dualiste, selon les expérimentations ahrimaniens les plus exactes, on recherche des « preuves de l'état des choses » et qu'on en vient ensuite à des conclusions absolument lucifériennes, comme c'est le cas par exemple chez Karl Jellinek.

L'ancien mythe grec a illustré cela d'une manière très pertinente dans le mythe des monstres Charybde et Scylla. Si de l'Orient, le monstre Scylla luciférien et religieux, nous menace, de l'Occident, c'est le monstre Charybde, qui incarne l'élément ahrimaniens et scientifique qui nous menace aussi. Et combien on a laissé pénétrer en Allemagne ces deux monstres depuis des siècles, c'est ce que nous avons prouvé en constatant la déchirure intérieure qui nous rend malades et nous plonge dans l'angoisse en ces jours si funestes ; d'un côté, l'Église et la prétraille orthodoxes avec leur égoïsme religieux et leur fanatisme borné, de l'autre côté : la libre pensée libérale avec la science matérialiste, pour ne désigner que les plus extrêmes entre lesquels se rangent divers produits de mélange.

Pour finir, affluèrent de l'Orient et par la Russie, avec H.P. Blavatsky, au travers de notre mouvement théosophique d'Europe centrale le plus fortement pénétré de l'influence lucifériens, les vagues des conceptions hindouistes et bouddhistes du monde, qui furent ensuite reprises en main par l'Anglaise Annie Besant pour être canalisées dans une direction ahrimaniens et matérialiste. Dans la « *Christian Science* » et le « *Spiritisme* » de l'Amérique, ces vagues lucifériens gelèrent et se figèrent complètement sous l'influence inévitable d'Ahrimane. L'investigateur spirituel Steiner eut donc à maintenir pur cet esprit allemand des deux côtés à la fois et de l'affirmer contre la sagesse de second ordre des théosophes de nature lucifériens et ahrimaniens. Car le christ soi-disant réincarné dans le jeune Indien Alcyone-Krishnamurti, qu'Annie Besant voulut nous présenter comme le « grand maître qui vient », était une aberration mixte, de nature orientalo-américaine, à savoir lucifériens et ahrimaniens, ou encore religieux et matérialiste et à ce christ, Steiner dut opposer l'esprit allemand, dans lequel cette fois le Christ, est descendu et agit au plan éthérique seulement.

Nous, Européens du Centre, pour parler comme Schiller (Voir sa thèse de médecine : « *Sur le rapport de la nature animale de l'être humain avec celle spirituelle* »), nous avons la tâche lourde et difficile de « maintenir » organiquement « l'équilibre » entre ces deux puissances extrêmes, et de

trouver d'autant plus certainement et justement la ligne médiane de la vérité ». Et la troisième entité cosmique, qui inspire cette effort de synthèse organique et qui l'active d'une manière correcte, c'est le **Christ** vivant, mais qui agit absolument dans la sphère qui se trouve derrière le seuil de notre conscience ordinaire. Nous ne pouvons nous rendre réceptifs d'une juste manière à cette action du Christ qu'en accueillant la sphère suprasensible, le monde éthérique dans lequel Il apparaît aujourd'hui, dans notre conscience contemplative. Alors nous apprenons à reconnaître nettement comment nous avons à nous positionner par rapport à Lucifer et Ahrimane, qu'à présent aussi nous perçons à jour dans leur véritable essence. C'est en nous appropriant une conscience de ce genre qu'échoue alors la puissance de ces deux entités sur nous, auxquelles nous ne sommes assujettis et dont nous sommes possédés qu'**aussi longtemps** que nous ne les avons pas reconnues. Et cette reconnaissance spirituelle nous est révélée aujourd'hui par la science spirituelle, au centre de laquelle se dresse le Christ vivant. C'est pourquoi la science de l'esprit est en premier leur une science du Christ ; car elle nous permet dans l'activité de connaissance, de pénétrer dans cette sphère spirituelle lumineuse que Lucifer et Ahrimane jusqu'alors défiguraient, dissimulaient et obscurcissaient de leurs faux artifices. Les penseurs matérialistes et les jésuites, qui nous dénie toute possibilité d'observation clairvoyante immédiate dans les mondes supérieurs suprasensibles, en la discréditant même comme le matérialisme le plus dangereux, font cela absolument en tant que valets de Lucifer et d'Ahrimane, les opposants au Christ vivant, qui veut être contemplé spirituellement maintenant, tout comme Paul le contempla autrefois sur le chemin de Damas. Dans l'activité unilatérale de ces deux forces cosmiques, avons nous à voir de fait « la raison de la chute de l'humanité historique » ; la force de régénération compensatrice, au contraire, le Christ vivant, est aujourd'hui centralisée en Allemagne, au centre de l'Europe, dans la science spirituelle. À cette pure source primordiale et à cette fontaine de jouvence de toutes cultures supérieures, les peuples de la Terre, et en particulier ceux de l'Europe et de l'Amérique, auront à puiser à l'avenir les forces de renouvellement de leur vie spirituelle, morale, sociale et culturelle. Mais avant cela, l'Allemagne, elle-même, doit avoir surmonté victorieusement sa déchirure intérieure, son particularisme religieux, scientifique, social et politique, ses discordes de partis dévastatrices, dont elle a été si funestement malade jusqu'au jour d'aujourd'hui, au moyen d'une grande unité dans son penser son sentir et son vouloir, au moyen d'une force d'impulsion concentrée au plan pratique, ce à quoi doivent contribuer les sacrifices douloureux et les terribles souffrances endurées ces dernières années. Ce n'est pas par hasard si l'Allemagne est maintenant placée devant un **Golgotha**, après avoir abandonné sa mission mondiale ces dernières cinquante années. La grande détresse de la vie est là pour lui arracher, en luttant, la perspective à laquelle elle n'a pas pu se hausser, à cause du bien-être matériel dans lequel elle s'est vautrée. C'est à partir d'une appréciation critique absente de préjugé des **nécessités de la vie spirituelle** qu'il dépendra pour nous de savoir si nous répondrons à cette **détresse** de la vie ou bien si nous voudrons nous enfoncer dans la démesure.

26. Les racines du mal social

Si nous transposons à présent cette perspective purement spirituelle acquise, concernant le mystère de ces trois entités cosmiques sur la vie sociale, il en résulte alors selon toute nécessité la *Dreigliederung* de l'organisme social, qui correspond aussi à la triple organisation humaine en corps, âme et esprit. L'Église catholique qui, en 869, sous l'influence de Lucifer et de Ahrimane qui s'activaient dans le corps physique et dans l'âme de l'homme, déclara l'esprit superflu et entreprit son « extirpation » au profit de l'impérialisme papiste, avait par là même banni également le **Christ** hors de la religion. La conséquence fut que la science ne perdit pas seulement l'esprit, elle perdit également son âme et tomba donc totalement sous l'influence de Ahrimane, lequel ne fit plus prévaloir que le corps. Et cette science ahrimaniennne, en coopération avec cette religion luciférienne, tous deux imprégnèrent dès lors la vie sociale, celle-ci, désormais sans esprit ni vie de l'âme, devait également amener une forme d'État qui se cristallise. L'âme luciférienne, qui y régnait, fut désormais ressentie comme une superstructure idéologique. L'esprit, par lequel le Je-Christ de l'être humain, que révèle Jésus Christ, en fut totalement éliminé. Qu'un organisme social

de ce genre tombât malade jusqu'à la moelle et qu'il dût ensuite s'effondrer intérieurement, cela allait de soi.

La question d'un assainissement de l'organisme social, doit donc être précédée de la question d'un assainissement de la vie spirituelle. On doit répondre d'abord à ce dernier problème et celui-ci a trouvé effectivement une solution complète dans la science spirituelle de Rudolf Steiner. La vie spirituelle ne peut être saine aujourd'hui que si les **réalités immédiates de l'esprit** redeviennent vivantes en l'homme, en opposition complète à ces schémas de pensée abstraits et à ses constructions conceptuelles mortes, lesquelles sont formées depuis notre corps (Ahrimane) et s'élèvent comme des manifestations fantomatiques dans notre âme. Saine, ne peut être la vie spirituelle d'aujourd'hui que si l'on sort de ce **dualisme** luciférico-ahrimanien de la religion et de la science et si l'on s'élève à un vrai **monisme christique**. Et ce n'est pas la **religion** luciférienne, pulvérisée en confessions, mais aussi la **science** ahrimaniennne spécialisée et l'**art** actuel luciférico-ahrimanien, qui se déchirent dans les deux directions, qui doivent être surmontés par ce **monisme christique** de la science spirituelle et doivent parvenir à une nouvelle expression à un degré sensiblement supérieur. Une vie spirituelle saine n'est aujourd'hui possible que par la science spirituelle d'orientation anthroposophique, dont la tâche n'est pas seulement de révolutionner et de réformer sur toute la ligne l'ancienne et malade apparence de vie déspiritualisée dans la religion, la science et l'art, mais d'éliminer aussi de fond en comble ces formations anarchiques qui prolifèrent de la vie économique et juridique et affectent l'organisme social comme autant de formations tumorales. Des simples modèles idéels et conceptuels d'un penser qui n'est orienté que d'après les sciences naturelles matérialistes, dont le marxisme en est la floraison sociale, ne peuvent pas réformer l'organisme de la société, puisque c'est justement par ce type de penser que nous avons été conduits au déclin et à la ruine. Toute réforme sociale ou de la vie qui n'est qu'unilatéralement axée sur l'économie et qui procède d'abord du processus de la production industrielle, alors qu'elle ne voit dans la spiritualité qu'une superstructure idéologique de la culture, et donc qu'un sous-produit parallèle, ou secondaire ou encore d'accompagnement, de la vie économique, ne fera que pousser en avant le diable avec Belzébuth, et ne mènera que plus profondément à la corruption et au chaos. C'est pourquoi un contre-mouvement spirituel est nécessaire contre ces tendances dirigistes autonomes purement économiques, car aussi bien le diable luciférien que celui ahrimanienn ne peuvent être renvoyés dans leur limites que par le Christ vivant. La mobilisation des esprits, qui s'accomplit tout silencieusement, comme sur la pointe des pieds, dans l'Allemagne spirituelle, depuis 1900 sous la conduite de Rudolf Steiner, pour intervenir énergiquement au moment opportun, est à présent presque achevée, et les troupes se tiennent prêtes à se battre et à entrer en guerre pour l'idéalisme allemand, l'esprit allemand et la culture allemande contre les barbaries pseudo- et post-allemandes, dans la forme où elles s'enracinent chez nous en tant que bolchevisme russe, catholicisme romain (jésuitisme), droit romain et en tant que matérialisme anglo-américain, capitalisme et impérialisme. Ces barbaries anti-allemandes de toutes sortes, répandent aujourd'hui leurs floraisons vénéneuses sur toute la ligne dans la noblesse, la bourgeoisie et le prolétariat. Aucune de ces trois classes, telles qu'elles existent aujourd'hui, ne peut incarner valablement et dignement une position de chef, parce que ces trois classes sont corrompues jusqu'à la moelle en succombant au matérialisme le plus crasseux.

L'ahrimaniennne **classe de la noblesse**, qui depuis toujours incarnait le militarisme et la politique de puissance et qui se trouvait, à l'origine, en possession des moyens de production (les terres et les biens), dont elles s'empara par les armes, dominait et domine aujourd'hui encore la vie juridico-politique de l'État. La **bourgeoisie**, qui se trouve entre la noblesse et le prolétariat, a une prédominance scientifique et méthodique ; elle domine la vie spirituelle luciférienne dans la religion, la science et l'art. De la noblesse, elle assumait le militarisme, par sa tendance à démocratiser celui-ci en rendant la conscription obligatoire, puis les moyens de productions, par sa tendance à capitaliser par le recours à la propriété privée. C'est pourquoi la puissance de la bourgeoisie repose aujourd'hui sur son autorité scientifique d'une part, et, d'autre part, sur sa possession des moyens de production, du fait que les gens de métiers sous l'effet de l'industrialisme et du commercialisme se développèrent en entrepreneurs et actionnaires. Le **prolétariat**,

finalement, est la classe d'esclaves rémunérés, la classe des « déshérités du corps et de l'âme », lesquels portent en eux, encore que parfaitement inconsciemment, la vraie impulsion de la vie du Christ. L'entrepreneur bourgeois doit aujourd'hui exploiter le prolétaire, comme autrefois le président du siège cantonal, un noble, exploitait les paysans, tout en les protégeant cependant des incursions et maltraitances des chevaliers pillards par une troupe à sa solde. Mais quelle protection peut actuellement apporter l'entrepreneur moderne à ses travailleurs rémunérés ? — Les pensions d'invalidité et de rente auxquelles il condescendit en fin de compte, n'étaient qu'autant de succédanés risibles pour la réforme, qui était ici exigée depuis les profondeurs de l'âme humaine. La succession, que le prolétariat recueillit de la bourgeoisie, fut au fond de type scientifique et matérialiste, de l'autorité de laquelle il fut convaincu, au point de la populariser même, et à laquelle il crut aveuglément, en souhaitant l'implanter désormais de manière systématique au moyen de nos Universités populaires, de création récente, dans les âmes désertifiées par la fréquentation des machines chez nos ouvriers. Karl Marx et Friedrich Engels, Liebnicht et Klautzky, Lénine et Trotzky, sont allés à l'école des philosophes bourgeois Kant, Hegel, Avenarius et Mach, et à l'école des chercheurs bourgeois Darwin, Büchner, Vogt, Moleschott et Häckel, et à celle des théologiens bourgeois David Strauß et Ernest Renan, chez lesquels ils apprirent des choses qui se trouvaient en contradiction criardes avec les mobiles inconscients de leurs âmes de sensibilité prolétaire. Dans l'honnêteté de leur caractère, ils en tirèrent les conséquences ultimes de cette science bourgeoise perverse dans son matérialisme. Si nos économistes et sociologues nationaux bourgeois ne pouvaient pas parvenir à d'autres résultats, cela ne fut jamais que le résultat de l'inconséquence qui guidait leur intérêt ou leur instinct de classe égoïstes. La bourgeoisie, laquelle malgré sa science ahrimanienne et à cause de sa religion et de son art lucifériens, à cause de sa jouissance de vie que lui permettait son capital, en fut grisée et étourdie au point de ne plus avoir aucune instigation pour tirer les conséquences, lesquelles en fin de compte furent les ultimes à devoir être tirées par le prolétariat ; puisque ce moyen d'étourdissement n'était pas mis à sa disposition, et qu'il ne pouvait pas non plus réagir là où on le lui mettait gratuitement à disposition, dans l'Église. De ce boniment **luciférien** de la bourgeoisie, il eut tôt fait de faire *tabula rasa*, d'autant plus intensément qu'il était tombé victime du mensonge **ahrimanien** de la bourgeoisie. La « lutte pour la vie » animale, qu'enseignaient Darwin et Häckel comme étant valable également pour « l'animal supérieur humain », fut écrite comme une devise sur le « drapeau rouge » et l'on s'y abandonna à une fureur si grossière et brutale, une fureur qui n'est possible que dans cette lutte des classes engagée par un prolétariat déshumanisé contre la bourgeoisie décadente et la noblesse corrompue. La révolution qui se tourne aujourd'hui contre les représentants de ces deux classes, contre leur militarisme et contre leur capitalisme, n'est donc aussi qu'une conséquence inévitable du **matérialisme de la bourgeoisie**, de ce matérialisme dont le prolétariat est tout aussi saturé que la noblesse. Ainsi la révolution devait-elle être la faute de ceux contre qui elle était dirigée, la faute des personnes cultivées, dont la formation est une sorte de pseudo-formation, voire une dégénération culturelle de la pire espèce, contre laquelle le jeune Nietzsche dans ses considérations intempestives entra si violemment en guerre, sans avoir pourtant trouvé, quant à lui, la voie vers l'esprit et la vraie culture. Ici se révèle combien ce semblant de science matérialiste et cette culture philistine, aussitôt qu'elles sortent de la théorie pour passer dans la vie pratique, manifestent tout le mensonge culturel de la classe supérieure et ne peuvent qu'agir en détruisant la culture ; ici se révèle comment une société humaine qui s'édifie sur de tels fondements, s'annule elle-même ou mène à l'absurde. Ce n'est pas dans des organisations incorrectes, mais dans un penser incorrect, un penser faux qui l'a emporté sur la réalité de l'esprit et qui a introduit l'anti-esprit dans la vie scientifique et politique, que s'enfoncé en définitive la racine de tout le mal social. Ce qui surgit dans une génération, en tant que manière théorique de penser, cela devient la force qui impulse l'action pratique chez la suivante. En ce qui concerne le matérialisme de nos pères dans les années 50, 60 et 70 du siècle passé, ce matérialisme qui a préparé l'effondrement de la culture actuelle, on doit dire avec Johannes Scherr : « Radotage, tu as vaincu ! ». L'effet que Nietzsche, en 1873, voyait émaner par la « nouvelle foi » de « l'Évangile de la banquette de brasserie et du philistin Strauß » a fait aujourd'hui son entrée dans la société. « Quand je pense — se lamentait Nietzsche — que des jeunes gens supporteraient

un tel ouvrage, et même pourraient en faire grand cas, c'est avec désolation que je devrais renoncer alors à tous mes espoirs pour leur avenir. Cette confession misérable, sans espoirs, d'authentiques mœurs philistines méprisables, c'était vraiment devenue « l'expression de ces milliers de Nous », dont parle Strauß, et ces « Nous » furent à leur tour les Pères de la génération qui a suivi ! Il y a des préalables qui inspirent l'horreur à tout un chacun, qui souhaiterait venir en aide à la génération montante pour lui procurer ce que le temps présent (1873) n'a plus — à savoir une vraie culture allemande. C'est ainsi qu'un tel sol semble aujourd'hui couvert de cendre et que toutes les étoiles se sont éteintes au firmament ; chaque arbre mort, chaque champ désert, lui crie désormais aux oreilles : infécond ! perdu !, ici il n'y a plus de printemps ! » — les événements de ces dernières années ont donné raison à Nietzsche.

La théologie d'orientation scientifique, que Strauß et ses continuateurs défendaient, avait donc totalement perdu de vue la vraie essence de l'être humain, sa substance spirituelle concrète, elle ne pouvait plus le concevoir que comme l'animal le plus évolué et devait, pour cette raison, faire long feu partout où la culture était en question. La **phrase**, qui est une floraison de l'anti-esprit, fut cultivée en lieux et places du Mystère de l'Homme révélant le **Verbe** dans toutes ses variations. La culture spirituelle ou la culture du caractère, à laquelle aspiraient nos pères et que maints de nos frères souhaiteraient poursuivre aujourd'hui, fut une culture de la **phraséologie creuse et impuissante**, dont nous devons nécessairement récolter les fruits en ces années-ci. La science du non-humain ou du sous-humain [*Untermenschlichen*, c'est le lieu de rappeler ici que les nazis désignaient eux-mêmes les Polonais et les Russes comme des *Untermenschen*, ndt] devait s'intensifier dans une phraséologie luciférienne, quand elle voulut exprimer l'élément spécifiquement **humain**, qu'elle ne parvenait plus à atteindre. Cet anti-esprit doit lui-même mener à l'absurde de la manière la plus effrayante qui soit, aussitôt qu'il abandonne les têtes et les livres, dans lesquels, effectivement, les idées les plus impossibles peuvent « n'élire que trop facilement domicile », pour s'adonner à la vie dans le « domaine » de la vie économique et politique. Ici les choses se « confrontent », « se heurtent » et se « frottent », comme l'ont montré ces dernières années, de telle manière que l'homme en est **broyé**, et **déchiqueté**. Il devait donc devenir la **victime** de ces **affaires** tombées dans l'anarchie sauvage provoquée par ces **idées** sous-humaines, parce que sa **vraie** essence, son **humanité**, sa **spiritualité**, lors de la stratification de ces **états des choses**, dans la mise en place des conditions de la vie sociale, n'avaient absolument pas été, en effet, prises en compte.

La Bible n'avait-elle pas, pourtant, indiqué à l'homme, en puisant au plus profond de sa sagesse mystérique, le but sublime de son évolution en lui disant de manière prophétique ? : « Et vous deviendrez comme des dieux et vous saurez ce qu'est le bien et le mal », ainsi l'enseignement des « nouveaux croyants » mène-t-il à présent au résultat contraire, à savoir : « Et vous deviendrez comme des bêtes et vous ne saurez pas, ce qu'est le bien et le mal. » —

27. La *Dreigliederung* de l'organisme social

Si l'organisme social doit donc vraiment être sain, alors l'être humain vraiment sain doit lui donner son empreinte en partant **de lui-même**, à savoir il doit l'organiser à partir du modèle que lui offre sa propre nature. Cette entité humaine est triplement articulée (« *dreigliederisée*, pourrait-on oser dire, car il n'y a pas d'équivalent exact en français, ndt), en **corps**, **âme** et **esprit**. Ce « *Dreigliederung* » correspond à l'autre organisation triple du penser, du sentir et du vouloir, qui s'exprime également d'une manière triple dans l'organisme physique de l'être humain. Le **penser** est relié en effet à la **vie du système nerveux et des sens**, qui est centrée dans la **tête** ; le **sentir**, à la **vie de la respiration et de la circulation rythmique**, qui a son siège principal dans la **cage thoracique** ; le **vouloir**, pour finir, est ancré dans la **vie du métabolisme et des échanges** principalement située dans l'**abdomen**.

Cette « *Dreigliederung* » de l'être humain, qui fut reconnue par la science spirituelle, est à présent transposable également sur « l'organisme social de l'humanité ». Car, tout comme ces trois

manifestations de la vie en l'être humain sont placées sur trois composantes de son organisme personnel, la vie de l'esprit, la vie de l'économie et celle du droit ou de l'État de l'humanité, sont disposées en étant centrées sur trois membres, qui se gèrent de manière autonome, de son organisme social. De même que la tête ne respire pas elle-même l'oxygène, et qu'elle ne prépare pas elle-même le sang nourricier dont elle a besoin pour déployer son activité, mais que ces deux substances lui sont fournies par les fonctions des deux autres composantes, ainsi l'organisme social ne peut pas lui-même développer, par exemple, une vie juridique et spirituelle, mais il doit se laisser offrir le droit et l'esprit par les deux autres composantes, respectivement celle de l'organisation étatique politique et celle de la vie spirituelle et culturelle et, inversement, recevoir ses nécessités de vie matérielle de l'organe économique.

Au **penser** de la tête, à l'**esprit**, correspond à présent, et c'est une chose curieuse, le **processus économique** dans la vie sociale, au **sentir** du cœur, l'élément de **vie d'âme**, correspond la **vie juridique de l'État**, et avec le **vouloir** au sein des **processus métaboliques**, évolue parallèlement au plan social, la **vie de l'esprit**. Il apparaît donc ici une inversion. Comme la **vie économique** repose sur le **fondement de la nature**, qui ne donne rien de plus que ce qu'elle a, ainsi la **vie spirituelle** personnelle de l'individu humain est placée sur son **aptitude individuelle**. Le contenu en charbon ou en minerais de la Terre, et la fécondité du sol forment, pour ainsi dire, des « aptitudes » ou des « talents » de l'organisme social. D'un autre côté, ce dernier « consomme » les valeurs spirituelles, que lui procurent, dans la **vie spirituelle personnelle** des individus humains au sein de la religion, de la science et de l'art et des découvertes techniques. Ce sont là sa nourriture, son métabolisme. Une région non fertile physiquement est comme un homme spirituellement peu ou mal doué. Et un pays qui, par ses prêtres, penseurs, artistes et inventeurs, n'est pas spirituellement nourris à suffisance, ni n'en est même richement doté, est comme un homme qui doit périr de dénutrition ou d'empoisonnement. Le « déclin de l'Occident », qui se fait menaçant, est à ramener à une telle dénutrition ahrimannienne et à un tel empoisonnement luciférien de son métabolisme. La science spirituelle d'inspiration christique peut à elle seule prévenir ces calamités, parce qu'elle a la capacité d'offrir à l'organisme social de l'humanité la juste mesure de nourriture spirituelle utile à sa santé et à sa vie. Ainsi l'organisme social se nourrit-il de nos productions spirituelles ; nos aptitudes ou dons spirituels, nos capacités individuelles, sont ses fondements, ses gisements de nature.

Dans ces perspectives, deviennent enfin compréhensibles les exigences idéelles de l'humanité, qui se sont sourdement et inconsciemment fait entendre au travers de la Révolution Française : « Liberté, Égalité et Fraternité ». Dans l'ancien État, ordonné de manière centralisatrice, ces trois idéaux doivent nécessairement entrer en contradiction, s'entredévorer, et ne peuvent qu'apporter le malheur sur l'humanité. Dans l'organisme social adapté au *Dreigliederung*, au contraire, ils se complètent et s'entre-soutiennent mutuellement, si bien qu'ils apportent le salut à l'humanité. La **liberté** n'est en effet possible que dans la **vie spirituelle**, là elle doit y être respectée et cultivée comme une chose sainte d'entre toutes les choses saintes. Malheur à nous si nos facultés individuelles s'étiolent, ou si nous les laissons en friche ; malheur à nous si nos dons spirituels, qui ne peuvent prospérer que dans la **liberté**, sont étouffés et étranglés dès les premières années de l'enfance par une pédagogie d'État uniforme (comme c'est exactement le cas en ce moment même en France, et ce qui explique notre situation économique et culturelle présentes, *ndt*), ce qui fut malheureusement le cas jusqu'à aujourd'hui. Systématiquement, en viendraient à être détruits les fondements naturels les meilleurs et les plus féconds de notre vie spirituelle ; dans aucune carrière, dans aucune mine, sur aucun champ cultivé, l'on ne s'est comportés autant en vandales, en effet, comme on l'a fait avec les enfants et les jeunes hommes [Il faut penser ici que l'auteur écrit cela à quelques années du nazisme et de la fondation des jeunesses hitlériennes, *ndt*]. « L'école libre de Stuttgart » [« libre est ici opposé au sens de « confessionnelle » chez nous, car il se trouve que, chez nous, les écoles ne sont pas « libres », à savoir qu'elles n'émanent pas d'une libre initiative des parents pour leurs enfants, mais de l'État républicain, principalement, ou de l'Église et, il peut même encore en exister d'inspiration coranique, bien sûr. *ndt*] qui lutte, avec sa pédagogie conforme à l'entière nature humaine, pour ce qui existe en l'esprit comme disposition humaine, sans

aucun égard pour son utilité par l'État, veut apporter ici une contribution qui ébranlera les fondements de la manière de vivre. Un motif suffisant, en vérité, pour se faire haïr comme la peste. Et ce que « l'école libre de Stuttgart » veut être pour le jeune homme, c'est ce à quoi vise la « haute école de la science spirituelle » de Dornach, pour les étudiants, afin que les jeunes Docteurs ne soient plus facilement envoyés comme des « chameaux » vers les armées et abandonnés comme une humanité sans valeur (Selon la déclaration d'un membre de jury d'examen qui était convaincu que ceux qui avaient les meilleurs résultats aux examens, étaient les plus grands chameaux qui existaient, *nda*). Là aussi, c'est une raison suffisante d'exposer à la haine ce — « formateur de l'humanité ».

L'impulsion normale de Lucifer est donc limitée à la libre vie de l'esprit dans toute la multiplicité colorée de sa floraison ; n'agit-il que dans cette libre vie de l'esprit-là, alors il apporte une bénédiction. Tout ce qui vit dans l'effort dynamique de connaissance, dans la diversité des dons individuels, et ce qui ne peut progresser sainement que dans la liberté, tout cela est inspiré par Lucifer, le « porteur de lumières ».

— « Enfants de Lucifer », comme les désigne très pertinemment Edouard Schuré, ces hommes libres qui aspirent à la lumière des connaissances supérieures. Cette puissance cosmique, en elle-même bonne et constructive, n'agit ensuite en apportant le mal et la destruction qui si elle sort de son domaine, l'outrepasse, et se met à intervenir dans les deux autres domaines voisins de la vie économique et de la vie politique, comme c'était abondamment le cas dans la vie étatique centralisée d'autrefois. Le principe luciférien libéral de la liberté, gouvernant dans l'organisme économique ou dans l'organisme politique, doit nécessairement s'y déformer en un arbitraire destructeur et agir en mal destructeur, comme l'illustre l'anarchie au sein de l'économie américano-européenne et au sein de la vie de l'état bolchevique russe.

Comme la **liberté** prévaut dans la **vie spirituelle**, ainsi c'est l'**égalité** qui prévaut dans la **vie juridique** de l'État politique et doit donc y être cultivée conséquemment sous forme de **démocratie pure**. L'idée d'État démocratique de l'Ouest en est restée, quant à elle, dans un semblant démocratique luciférien, dans lequel règne toujours l'ancien impérialisme. **Ahrimane** développe son activité normale dans la **vie de l'état politique**, dont la tendance **conservatrice** est justifiée jusqu'à un certain degré. Que cette puissance reste confinée dans son domaine, alors elle agit sainement. Toutes les valeurs, comme celles du droit, qui doivent adopter des formes figées et cristalliser sous forme de lois, sont conservées par le principe ahrimarien. Devant la loi, par laquelle le droit s'exprime, tous les hommes sont **égaux**, c'est pourquoi ils doivent tous avoir une part égale dans la **mise en place** de ce **droit**. Mais cette puissance bonne en elle-même agit en mal et apporte la dévastation, quand elle enfreint son domaine et qu'elle tente de violenter vers le haut, la vie spirituelle libre et, vers le bas, la vie économique, comme cela était le cas partout dans l'ancien État central, ce « monstre plus froid que tout ce qui est glacial » (Nietzsche), ou les faux dieux régentaient tout. Tout aussi dévastateur, que le bolchevisme révolutionnaire luciférien de l'Est, le parlementarisme réactionnaire ahrimarien se donne en effet du bon temps à l'Ouest dans l'organisme social de l'humanité, parce que tous les deux ont franchi leur domaine respectif et interviennent dans des domaines dans lesquels ils ne peuvent qu'agir en paralysant, de la même façon que la dynamite et le poison.

C'est pourquoi Steiner place comme la plus haute exigence qui soit pour un organisme social sain :

1. La **dépolitisation** totale de la **vie spirituelle** d'une part, et de la **vie économique** d'autre part, à savoir autrement dit : libéralisation des **vies spirituelle et économique** hors des griffes de Ahrimane, ce qui est identique à surmonter les matérialismes scientifique et économique.
2. La « **déségoïsation** » des **vies juridique et économique** en triomphant de l'**entrepreneuriat privé** capitaliste, remplacé par la **gestion** personnelle du **capital et des biens** au moyen de **gestionnaires** compétents, d'une part, et par la suppression du **droit** romain de la **propriété privée**, s'appuyant sur l'égoïsme personnel, d'autre part, à la place duquel on doit instaurer un nouveau **droit humain** germanique, orienté sur le bien général communautaire, à savoir en d'autres termes : **libéralisation** des vies économique et juridique hors des serres de Lucifer, ce qui revient à surmonter l'intérêt personnel économique et politique. Si Lucifer et Ahrimane sont renvoyés dans

leurs limites, alors on peut avoir un organisme social sain. Mais la troisième force, celle avec laquelle nous devons gouverner au milieu, nous autres les Allemands, placés comme nous le sommes entre la luciférienne Scylla de l'Est révolutionnaire et l'ahrimanien Charybde de l'Ouest réactionnaire, cette force qui nous permet justement de renvoyer ces deux puissances adverses dans leur domaine respectif, c'est la **puissance du Christ vivant**, que nous reconnaissons dans la libre personnalité que nous accueillons en nous, au plan spirituel, et qui doit nous rendre actifs sur le terrain économique en nous plaçant dans une disposition d'esprit fraternelle, si nous voulons nous affirmer dans le monde d'une manière exemplaire. En combattant en vain pour une « place au Soleil », nous n'avons rien fait ni pour nous, ni pour le monde. Nous avons une **tâche**, une **mission** dans le monde ; malheur à nous si nous ne la reconnaissons pas, malheur à nous, si nous ne la remplissons pas! —

L'amour fraternel en Christ ne se dévoile et ne se réalise principalement que dans l'**acte moral** sur le plan économique, puisque, libre de tout égoïsme, il agit pour le bien de tous. L'homme économique fraternel dans un organisme social « *dreigliederisé* » et sain réalise les exigences de Schiller :

« Que ton cœur n'incline pas aux biens,
Qui agrémentent fugitivement la vie. »

Son **sentiment du droit**, qu'il porte en son **cœur**, en tant que vie du sentiment de l'homme-médian, ou homme-tronc, lui interdit en effet de considérer les moyens de production, qui sont un bien de l'humanité ou de la société, comme sa propriété privée ; il ne veut en être que le **gestionnaire**, le **dépositaire** et non le **propriétaire** de ces **biens-là**, avec lesquels il ne doit pas procéder selon son égoïsme arbitraire. Et ce que son **sentiment du droit** lui dicte, il veut le **fixer** en loi et cette loi, il veut la voir protéger par l'État politique, au moyen de la police, de la justice et, le cas échéant si nécessaire, au moyen même de l'armée, ce par quoi les tâches de l'État sont déterminées, limitées et épuisées (Voir aussi Wilhelm von Humboldt: « *Idées pour tenter de déterminer des limites de l'activité de l'État* ». Dans cet ouvrage admirable, écrit totalement dans l'esprit de Schiller, on trouve déjà à l'état de germe le *Dreigliederung* de l'organisme social. Ici aussi, nos grands classiques ont préparé la venue de Steiner, *nda*). Dans l'ancien organisme social malade, c'est Lucifer qui faisait dépendre le cœur de l'homme des **biens** et Ahrimane qui élevait cette inclination égoïste au rang du droit romain pour la fixer en **loi**. Que dans ces conditions et circonstances carrément perverses, la vie économique, dans laquelle le Christ doit développer toute son action, en fût persécutée à mort et qu'elle dût corrompre totalement l'homme économique dans son caractère, cela est clair comme de l'eau de roche [à savoir que ces conditions perverses firent, et font toujours, que l'homme économique préféra, et préfère toujours, le profit personnel au partage fraternel, *ndt*]. L'imprécation épouvantable qui pèse sur le capital, parce qu'il devint bien privé, doit être métamorphosée en bénédiction par son dessaisissement et sa gestion [remise à titre temporaire et selon ses compétences mêmes à un(e) gestionnaire provisoire, *ndt*]. C'est l'activité vivante de l'**impulsion du Christ** dans la **fraternité** sur le terrain de la **vie économique** [auquel on peut rattacher la juste mise en garde cette fois : « Ce que vous faites pour le moindre de vos frères, vous me le faites aussi à moi! », *ndt*].

À celui qui, à partir de ses vieilles habitudes de penser, et de son égoïsme qui convoite le profit, tient ces aspirations pour de l'utopie, voire inconciliable avec la nature humaine, il faut lui rétorquer qu'elles ont déjà été réalisées à Stuttgart par une série de chefs d'entreprises, jusqu'à présent propriétaires des biens de production; elles ne sont donc pas seulement conciliables avec la nature humaine, ces aspirations, mais elles y ont été encouragées par eux sous la pression de la nécessité. La « Société par actions pour la promotion des valeurs économiques et spirituelles », encore appelée « *Der kommende Tag* [*Le jour qui vient*, *ndt*] travaille déjà avec un capital de quelques 35 millions de Marks et développe une activité prospère avec la plus-value fixée. Pareillement une bonne raison pour tous les capitalistes privés et avides de profit d'hier et d'aujourd'hui, de haïr avec la plus intense ardeur ce « *Kommende Tag* » de demain et d'après-demain, et de re-crucifier ainsi une seconde fois, le Christ qui règne dans cette initiative.

Comme il existe à présent la « Libre École Waldorf » et la « Libre Haute École de Science spirituelle » pour le **renouvellement** de la **vie de l'esprit**, ainsi le « *Kommende Tag* », avec les entreprises qui lui sont rattachées en association, visent à un **assainissement** de fond en comble de notre **vie économique**. « L'alliance pour le *Dreigliederung* » s'est elle-même fixée pour tâche de réorganiser complètement la **vie juridique de l'État politique**. Quand ces trois domaines de vie seront assumés en cogestion autonome par ceux qui y participent, par les plus capables d'entre eux, quand le **Parlement politique**, qui doit à présent violer de force la vie de l'esprit et celle de l'économie, sera renvoyé dans ses limites de la **vie juridique** et qu'il se démettra donc de ses fonctions au profit d'un Parlement spirituel ou culturel et d'un Parlement économique pour la résolution, respectivement, des affaires spirituelles ou culturelles et économiques, alors une grande impulsion sera donnée à l'esprit allemand pour qu'il atteigne son but supérieur, alors il remplira sa mission universelle. Cet esprit allemand, qui, par Luther, appela la Réforme pour le monde entier, cet esprit qui jaillit dans les hauteurs sous l'impulsion de nos grands classiques, au point de plonger l'humanité dans la stupeur face à son tour de force incomparable, ce même esprit allemand s'accomplit aujourd'hui par Rudolf Steiner et atteint son apogée. **Son œuvre gigantesque est le chef-d'œuvre de l'esprit allemand**, dans lequel chaque allemand peut mesurer sa qualité d'Allemand, et y reconnaître son authenticité.

Les Allemands qui voient la « paille » dans l'œil de Steiner, sans percevoir la « poutre » qui est dans le leur, pêchent dans leur nature la plus sacrée, vis-à-vis de cette essence sacrée qui s'exprime le plus purement et le plus fortement dans cet homme rare. Ne doit-on pas à l'égard de ce fait ressentir, avec Goethe, « la plus amère douleur à l'idée de ce peuple allemand », qui toujours et encore « est si estimable dans l'individu et si méprisable dans sa masse »? — Nous ont-t-il donc manqué, à Nous Allemands, ces grands exemples pour de nobles aspirations culturelles, ces guides et ces pionniers porteurs de sens dans ce domaine? Non !, pas du tout, ce ne sont malheureusement que trop souvent — les Allemands ! qui leur ont fait défaut. Nous avons certes nos Luther et Lessing, Goethe, Schiller et Humboldt, et aujourd'hui même notre Steiner, mais le tragique c'est que ces grands hommes ne nous ont pas, que nous-mêmes, et tout particulièrement dans ce moment si grave [nous sommes en 1921 ! *ndt*], nous renions si opiniâtrement notre caractère allemand et suivions ces « idoles étrangères », qu'ils s'appellent Vivekananda, Newton, Bergson, Lénine, Darwin ou Wilson ; Nous pouvions et nous pouvons **nous opposer à eux avec la meilleure de notre énergie propre**. Le brahmanisme de Vivekananda ou les quatorze points de Wilson, sont tout aussi dépassés et mis dans l'ombre par la science spirituelle de Steiner et les trois composantes de l'organisme social tri-articulé, que l'astronomie et la théorie des couleurs matérialistes de Newton sont dépassés par l'exposition conforme à l'esprit de Képler et de Goethe respectivement aux domaines concernés. De même la métamorphose du végétal exposée conformément à la réalité spirituelle par Goethe se situe bien plus haut que la doctrine de la descendance et de l'évolution de Darwin. Pourtant, les Hindous et les Anglais, les Italiens avec leur catholicisme romain et leur droit, tout comme les Français avec leur « intuition » et les Américains avec leur « Société des Nations », ont fait école chez nous, alors qu'on se contente seulement de dresser de grands monuments à nos morts et que l'on s'abandonne à de grandes envolées lyriques sur eux, tandis que l'on souhaiterait crucifier les grands vivants et les brûler.

« Rendez sain le cœur de l'Europe,
Et le salut vous reviendra — »

en appelle Geibel dans son poème « L'Appel de l'Allemagne » aux peuples de la Terre. Qu'est-ce que nous voulons attendre des vampires, Harding le dernier, pour notre guérison, quand les microbes de la phtisie lucifériens et ahrimaniens [aujourd'hui on dirait les oncogènes lucifériens et ahrimaniens, *ndt*] sont dans notre propre sang, lorsque les chers Allemands eux-mêmes repoussent les médicaments pour les guérir et mettent même au pilori leur cher médecin, si soucieux de leur bien-être, en le traitant de « charlatan » et de « bluffeur » — Mais patience, chers Allemands, vous vous portez encore trop bien, vous vous sentez encore trop bien, c'est pour cela que vous ne croyez pas encore avoir besoin de ce médecin du Christ et que donc, vous courez derrière ces charlatans

lucifériens ou ahrimaniens, qui vous frustrent par toutes sortes d'espairs d'avenir possibles de votre vrai salut. Toutefois l'heure arrive où vos forces seront épuisées, et qu'avec ferveur vous prétendrez obtenir la vivante force de salut du Christ, telle qu'elle vous est aujourd'hui offerte par votre grand médecin, en tant qu'anthroposophie et *Dreigliederung*.

L'Allemagne peut et doit guérir, si les Allemands trouvent leur essence propre, la comprennent et la représentent en hommes dans le monde. Aussi longtemps qu'ils croiront devoir rechercher une nature étrangère et en particulier qu'ils copieront l'Ouest matérialiste, aussi longtemps, et à juste titre, ce dernier leur montrera les dents. L'Allemagne est malade de son anti-nature allemande qu'elle instille dans son propre sang. Mais elle n'a nul besoin de cette haine brûlante des pangermanistes à l'égard des Juifs dont ils souhaiteraient faire les boucs émissaires de leurs propres crimes [Que de prémonitions ici de la catastrophe finale ! *ndt*] ; cette élément anti-nature instillé dans notre sang, c'est le pangermanisme lui-même, car il avance comme la pire des sortes de loups déguisés « de juiverie » dans la peau de mouton du « germanisme » et il s'insurge contre la nature allemande, qui s'exprime le plus purement et le plus fortement dans l'anthroposophie et le *Dreigliederung*. Dans ces adversaires, le matérialisme occidental va de pair avec l'irrégiosité orientale, ils avancent main dans la main avec le militarisme ahrimaniens et le jésuitisme luciférien; ils s'allient instinctivement quand cela vaut le coup d'obscurcir ou de dénaturer le monde spirituel, de la lumière duquel l'humanité a le plus besoin, aujourd'hui plus que jamais pour son salut, et ils en viennent alors à clouer sur la croix le Christ vivant qui vit dans cette lumière. Mais Christ, le porteur, instigateur et inaugurateur de toutes les hautes cultures de caractère et de l'esprit, vaincra tôt ou tard, grâce à l'activité éveillée et infatigable de **Rudolf Steiner** et de son État-Major culturel à présent bien armé contre cet élément insalubre dans notre sang allemand. Ce n'est souvent que dans cette lointaine perspective que les mots du poète prennent tout leur sens, qu'entre-temps on mésuse souvent : quand l'Allemand en viendra, grâce à la connaissance du Christ vivant, à la connaissance de la vraie nature de son **I-Ch**, alors seulement l'Allemagne s'auto-guérira, alors elle apportera le vrai salut au restant des peuples de la Terre, pour lequel ceux-ci se consomment inconsciemment, mais qu'ils n'ont jamais pu trouver en eux et par eux-mêmes. De l'élément ahrimaniens et de l'élément luciférien, ils en ont bien à suffisance, mais du vrai élément **christique**, dans toute son activité vivante, ils doivent se le laisser donner par nous :

« Et que puisse l'esprit allemand
Faire recouvrer la santé au monde. »

Ernst Boldt

Traduction Daniel Kmiécik

Ernst Boldt : De Luther à Steiner « Un problème culturel allemand » Philosophische Reihe 32^{ème} vol., Rösl & Cie, Munich, 1921

Ce livre sera publié sur le site de l'IDCCH, Asbl belge, vers la fin 2006 :

<http://users.belgacom.net/idcch/index1.html>

SOMMAIRE

Préface	Page 3
Introduction	Page 5

I — L'Esprit de la Réforme

1. La germanisation du Christianisme	Page 8
2. Le poing de Luther, ce héros politique	Page 11
3. L'acte religieux de Luther	Page 13
4. Psychologie comparée des peuples	Page 16
5. Au sujet de la psychologie du peuple allemand	Page 19
6. L'esprit exotérique et l'esprit ésotérique	Page 21
7. Les limitations religieuses de Luther	Page 24
8. Pétrification et désagrégation	Page 26
9. Les ultimes conséquences	Page 28

II — L'Esprit de la Révolution

10. L'esprit scientifique de notre époque	Page 32
11. Action et réaction	Page 34
12. Les fondements de la théorie de la connaissance	Page 37
13. Le « révolutionnement » des esprits	Page 40
14. Adversaires extérieurs & adversaires intérieurs	Page 43
15. Personne & cause	Page 47
16. Anthroposophie & catholicisme	Page 50
17. Le triomphe de la cause	Page 53
18. Celui qui écrase tout & celui qui renouvelle tout	Page 57

III — L'Esprit de l'Évolution

19. Nature & Esprit	Page 61
20. La nature de la Gnose	Page 63
21. Gnose ou Anthroposophie	Page 66
22. Orient & Occident	Page 69
23. Spéculation ou contemplation de l'esprit	Page 73
24. Le renouveau de la sagesse des Mystères	Page 76
25. Ahrimane, Lucifer, Christ	Page 79
26. Les racines du mal social	Page 83
27. La <i>Dreigliederung</i> de l'Organisme social	Page 86